

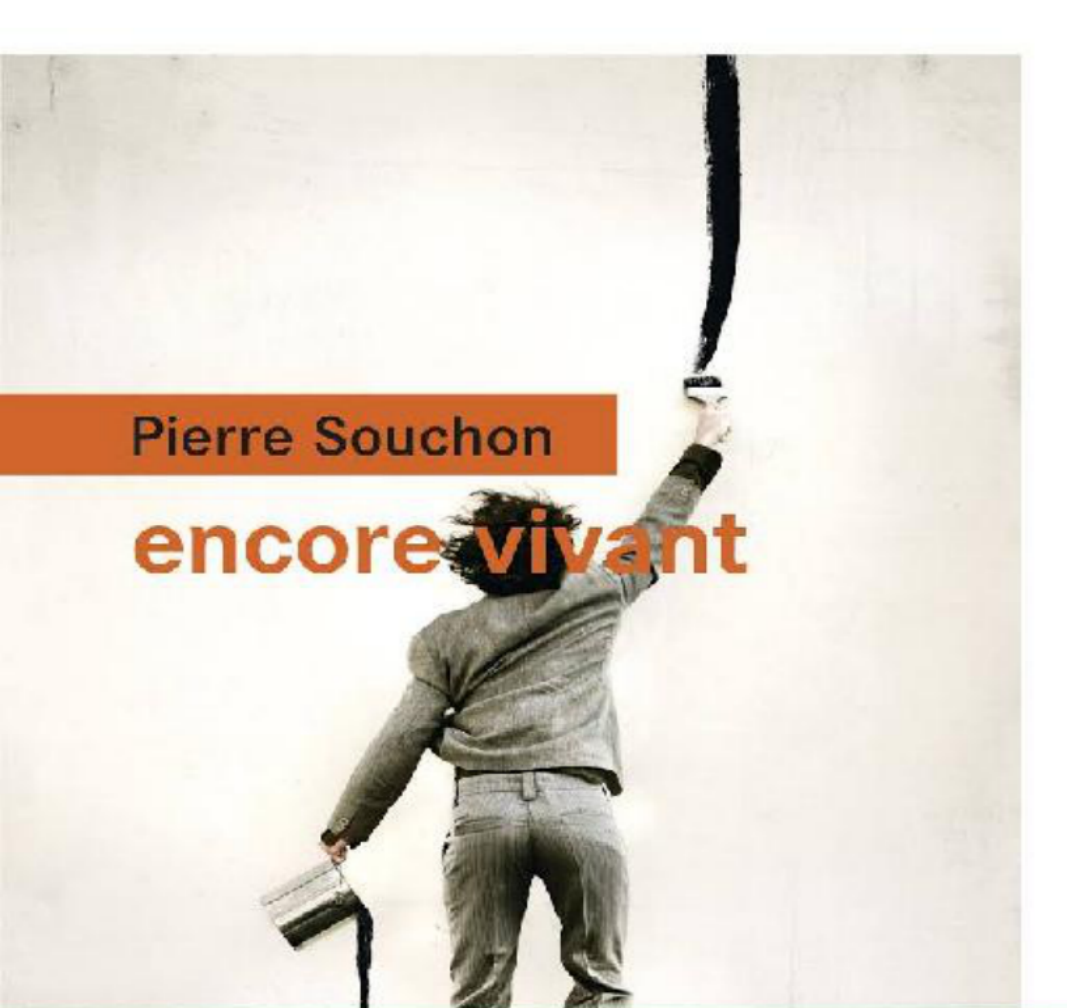


Encore vivant

Pierre Souchon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A photograph of a person from behind, wearing a grey sweater and light-colored trousers, painting a thick black vertical line on a white wall. The person is holding a paintbrush in their right hand and a paint can in their left hand. The background is a plain white wall.

Pierre Souchon

encore vivant

Rentrée littéraire 2017

la brune au rouergue

Présentation

Il se l'était juré, l'HP, il n'y retournerait jamais. Mais alors qu'il vient de faire un mariage prestigieux et qu'il a trouvé un emploi, Pierre Souchon est délogé d'une statue de Jean Jaurès où il a trouvé refuge et embarqué en hôpital psychiatrique.

À vingt ans, pendant ses études, il avait basculé pour la première fois et été reconnu bipolaire. Passant à nouveau la « barrière des fous », il se retrouve parmi eux, les paranos, les schizophrènes, les suicidaires, brisés de la misère dont il nous livre des portraits à la fois drôles et terrifiants. Son père vient souvent le visiter, et ensemble ils s'interrogent sur la terre cévenole d'où ils viennent, les châtaigniers et les sangliers, sur leurs humbles ascendants, paysans pauvres et soldats perdus des guerres du ^{xx}e siècle.

Dans ce récit plein de rage mais aussi d'humour, l'auteur nous plonge au cœur de l'humanité de chacun, et son regard se porte avec la même acuité sur les internés, ses frères dans l'ordre de la nuit, sur le monde paysan en train de mourir ou la grande bourgeoisie à laquelle il s'est frotté.

Il est rare de lire des pages aussi fortes, d'une écriture flamboyante, sur la maladie psychiatrique, vue de l'intérieur de celui qu'elle déchire.

Pierre Souchon, 35 ans, est journaliste pour Le Monde diplomatique et L'Humanité. Encore vivant est son premier livre.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Illustration de couverture : Dorothy-Shoes, 2010

© Éditions du Rouergue, 2017

www.lerouergue.com

Pierre Souchon



encore vivant

la brune au rouergue

À ma mère qui a renversé toutes les montagnes

« Le changement social le plus spectaculaire et le plus lourd de conséquences de la seconde moitié de ce siècle, celui qui nous coupe à jamais du monde passé, c'est la mort de la paysannerie. Car, depuis le néolithique, la plupart des êtres humains avaient vécu de la terre et du bétail ou de la pêche. »

Eric Hobsbawm

Prologue

La soirée avait drôlement commencé, au centre d'hébergement.

– Vous voulez un café, monsieur ?

Derrière son guichet en bois peint, le mec de la Croix-Rouge me sourit.

– Oui, s'il vous plaît.

– Tenez.

Je mets un sucre dans ma tasse... Un type couché en travers de ma route pose la main sur son jean. Il le remonte... jusqu'au genou... Bordel de lame. Une grande lame enfoncée dans sa santiago, le manche au niveau du mollet.

– Restez où vous êtes, monsieur, ou on appelle la police, le bénévole me prévient.

– Vous vous foutez de ma gueule ?

Je lui fonce dessus.

– L'autre, là, il a une lame comme ça, quand je me pointe il me la montre, et vous voulez que je me calme ? Mais appelez-les ! Appelez-les, ces putains de flics ! Je vais leur dire ce qui se passe ici ! J'ai rien à me reprocher !

– Calmez-vous, monsieur, calmez-vous...

Plusieurs types se lèvent. Ils me montrent du doigt... L'autre avec son couteau s'approche, s'approche de moi, il le sort de sa botte BOUMMMM ! La porte vole, trois Gitans sont sur moi « Sors ! », ils hurlent, « Dégage ! Vite ! » Je sors comme une furie pieds nus, en tee-shirt, un type sur mes talons. Je cours, et il court aussi, juste derrière, et il y a la peur qui monte, je me retourne, je le vois se rapprocher, avec sa lame, et je sais que je pourrai rien faire. Je sens que je vais

claquer là, alors d'un bond, dans une rue qui monte, je saute sur un mur. Il y a cinquante mètres de vide, mais surtout un grand arbre, un buis immense – j'arrache très vite une énorme branche pour faire un pieu. Il suit pas, l'autre au surin, quand il me voit avec ma branche deux mètres au-dessus de lui. Il repart vers le foyer, en se retournant de temps en temps, tranquillement. Je me détends.

Ça va mieux maintenant, mais c'est le bordel : j'ai compris. Je suis en enfer. Et les autres peuvent revenir. Faut que je me tire. Je descends de mon mur doucement... J'ai besoin de protection. Pas loin, je sais qu'il y a la place Jean-Jaurès. Et sa statue. Là, je serai à l'abri.

Je me mets en marche. Y a personne, dans les rues. C'est 4 heures du matin. Et puis d'un coup Jaurès s'élève, menton haut, regard vers l'horizon. Je monte les marches pour me mettre sur ses pieds, et je l'étreins. Ils peuvent venir me chercher, le diable et ses copains, toutes les saloperies de l'enfer, ils peuvent toujours essayer : Jaurès me protège. Et avec lui, les mineurs de Carmaux. Et avec lui, le grand souffle ouvrier et combattant. Brel est dans le coin, pas très loin, il fredonne « Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? » Je trouve ça très con, parce qu'il est bien vivant. Qu'est-ce qu'il est froid, par contre. Il me réchauffe moyen, tout en bronze. Comme je le tiens ferme, j'ai les mains gelées, et bientôt les bras, et puis les pieds. C'est peut-être parce que j'ai faim. Alors je commence à manger la branche de buis que j'ai, les feuilles, le petit bois, et ça fait taire un peu mon estomac même si j'ai la salive toute verte.

Puis il y a un peu d'activité sur la place. Des camions qui ramassent les poubelles. Ils font des drôles de cercles, ces camions de l'enfer, conduits par des Noirs silencieux. Les commerces ouvrent... Les lumières se rallument, s'éteignent... Elles font des ombres bizarres alors qu'il n'y a pas de soleil... Autour de la statue... Un type est planqué derrière un pot de fleurs, il me fait signe de ne pas bouger... Je ne bouge pas... Il est sympa... Mais j'ai froid... Un camion rouge avec un gyrophare s'arrête à ma hauteur. Deux types en uniforme descendent.

– Bonjour monsieur.

J'attends de voir ce qu'ils vont me raconter.

– Vous allez bien ?

Je mange mon buis, perché sur ma statue.

– Oui oui, ça va.

– Vous êtes sûr ?

Ah les salauds.

– Oui, ça va très bien.

– Vous ne voulez pas venir avec nous ? Vous devez avoir froid...

– Non non, je sais qui vous êtes.

– Ah bon ? Qui on est ?

– Vous êtes les envoyés du diable, je viens pas avec vous.

– Ah non monsieur, nous on n'est pas les envoyés du diable, on est pompiers professionnels.

– Ouais ouais, c'est ça... Apportez-moi le journal du jour.

Je savais qu'on était le 7 janvier à Montpellier. Donc si les mecs m'apportaient *Le Midi libre* daté du 7 janvier, on n'était pas en enfer.

– Ah non monsieur, on ne peut pas vous apporter le journal du jour... C'est 6 heures du matin, il doit même pas être sorti, et les kiosques ne sont pas ouverts.

– C'est bon, je le savais. Je viens pas.

Avec Jaurès, on se bidonne : on les a bien eus. Ils repartent.

Ils reviennent un quart d'heure plus tard, les mêmes, avec en plus une bagnole marqué *Police*.

– Bonjour monsieur, vous allez bien ? s'inquiètent les flics.

– Oui oui, très bien.

– Vous allez venir avec nous, on va discuter un peu.

– Non.

– Ah bon ?

– Je sais qui vous êtes.

– On est policiers, pourquoi ?

– Apportez-moi le journal du jour.

Un tourbillon bleu, et je me retrouve menotté face contre terre genou dans le dos avec une voix qui me murmure à l'oreille :

– Si tu bouges, je te pète le bras.

Les pompiers me font entrer dans l'ambulance. Les flics nous suivent, avec les sirènes. Ça y est. Ils m'emmènent rôtir, putain, le feu les flammes, je suis déjà mort et je vais en chier. Je ne dis rien. Je

regarde juste les deux pompiers dans le camion. Je les regarde intensément, surtout celui en face de moi. Il doit avoir trente ans, lui, il est très beau, cheveux noirs, rasé de près, sa gueule d'athlète qui me sourit. Je le détaille. Sur son uniforme, il y a un écusson multicolore imprimé : *Sdis 34. Courage et dévouement.*

Je sais que « Sdis » signifie service départemental d'incendie et de secours. Et que « 34 » c'est l'Hérault, Montpellier. Si ça se trouve, c'est des vrais pompiers. Et des vrais flics. C'est des vrais qui m'emmènent en enfer.

L'enfer c'était une grande salle où on est arrivés un peu plus tard, les pompiers, les flics et moi menotté. À terre, il y avait un bandeau jaune sur lequel j'ai lu *Ligne de discrétion*. Derrière un comptoir, une dame en blanc me demande si je sais pourquoi je suis là.

Je le sais.

– Pourquoi, monsieur ?

– J'ai franchi la ligne de discrétion. Mais je vous promets que je ne la franchirai plus jamais.

Les flics se regardent, et les pompiers me font un grand sourire. On prend un ascenseur, et en sortant de là le flic m'enlève les menottes. Je veux pas. Je veux pas qu'il m'abandonne.

– Ne vous inquiétez pas, il me rassure.

Trois ou quatre personnes en blanc sont autour de moi. Elles me conduisent dans une grande pièce où il y a une fenêtre avec des barreaux, et un grand lit en croix avec des lanières.

La camisole.

La camisole.

Je comprends. D'un seul coup. Je comprends que je ne suis pas en enfer. Que je n'y ai jamais été. Que je me trouve à l'hôpital parce que je déconne à pleins tubes, en zinzin carabiné que je suis. Je le dis aux infirmiers.

– Excusez-moi, je réalise tout. Je suis bipolaire. Ne me mettez pas de camisole, ne me donnez pas de cachets, ça ne sert à rien : j'ai juste besoin d'être seul pour me déshabiller et me coucher. Ça fait plus de huit jours que je n'ai pas dormi.

Ils sortent. Dans la salle de bains, j'enlève une à une mes guenilles. Je me lave doucement. Un bon moment. Je me mets au lit tout nu. Les

draps sentent bon. Un infirmier revient avec une seringue et des collègues. Dans la bande, il y a une toute petite jeune fille de mon âge. Une interne, je déchiffre sur sa blouse. Elle m'observe avec des yeux verts incroyables. Elle est vraiment très belle. Elle demande à tout le monde de sortir.

Quand on s'est retrouvés seuls, elle prend une chaise et s'assoit près de moi. Seule ma tête dépasse des draps.

– Vous avez besoin de quelque chose ?

Elle a une voix très douce. Je réponds que je n'ai besoin de rien. On se regarde en silence, longtemps. Et puis je dis :

– J'aimerais une seule chose. J'aimerais vous tenir la main pour dormir.

Elle me tend la main en souriant, et pose nos deux mains jointes sur son jean.

Je me suis endormi.

1

– Monsieur Souchon ? Monsieur Souchon ? Eh merde, il se réveille pas...

Mais qui parle, bordel ? Qu'est-ce que...

– Monsieur Souchon ? Séverine, il ouvre les yeux ! Séverine ! Monsieur Souchon, vous nous entendez ? Oh ! Secouez-vous, là !

Oh nom de Dieu ma tronche. Putain ils m'ont pas raté les salauds, « Réveillez-vous ! C'est très grave ! Vous nous entendez ? » Tu m'étonnes que j'entends, le type hurle comme un âne... Qu'est-ce qu'ils sont allés... Mais pourquoi ils m'ont camé comme ça ?

– Il se réveillera pas, c'est foutu. Ho ! Levez-vous !

– Brdmlbrdmlnbbb...

Je me bave dessus tant que je peux. Ma tête, je « À boire ! »

Ça c'est moi qui ai crié, d'un seul coup. « À boire putain de merde ! » Je commence à voir une extraordinaire faune d'infirmiers autour de moi, en foule, c'est une procession, il y en a cinq, ils sont huit, mais je sais pas combien il y en a c'est effarant, c'est le grand complet l'hosto dans ma piaule, et plus je les insulte plus ils ont l'air contents.

– Oui oui, on vous apporte de l'eau ! Vous nous entendez bien, là ?

– J'en ai rien à foutre ! Bande de connards, qu'est-ce que je fous attaché là ? À boire, mais je veux boire bordel !

– Oui tout de suite, on vous amène ça, dites, monsieur Souchon, est-ce que vous avez introduit une arme dans les locaux ?

– Ouais, un putain de calibre 12, et je vais foutre deux cartouches de 4 dans le canon dès que vous m'aurez détaché, bande d'enculés ! Je veux boire !

– Il l'a fait ! Jacques ! Il a camouflé une arme dans l'hôpital !

Jacques ! Appelle la directrice ! Madame Tonnet ! Il l'a fait ! Il y a une arme dans l'hôpital !

– À boire, putain de merde !

– Toi, ta gueule. T'as compris ? Ta gueule.

La porte claque, mais c'est incroyable ce truc ! « À boire ! » je gueule. Ils en ont rien à foutre, ils se sont tous tirés. Faut que je me calme, sinon je vais devenir cinglé. Faut que je me calme, calme-toi, là, chut, arrête, maintenant, pose-toi, respire un peu, tu vas boire, ils vont revenir. « À boire ! » Je hurle encore, pour la forme, pas trop fort. Je les connais, ces enfoirés-là, s'ils croient qu'ils vont me faire le coup putain, mais combien, combien d'hostos j'ai fait ? Combien j'en ai hanté, de vos piaules camisolé, combien j'en ai cassé, de tronches aux infirmiers, combien j'en ai dégueulé, de saloperies de cachets, combien j'en ai sauté, de vos tessons sur les murets ? Ah oui putain, ah oui les gars ce coup-ci vous avez récolté un fier patient nom de Dieu, toutes vos combines, je vous défigure tous, demain ! Revenez, là ! Oh ! Revenez ! Ils m'ont enfermé, les mecs ? Ils m'enferment, eux, leurs petites conneries, un peu de Tranxène par-ci, une perfusion monsieur Souchon par-là ? J'ai du boulot, moi. J'ai du taf, une femme qui m'attend, les travaux dans l'appartement, et tous mes potes, je vais bien maintenant ça y est, j'ai bien dormi, j'ai récupéré, merci. Dans deux jours je suis sorti. J'en prends un en otage au premier repas, ma fourchette sur sa gorge de salopard, revenez, revenez je vais vous soigner boum ! La porte !

– Vous venez avec nous, monsieur Souchon, vous nous suivez tranquillement, vous avez bien compris ?

– À boire !

– Après ! On va vous détacher, au premier mouvement on vous remet à ces deux personnes, là, vous entendez ?

Deux flics s'approchent de moi, les mains sur les matraques.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce boxon ? Je veux juste...

– Tu fais ce qu'on te dit. Fais pas le con, me prévient un des flics.

Il a l'air méchant, du coup je crache par terre sévèrement, histoire de lui expliquer qu'ici le méchant, c'est pas lui, qu'avec mon doigt je le bouffe.

– Allez, suivez-nous.

Je marche difficilement, ils m'ont chargé comme une vache. L'hosto est désert. Y a personne, c'est ahurissant de longs couloirs noirs, et peut-être dix infirmiers m'escortent, juste pour ma gueule, avec les deux flics. Ils poussent la porte d'une grande pièce, là, c'est... Mais qu'est-ce... Ils sont plus de vingt, là- dedans ! Six flics ! Quinze types en blanc, le *Directeur de l'agence régionale de Santé*, je distingue, et d'un coup, je le vois.

Papa.

Ils m'assoient à côté de lui.

Il me sourit.

– Ça va, Chichi ?

– Impeccable, Cada.

En face de nous, ils sont tous debout. Affairés, excités, ils s'alignent en rangs serrés.

– Bien. Vous êtes le père ? demande le directeur de l'ARS.

– Oui. Daniel Souchon.

– Bon. L'hôpital a été évacué suite à l'introduction illégale d'une arme à feu dans ses locaux par votre fils. Il s'agit d'une procédure extraordinaire, extrêmement rare, et votre fils va devoir en répondre devant la justice. Monsieur Jouvencel, qui représente ici le parquet de Montpellier...

– Pardonnez-moi, monsieur... Vous êtes monsieur ?

– Robert Jouhan, directeur de l'agence régionale de Santé.

– Monsieur Jouhan, il s'agit manifestement d'une erreur d'appréciation de vos services. Mon fils n'a jamais introduit d'arme dans cet hôpital. Je parlais tout à l'heure avec...

– Monsieur Souchon, s'il vous plaît. Nous savons ce que nous disons. Votre fils...

– Mon fils n'a rien fait du tout. Mon fils a été amené ici par deux agents de la police nationale alors qu'il était menotté. Il n'avait aucun effet personnel sur lui. Vous l'avez tout de suite mis sous camisole de force, ce que je ne vous reproche pas, il s'agit de votre métier. Il a ensuite dormi trente-six heures attaché, et vous venez de le réveiller et de l'amener ici en assurant qu'il avait introduit une arme dans vos locaux. Vous m'avez d'ailleurs fait venir pour cette raison. Je souhaite pour ma part que vous m'expliquiez comment cela est possible, et je

vous en remercie d'avance.

C'est un tribunal, en face de nous. Un sacré procès, ils ont organisé là, une sauterie ma fête à moi, et je regarde mon vieux papa. Il a l'air tout à fait à l'aise, lui là au milieu, droit sur sa chaise, content de me retrouver, avec le parquet de Montpellier, les directeurs, médecins, infirmiers et hôpital évacué.

– Bien. Alors vous allez m'expliquer ceci, monsieur Souchon.

Monsieur Jouhan ouvre une valise. Mon flingue. C'est mon flingue, à l'intérieur, mon fusil de chasse.

– Et ceci.

Monsieur Jouhan sort d'un sac plastique une centaine de cartouches. Mes cartouches à grives. Je comprends plus rien, et je sens que ça commence à devenir nettement compliqué.

– C'est très simple. Je discutais tout à l'heure avec la médecin qui a interné mon fils, madame Ducis. Elle m'a expliqué comment ces affaires se sont retrouvées ici : c'est un clochard qui a appelé le 115, pour savoir où était mon fils, puisqu'il avait en sa possession plusieurs sacs lui appartenant. Au 115, on lui a répondu que Pierre était à l'hôpital psychiatrique de La Colombière. Il s'est donc rendu ici, et a déposé, escorté par un infirmier, les affaires de mon fils dans sa chambre – affaires parmi lesquelles il y avait ce fusil de chasse.

Élie. Élie m'avait tout ramené, mes quatre-vingts kilos de merdier dans un chariot de supermarché.

– Je vous répète donc que mon fils n'a jamais introduit d'arme dans cet hôpital.

Papa a l'air d'attendre la prochaine question pour montrer content comment il est encore incollable. Je l'avais pas vu depuis un mois. J'avais vu personne, d'ailleurs, j'étais clodo, moi aussi, à faire la manche avec Élie et un tas d'autres, toute ma vie disparue dans la nuit de la rue. Papa lui me retrouvait là comme si de rien n'était, à faire la leçon à l'hosto et au parquet tout entier.

– Bien. Monsieur Souchon...

Lui, c'est le substitut du procureur. Il a l'air vraiment énervé.

– Monsieur Souchon, comme vous venez de le noter, votre fils n'a effectivement rien introduit par lui-même dans les locaux de l'hôpital. En revanche, le parquet va ouvrir une enquête : il se promenait dans

les rues de Montpellier avec un fusil de chasse et une centaine de munitions, sans permis de port d'armes ni justification d'aucune...

– Pardonnez-moi, monsieur le substitut, vous dites ?

– Je dis que mes services vont ouvrir une enquête pour déterminer le nombre d'infractions que votre fils a commises.

– Il n'en a commis aucune.

– Pardon ?

– Je dis que mon fils n'a commis aucune infraction.

Ça sautait aux yeux. Tout le monde croise régulièrement dans les grandes agglomérations des gens armés jusqu'aux dents.

– Monsieur Souchon, je n'accepte pas que vous vous adressiez à nous de la sorte. La situation est inédite, croyez-moi, c'est d'une gravité sans précédent, et vous avez l'air de...

– J'étais jusqu'à il y a quelques mois directeur départemental de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage en Ardèche. J'ai passé ma carrière à traiter avec le parquet des affaires judiciaires concernant tout type d'armes de chasse, et je vous affirme par conséquent que mon fils n'a commis aucune infraction, à aucun type de Code, ni même au Code pénal. Monsieur le substitut, vous avez parlé de permis de port d'armes...

– Votre fils n'en est pas détenteur, ce qui est constitutif d'une première infraction, et pas...

– Ce n'est constitutif de rien du tout. L'arme en question est un fusil de chasse à canon juxtaposé de calibre 12. Pour le transporter légalement, selon le Code rural, il doit être déchargé, démonté, et placé sous étui. C'est ici rigoureusement le cas. Par ailleurs, le détenteur de l'arme transportée doit être en possession d'un permis de chasser validé de l'année en cours. Pierre est titulaire d'un permis de chasser depuis deux ans, et il a chassé en Ardèche cette année dans sa commune d'origine en s'étant acquitté des droits départementaux. En l'état, le transport de cette arme est donc tout à fait légal.

L'autre vire écarlate carrément maintenant, et un médecin se triture les mains en répétant « C'est pas possible, c'est pas possible ».

– Les cartouches... reprend le substitut, sans conviction.

– Tant qu'elles ne sont pas engagées dans le canon, elles peuvent être transportées sans restriction.

Il m'avait tellement gonflé, papa. La législation, Chichi, nom de Dieu les armes à feu ! C'est pas des fourchettes ! Des sauterelles ! Des cannes à pêche ! On se trimballe pas avec comme ça dans la nature ! J'avais eu droit aux articles de loi, même, aux histoires de contrevenants, dizaines de braconniers envoyés devant les tribunaux – quand je m'étais mis à chasser, je partais avec mon flingue chargé du droit de l'environnement depuis 1789. Ça me sauvait, ici, je le sentais. Cette bande de toubibs auraient été contents de faire foutre en taule un tel patient mirobolant.

– Dans ses affaires, nous avons retrouvé une hache.

C'est un flic qui s'adresse maintenant à mon père.

– Vous allez sans doute nous expliquer que là aussi, c'est tout à fait normal ?

– Malheureusement oui, et je vous prie de m'en excuser : nous sommes propriétaires d'une petite parcelle de bois dans le sud de l'Ardèche, et il arrive régulièrement à Pierre d'aller tailler les sapins pendant l'hiver.

Je comprends. Je comprends que personne ne me parle, ici, qu'ils aient fait venir mon père : j'ai le discernement altéré. Je suis timbré, monsieur ! Aboli ! Pénalement irresponsable ! Délirant irrémédiable ! Papa pèse de tout son poids. Que cette histoire reste médicale, qu'on me foute pas en garde à vue, que je me retrouve pas au trou – il improvise une défense en béton d'autant plus armé qu'il sait que de son issue dépendra la gueule de mon casier.

– Bien. Donc si l'on vous écoute, il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous en nous disant que l'on a été incompetents...

– Je me garderais bien de faire un tel commentaire, monsieur le substitut.

Papa sourit.

– Et vous, monsieur Souchon, vous avez quelque chose à dire ?

Faut pas que je déconne.

– Oui.

– Nous vous écoutons.

– Je voudrais boire.

2

J'avais juré, pourtant. Je me l'étais dit. L'HP, plus jamais. C'était pas le genre de serment que je faisais en public, avec force théâtre démonstration, ma volonté revendiquée. C'était plutôt, et c'était pire, c'était costaud, c'était en intérieur quelque chose d'immensément farouche, presque quotidiennement martelé depuis toutes ces années dans mes tréfonds, violemment, jamais, jamais j'y retournerais. Et si j'y retourne, et s'ils m'y collent de nouveau, je les tuerai. J'en tuerai un, n'importe lequel, un infirmier, un couteau fauché dans le réfectoire, une fourchette bien plantée là, ta gueule, maintenant tu m'emmènes dehors, laissez-nous sortir sinon je le massacre. Alors les sas s'enchaînaient, alors les murs s'ouvraient, les clés tournaient, encore, allez, jusqu'à la porte, la grande, la vitrée, celle de la rue, salut ! Je me tirais. Cinq minutes. Je me barrais de leur enfer en moins de cinq minutes, je m'arrachais à la très dure, tout, un otage et du sang plutôt que de replonger dans leurs infernales saloperies.

Je reconnais tout, ici.

Ils m'avaient fait le coup à vingt ans, déjà. Un enfant.

Je reconnais tout. Je te connais, toi l'infirmier qui m' observes et consignes mes faits et gestes dans ton petit carnet de mouchard à carreaux dont dépend ma sortie sur laquelle personne ne m'informe. Je te connais, toi le médecin qui me méprises parce que t'en as rien à branler, des aliénés, parce que tu fais ton taf juste pour croûter et que tu t'en tapes, de soigner de l'humanité. Je te connais, toi l'épouse de l'alcoolique, la mère du tox, secouées de pleurs, tremblées d'angoisses, je vous connais tous, proches, amis, parents de nous autres amputés, toutes vos vies dévastées. Vous aussi. Je te connais, toi le schizophrène

qui parles aux tables et mets des coups de poing invraisemblables à un fils de pute ! imaginaire que tu insultes des journées entières. Je te connais, toi la toute petite anorexique qui promènes tes yeux bleus sur ton visage et tes os qui ne te portent presque plus. Je te connais, toi la suicidaire, jetée, brisée, pendue, scarifiée cinq fois, pourquoi, pourquoi tu t'es ratée encore ce coup-là. Vous voici tous, mes frères dans l'ordre de la nuit. Je vous reviens.

Je te reviens, Lucas.

T'es mon coloc, on partage la même piaule dégueulasse, une douche avec dix centimètres de moisissures au plafond. J'ai pas mis longtemps, et toi non plus, à comprendre pourquoi ils nous avaient placés ensemble, les fins médecins, les vrais limiers. On n'est pas cons, nous. On est cultivés. On en possède, de la CSP. Alors, comme la misère fournit les plus gros contingents de la perdition qui nous entoure, les psychiatres inspirés on ne peut rien leur cacher ont regroupé le journaliste et le financier. « C'est une fable de La Fontaine ! » tu te bidonnes, Lucas, et franchement, je me demande bien ce que tu fous là, asphyxié de neuroleptiques, comme toi tu t'interroges sur pourquoi moi.

C'est un classique, ça. On n'a rien à faire là.

J'avais fait le coup à vingt ans, déjà. Un enfant.

Tu me parles de ta femme. Ça ne va pas trop, avec elle. Elle est belle, très belle. Maïakovski, je te dis, tu connais ? Non, euh... Attends, le poète ?

– Ouais. Tu sais, c'était le poète de la Révolution russe. Un jour, il a écrit un mot : *La barque de l'amour s'est brisée contre la vie courante. L'incident est clos.* Et il s'est foutu une balle dans la tête.

– Il a bien fait ! Lucas explose de rire. Saloperies de communistes ! Putain le goulag, j'aurais aimé t'y voir ! Ah tu me ferais pas chier avec tes poètes ! Le business, Pierre, y a que ça ! Le business ! Placement en patrimoine ! Actions ! Valeurs immobilières ! Ça a jamais tué personne, ça, contrairement à tes conneries !

– Le capitalisme a jamais tué personne ? Vas-y, répète-le, ça ?

– Oh tu me fais peur ! Qu'est-ce que tu vas faire ? M'envoyer en Sibérie ? Putain, on y est déjà ! On se les gèle dans cette turne, ferme cette fenêtre, clope dedans, je m'en branle...

Je fume sur mon pieu.

– Je lui parle de ma femme, et l'autre il me dit que Maïakovski s'est flingué... Oh, t'es secoué !

– Mais qu'est-ce qu'elle a, ta femme ? Qu'est-ce que...

Je me redresse.

– Vas-y, Lucas, raconte à papa.

– Écoute, bon... On a un gamin de onze ans, Gabriel. Je... Je l'adore, mon fils...

– Mais... Mais arrête, Lucas, pourquoi tu pleures ?

– Parce qu'ils veulent m'éliminer, voilà. Ils veulent me flinguer, c'est tout arrangé. Ça fait un moment qu'ils y travaillent, et là, ils étaient tout près de réussir, si je l'avais pas vu je me faisais dessouder. Ils ont missionné un Saoudien avec qui j'étais en affaires pour me trouer la peau, j'ai retrouvé les mails. Les mails, les relevés téléphoniques, j'ai tout ! Tout ! J'en parle à la psychiatre, putain, elle me croit pas... Tant que je suis là, cela dit, ils peuvent pas me buter. Mais le truc, c'est que je sortirai jamais sans qu'ils aient avoué.

– Sans que ton même de onze ans t'ait avoué qu'il veut te descendre ?

– Ouais.

– Mais arrête de chialer, putain, qu'est-ce que...

– Tiens. Tiens, toi le journaliste, regarde, fais ton enquête.

Lucas me tend une pochette. Un tas de feuilles, dedans, de commissions, de trucs écrits en anglais, d'ordres de ventes, d'actes notariés...

– Tu vois ?

– Ben pas trop, non, je...

– Putain. Bon, demain, je t'explique tout. Faut que je dorme.

Je t'adore, Lucas. T'es mon pote. T'es parano. Carabiné. La voici, l'immense armée des allumés. Elle s'endort ce soir, mon premier soir à ses côtés, et je la sais là, terrassée d'horreurs, battue par les délires. Je serai loin, demain. Ils vont s'en souvenir, au réfectoire, de ma sortie au clairon. Je reste pas, pardon Lucas. Je déserte la bataille de la nuit, je l'ai remportée il y a longtemps déjà. J'avais vingt ans. Un enfant.

J'avais vingt ans, et j'avais senti dans ma bouche le goût de la vie qui s'en allait. « Candidat suivant... Pierre Souchon. » On était une

dizaine à attendre l'oral, dans les couloirs de l'École de journalisme de Lille. « Pierre Souchon ? » L'examinatrice nous regardait. Je la regardais aussi, interloqué. Elle appelait mon souvenir. « Pierre Souchon, il n'est pas là ? » Je ne parlais presque plus. Je ne dormais presque plus. Je n'arrivais plus à lire, à réfléchir – seulement à faire les vendanges, depuis un mois, et elle était terrible, cette équipe de vendangeurs, tellement sympathique et dynamique, ils se bourraient la gueule, rigolaient du matin au soir, ils me parlaient, chantaient des chansons : je ne pouvais même pas leur répondre. Je comprenais à peine ce qu'ils me racontaient, je mettais un temps fou à réaliser qu'ils me demandaient d'où je venais, je préparais ma réponse, « Je viens d'Ardèche », mais ça faisait longtemps qu'ils s'étaient barrés. À la fin, plus aucun ne m'adressait la parole. « Pierre », c'est à peu près le seul truc que j'avais réussi à articuler, mon prénom, et le soir, je fumais tristement, en me disant que j'aurais bien voulu leur dire que j'étais gentil, qu'avant, j'avais plein de fameux projets, d'originalités, de musiques, de séduction, mais que maintenant j'étais cuit. Je fumais en pensant à mon existence qui s'arrêtait lentement, petitement, tout doucement, là, avec ces sécateurs et ces seaux pleins de raisins, mes derniers sécateurs et mes derniers raisins, mes derniers soleils, mes derniers matins. La fin ne venait pas vite. Elle prenait son temps, et je sentais tout me quitter, tout, les sourires des gens, leurs voix, le pain, le vin, les idées, ça partait loin, c'était déjà du passé, très loin. J'étais maintenant dans un monde où tout se valait, presque, où tout devenait égal, puisque tout finissait.

– Pierre Souchon une fois, Pierre Souchon deux fois ? Bon. Candidate suivante... Stéphanie Deneuze. Elle est là ?

– Oui, c'est moi.

– Suivez-moi, mademoiselle.

Je m'étais levé. Je marchais doucement dans les couloirs de l'école. Pierre Souchon n'était pas là. Ce qu'il en restait s'était installé à une terrasse de bar. « Un café, s'il vous plaît. » J'avais réussi à balbutier cet infini. C'était un monde enfoui, de l'Antiquité, les cafés commandés, et les bières et les tournées, les rades que j'avais souvent hantés, parfois retournés – je contemplais ma dernière terrasse de bistrot, cette placette au soleil, ce scooter qui passait, cette femme avec ses grands

cheveux, sa chemise, comme le vieux temps. C'était le temps d'avant, il était beau, il était grand, celui où je vivais. « Je peux vous reprendre un café ? » Je l'avais préparée depuis longtemps, celle-là. Je plongeais maintenant dans l'expresso, dans le carré de ciel bleu dévorant les toits d'immeubles comme dans des ruines. Regarde, regarde le monde ancien. Je n'avais pas besoin de faire mes adieux. J'étais parti depuis longtemps déjà, ma vie en souvenir.

– Alors, Chichi, cet oral, ça a marché ?

– Je... J'y... J'ai pas... Je me suis pas présenté.

Mes parents s'étaient regardés.

J'avais vingt ans, et je mourais.

Je me suis retrouvé face à face avec lui deux jours plus tard dans la salle de bains. Vingt ans. Vingt ans nom de Dieu que je me le trimballais. Je le supportais plus, alors je lui en ai collé une bonne sans prévenir. Il s'est foutu à chialer, ça m'a pas arrêté. Je lui ai fait péter une arcade d'un seul coup de poing le sang coulait. J'ai regardé dans la glace. C'était moi, bordel, c'était moi que j'assommais.

– Maman ! j'ai hurlé. Maman faut que j'aille chez les fous ! Elle m'a emmené.

Quand elle m'a laissé tard dans une clinique de Montpellier, j'ai suivi la voiture du regard, et j'ai vu qu'elle pleurait, maman. Elle devait pleurer pour celui que j'étais avant. Son fils du soleil, ses foules de rires. Il m'avait abandonné depuis longtemps.

Au petit déjeuner, le lendemain matin, une vieille dame en robe de chambre me dévisageait.

– Comment ça va, monsieur Bernard ?

J'ai articulé vraiment difficilement que moi ce n'était pas monsieur Bernard.

– Ah, excusez-moi... Je perds un peu la tête, depuis mes électrochocs.

Elle perdait aussi pas mal sa robe de chambre, la dame, et comme elle était entièrement nue dessous j'ai eu beaucoup de mal à finir ma tartine. Je suis descendu dans le fumoir. Et j'ai plongé. J'ai plongé tête baissée dans Chloé, Damien, Tony, Maryse, Françoise, Ada, Clément, Robert. J'ai appris. J'ai appris qu'on pouvait entendre une voix nous harceler depuis le siphon de la douche, cette salope de douche, cette

salope de voix, qui n'arrêtait pas. J'ai appris que l'acide pouvait révilser les yeux, ça les faisait tout blancs, ceux de Damien notamment, et le reste, la parole, la pensée, tout s'était barré. J'ai appris que l'alcool détruisait la conscience, construisait la violence, flinguait la libido, tuait des mômes sur les routes, tremblait les mains, secouait les bras. J'ai appris tous les viols, l'anorexie, ses perfusions, ses dégueulis. J'ai appris les suicides, aussi, les ponts d'autoroutes, ça c'est ballot, on tombe sur les capots, les coups de flingue qui éraflent que la joue, les cordes qui pètent mais les vertèbres sautent, c'est pour ça que je suis en fauteuil roulant. J'ai appris les lacérations, flagellations, avalages de parfums, d'essence, scarifications, coups de tête contre les murs, overdoses de cachetons. J'ai tout appris en un matin, ce matin, Chloé, Damien, Tony, Maryse, Françoise, Ada, Clément, Robert m'ont tout envoyé. En pleine gueule. Je suis rentré dans ma chambre, la 212. Juste en face, il y avait une porte orange, avec un panneau dessus : *Sismographie*. « Ça peut faire du bien, la sismo, m'avait éclairé Tony. Moi ça m'a fait revenir, une fois. » C'étaient les électrochocs, la sismo. Je venais de basculer. Je venais d'entrer dans le cortège effrayant des grands dérèglements.

L'après-midi même, mon psychiatre, monsieur Marot, m'observait.

– Comment vous sentez-vous, monsieur Souchon ?

– Bien. Je vais très bien.

Il avait l'air surpris.

– Ah ?

– Oui, je vais bien. Je vais rentrer chez moi.

J'étais loin du compte, avec mes petites histoires à la papa. Je mourais, certes, mais on n'allait pas en faire un plat. Je n'avais rien à voir avec cette extraordinaire brochette de cinglés qui avaient eu la gentillesse de me détailler leurs légendes asilaires. Je lui ai dit, à Marot. Il sentait bon, il était très bien rasé.

– Si si, vous avez toute votre place ici, monsieur Souchon. Ne vous inquiétez pas. À demain.

J'avais ma place, là, avec Chloé et Damien, j'étais tout à fait adapté, ça ne devait pas m'inquiéter. Moyennant quoi je me suis inquiété encore plus. Au bout du compte ça agissait, la clinique. J'étais puceau, avant. Je la revoyais, mon existence choyée, sertie, amidonnée, de

tout protégée. Je les revoyais, mes champs et mes prés, j'entendais chanter mes rivières, et mes succès à l'école primaire, mes conquêtes féminines, tous mes grands espoirs – je n'avais rien vu. Je ne savais pas encore que derrière un mur épais se tapissait un gigantesque monde où la gifle est la règle, les fractures sont la loi, où la grande horreur devient nôtre. Je ne savais rien. Je venais d'apprendre dans cette galerie dont j'étais sûr de ne jamais sortir, et où chacun semblait avoir l'avantage sur l'autre d'une extrémité de plus, que j'étais à ma place. Je découvrais la longue nuit mentale, notre enfer, terrorisé. Ça commençait tout juste, et ça ne cesserait jamais.

Marot insistait. Je devais rester là pour me soigner. Je ne comprenais pas tellement comment il espérait que je la récupère, la forme, en m'entretenant deux minutes une fois par semaine de mes éventuelles insomnies et de mon manque d'appétit. Mais il avait raison : j'étais à ma place. Tous, ici, allaient mieux que moi – je ne parlais pas ! Je ne disais pas un mot ! J'arrivais pas ! J'arrivais plus... Ma chambre donnait sur le parc de la clinique. Alors, quand la nuit tombait, je m'asseyais dans l'herbe, sous les grands arbres. C'étaient les miens, mes pins maritimes aux bras étirés de soleil, les pins des Landes dans la peau. Mes larmes coulaient autant que leurs branches montaient au ciel, et je leur parlais. « Je m'en sortirai. » Je sentais leur écorce familière, leurs aiguilles me rentrer dedans. Je serrais les poings à m'en faire éclater les veines. « Je m'en sortirai. »

Un soir, mon téléphone avait sonné. Par extraordinaire, j'avais répondu.

– Allô Pierre ? C'est ton oncle Paul.

– ...

– Tu vas bien ?

– ...

– Allô ? Pierre ? Tu m'entends ? C'est tonton Paul...

– Oui.

– Ça va ? J'appelais pour prendre de tes nouvelles.

– Je...

– Allô ?

– Je suis en clinique psychiatrique.

– Hein ? Quoi ? Tu... Mais je savais pas, qu'est-ce que... Mais

pourquoi ?

– ...

– Allô ? Pierre ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Je pleurais.

– Je t'embrasse, Paul.

J'avais raccroché.

Sa voix était loin. Elle sonnait musicale, jolie, rassurante – c'était sa voix d'avant, quand il était mon oncle, lorsque je l'adorais. Quand j'attendais sa venue, petit, qu'il avait sa guitare, qu'il me posait des questions. On allait à la rivière, il chantait des chansons, il était là, simplement, toujours, le frère de ma mère. Sa voix d'avant me cueillait sur un drôle de rivage où j'avais accosté seul, sans lui, sans personne du monde d'avant, et je savais que je ne reviendrais plus. Je pleurais sans m'arrêter. Sans compter l'autre connasse. Elle était fabuleuse, cette nana, elle avait mon âge, et pendant des ateliers qu'on faisait, des imbécillités *new age* où il fallait peindre, respirer ou sculpter, elle nous regardait, et elle prenait des notes. Elle prenait des notes sur nos gueules, sur ma gueule, sur mes attitudes de timbré, mes réparties, mes réponses, mais qui ? Qui elle était ? Saloperie de merde ! Je rêvais de l'étriper, on l'aurait crue en goguette au zoo. « Bonjour, je suis étudiante en psychologie, si ça ne vous dérange pas je vais vous observer. » Bien sûr, mais faites, nous acceptons les cacahuètes. C'était terrible, d'être passé du côté d'une drôle de barrière dont on n'avait même jamais songé qu'elle existait. La barrière des fous. Celle qui nous séparait des autres, les normaux, eux dont la vie était belle. Un qui m'avait estomaqué, c'était le patron du rade dans le petit village qui jouxtait la clinique. On y avait bu un verre, un jour, avec Clément et Chloé.

– Vous êtes du coin ? le type avait demandé.

– Non non, avait répondu Chloé.

J'étais terrifié. Je savais que ce qui allait suivre, comme chez moi, comme dans tous les pays ruraux, c'était une recherche exhaustive jusqu'à ce qu'on se soit mis d'accord sur nos origines précisément cartographiées. Là, notre origine, c'était d'être timbrés.

– Vous êtes de passage ?

Oh putain.

– Non, on est à côté, à...

– Ah, dans la maison de repos ? OK ! Je me disais que je vous avais jamais vus... Et ça va, les jeunes ? Vous avez le moral ?

– Ça va, y a des hauts et y a des bas, avait rigoureusement diagnostiqué Chloé.

– Faut pas vous en faire ! Vous êtes jeunes, vous êtes beaux, vous avez la vie devant vous ! avait rigolé le patron, super sympa et pas du tout impressionné par son trio d'aliénés. J'étais sidéré. Il n'avait pas peur des fous, et on ne le portait pas sur nous. On n'était peut-être pas si avoinés que ça.

Seulement ça ne soignait pas tellement, les tournées de bières. Ni les psychotropes en rafales. Ni les sombres histoires – celle de Clément, lorsqu'il a eu fini de me la raconter, j'ai pas eu le temps d'aller jusqu'aux chiottes. C'est monté d'un seul coup j'en ai foutu partout de la gerbe, sur les murs le pieu et la télé, et je sentais que je la dégueulais, la vie de Clément, que je voulais pas l'ingurgiter. On en frissonne dans les romans, des existences esquintées. Mais c'est autre chose de les avoir là, tout à côté de soi, de les voir se débattre agrippées à son bras, déchirées alors que soi-même on l'est déjà. Ça esquintait, finalement, cette comédie de clinique privée, comédie de soins, où les psychiatres n'en avaient rien à foutre de personne, nous parlaient comme à des chiens et passaient au tiroir-caisse – cette saleté compassée de Marot possédait un cabinet en plein centre-ville huppé, où il gratifiait les gens de libérales et exorbitantes consultations. Ça sentait la machine à pognon, on ne soignait ici qu'à coups de cachetons. Malgré l'avis défavorable des toubibs, je suis sorti. De retour en Ardèche, j'étais soulagé de m'être tiré. Mon état ne s'était pas amélioré, mais bourré d'antidépresseurs, seul avantage de ces thérapies imbéciles, je n'étais pas descendu plus bas. Dans la cuisine, le matin, je regardais papa.

– Je m'en sortirai, Cada. Je m'en sortirai.

Je serrais les poings.

Papa me souriait.

– J'en suis sûr, Chichi.

J'en étais sorti. Avec la rage immense au ventre, terrible aux tempes – jamais, jamais je n'y retournerais. Lucas dort maintenant, et allongé

sur mon lit, j'entends les cris. Je les sais tous. Et tous les cris de la littérature ne servent à rien pour les dire, les cris d'effroi, de désespoir, de détresse, ceux qui déchirent le silence, tous les longs cris, les cris aigus, les cris stridents, les cris de douleur. Les nôtres tissent une solidarité nocturne de l'horreur, celle de nous être perdus, celle de savoir qu'on ne sera plus. Nous sommes vaincus à nous en arracher la gorge. Dans ce désastre, pour l'adversité, il reste les infirmiers. Demain, j'en prendrai un en otage. Bande de fils de putes, qu'ils attendent un peu, juste un peu. Juste cette nuit.

3

Ils ont dû le sentir, les enfoirés. Ils ont dû sentir que j'allais récalcitrer à un moment : ils m'ont soigné. Aux petits oignons, les neuroleptiques. Ils m'ont fabriqué une vinaigrette correcte, là, entre leurs piquouses et leurs cachetons : je peux à peine marcher. Tout est brouillardieux, devant moi, et je n'articule presque pas, mes mots se perdent en salive.

– Monsieur Souchon ?

Je suis au pieu, avoiné de la tête aux pieds, je rumine ma revanche.

– Monsieur Souchon ? l'infirmière insiste.

– Oui ?

– Vous avez de la visite. Vous venez avec moi ? On vous attend dans le hall.

Elle me tend le bras. On traverse tout doucement quelques couloirs.

– Ça va ? Vos jambes vous portent ?

– Je... C'est... C'est pas terrible, quoi.

– Ça ne va pas durer longtemps, c'est le temps que vous vous calmez, vous comprenez ?

– Oui.

– Avec votre visiteur, vous êtes autorisé à faire un tour dans le parc. Mais allez-y seulement si vous vous sentez en forme, hein, ne surestimez pas vos forces.

– D'accord.

Elle m'assied au milieu d'une grande salle et m'abandonne d'un sourire. Je ne l'ai pas égorgée. Demain, sans doute. Pas loin de moi, quelques mecs dessinent sur une table d'un air appliqué. Ils ont tous l'air complètement fusillé. Je commence... Je... Je m'endors presque

sur ma chaise... Je lutte contre...

– Ça va Chichi ?

– Ah putain c'est toi Manoust ?

– Ouais, je suis en retard, j'étais avec ta médecin... Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Ben l'autre connasse m'a dit qu'avec toi j'étais autorisé à aller dans le parc.

– Ah oui, ils me l'ont dit aussi. Tu veux que je t'emmène ?

– Oui, ça va me faire du bien... Mais il faut que tu me donnes le bras, je tiens à peine debout.

On se met en marche.

– Putain de Dieu on dirait que t'es soûl comme un cochon ! rigole papa. Non mais tu vas pas te faire azimuther par deux cachets ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

– Ah oui putain, tiens, tu vois, toi, là... Ils te filent le quart de ce qu'ils m'ont mis dans le nez, tu dors pendant une semaine.

– C'est rien du tout, ça. Faut pas se laisser impressionner.

Il se bidonne. On arrive dans le parc. Il est dans la brume, en tout cas dans la mienne, parce que malgré le soleil d'hiver, je distingue seulement de grandes formes d'arbres en vapeur. Quand on s'approche, avec papa, je les reconnais. Je te reconnais, mon chêne vert, compagnon austère de toutes les saisons – on n'a jamais été proches, toi et moi. Je te reconnais, mon chêne blanc, mon pubescent, tes feuilles qui tombent au premier printemps, ton écorce filée, rayée, rainurée, qui a laissé des traces sur mes genoux tous mes étés d'enfance. Vous voici, mes pins, ceux des houillères, mes maritimes étayeurs de puits de mines, chiendents de mes montagnes, et vous, les parasols de Méditerranée, je ne vous ai jamais trop intégrés, sauf vos aiguilles, leur goût citronné, votre résine, son goût rude et grave. Je te débusque, même sans feuilles, toi le figuier, toi le lilas, toi le laricio, seul parmi tes frères à pousser droit, pin de meuble, bois de choix. Tu es l'olivier, et sur ton tronc, je distingue les chats qui se font les griffes. Et toi. Tu...

– Putain de Dieu Chichi tu aurais vu...

– Dis, Manoust...

– T'aurais vu comment ils m'ont fouillé à l'entrée ! Incroyable ! Tu

fais chier, avec tes histoires ! Non mais quand je me suis pointé tout à l'heure on aurait cru que c'était Carlos qui arrivait ! À quatre autour de moi, ils étaient, ils m'ont fait mettre les mains en l'air ! Nom de Dieu, ils me traitent comme un terroriste !

Je rigole comme un âne.

– Ouais ouais, tu te marres, mais tu me refais plus des coups comme ça, hein, je t'avertis... Je roule deux heures à cent quatre-vingts pour me retrouver traité comme un voyou face à vingt types... “Venez tout de suite, on a évacué l'hôpital, votre fils va être placé sous mandat de dépôt...” Rigole bien, mais faut la tenir, la distance, avec tous ces loulous qui t'interrogent ! Non mais franchement ! Des haches et des fusils, tu...

– Dis, Manoust...

– Oui ?

– Cet arbre, là, c'est quoi ?

– Ça ? Attends, je voudrais pas dire de conneries.

Il me lâche le bras, contourne le tronc...

– C'est ce que je pensais... C'est pas souvent qu'on en voit, il est magnifique ! C'est un séquoia. Le nom botanique c'est *sequoia sempervirens*. Il est vieux, celui-là, il a plus de cent ans.

Je détaille sa gigantesque silhouette de trente ou quarante mètres, en tentant de dissiper ma fumée de cachetons.

– Oui mais c'est pas de chez nous, ça ?

– Non non, c'est une essence californienne. Mais c'est vraiment un arbre incroyable.

Ça m'énerve, la Californie au milieu de mes arbres de garrigue. Il a rien à foutre ici, il dérange mon chez-moi méditerranéen.

– Et ça, là, papa, c'est quoi ?

– Quoi, ça ?

– Ben ce truc, là, sur son tronc... À sept ou huit mètres... C'est un chêne vert, non ?

– Un chêne vert ? Mais qu'est-ce que tu... Attends... Putain mais c'est vrai ! Alors ça c'est extraordinaire, c'est très rare ! C'est un épiphyte.

– Un quoi ? Mais il pousse dans le séquoia ? C'est un parasite ?

– Non, justement. Un arbre épiphyte puise sa matière organique

dans un autre arbre, mais sans le parasiter. Tu comprends ?
Simplement, il végète toute sa vie, il reste arbustif. Tu vois, il grandira
jamais plus que ça, ton chêne vert. Il fera toujours un mètre et
quelques...

Je suis fasciné.

Sempervirens, dit le latin.

« Encore vivant », je traduis maladroitement.

Papa observe le tronc, lui aussi. Il en fait le tour méticuleusement, gratte son écorce, sent ses lichens... J'attends. J'attends encore une fois, comme toujours, comme tout le temps, la nature qui va parler à travers lui. Car jamais papa ne parle de nature : il la vit. Je revois nos renards. Les renards qu'on avait quand j'étais enfant, Pupuce et César, apprivoisés comme des chats. L'art consistait à attraper les petits avant qu'ils n'ouvrent les yeux : lorsqu'ils reconnaissaient leur mère, l'état sauvage était irrémédiable. Alors papa les avait capturés dans leurs terriers. À table, ils nous piquaient d'un bond alerte et sauvage le fromage qu'on s'appêtait à tartiner... Cette ménagerie effarait les voisins. On venait de loin pour voir la « maison aux renards », puisqu'ils jouaient dans la cour à la baston avec le chien qu'on avait. Un jour, longtemps après, on se baladait avec papa sur le plateau ardéchois. « Tiens, regarde, Chichi... » En face de nous, au-dessus d'un ruisseau broussailleux, une colline étalait ses conifères. « Tu vois, le César, je l'avais attrapé là. » Il s'était arrêté, comme devant le séquoia. Arrêté net. Ses yeux plongeaient dans la terre, fouillaient les sols, sentaient la neige, les températures, les herbes et les périodes de fauche, savaient les prédatons et tous les risques. Il était à l'affût. « C'était un montagnard, lui. » Alors, papa et César vivaient ensemble. Ils traquaient les mêmes gibiers, suivaient les mêmes traces, échappaient aux mêmes chasseurs. Très tôt, tout petit, papa m'avait fait comprendre qu'il n'y avait aucune différence entre les bêtes et nous. On était tous embarqués dans la même galère, millénaire, naturelle et paysanne – mais on n'appelait pas nos chiens par des prénoms de gens, nous. Lorsque notre beauceron avait un jour mordu au sang un copain dans le jardin, papa était parti dans la baraque. Il était revenu avec un fusil et lui avait foutu séance tenante une balle dans la tête. Ça remettait les choses à leur place.

Les renards, je réfléchissais, comme il tournait autour du séquoia. Les renards, et les grands ducs, les chouettes effraies, les buses, les circaètes et les fauvettes, avec les chardonnerets, les bondrées, les pics épeiches : garde-chasse, papa ramenait à la maison un tas de bêtes blessées. Elles me fascinaient toutes, les rapaces, surtout, que papa m'apprenait à attraper en me préservant de leurs serres tranchantes comme des lames. Je pleurais, des fois, « Je veux dormir avec mon hibou », j'enrageais si bien de tristesse et de sanglots, « Je veux dormir avec mon hibou », que le grand duc passait la nuit avec moi dans ma piaule. Je m'endormais dans ses battements d'ailes, et bientôt, j'avais eu des poules. C'était mon histoire fantastique, ça, ma gloire d'enfance. J'avais acheté à sept ans mon premier couple vingt francs à des voisins paysans – mais pas un couple stupide de grosses poules contre lesquelles papa m'avait sévèrement mis en garde. « Tu sais, Chichi, pour les industriels, c'est pas intéressant, des poules qui couvent. Parce que pendant vingt et un jours minimum, elles ne pondent plus. Du coup, on les empêche de couvrir depuis cinquante ans, et elles ont complètement perdu l'instinct... Les poules naines l'ont toujours. C'est elles qu'il faut que tu élèves, comme ça tu auras des petits. » J'avais bientôt eu mes premières couvées, un tas de poussins, et des poules et des coqs nains partout dans la cour, presque sauvages, qui volaient aussi bien que des merles et allaient se percher dans les pins au loin. Je les observais sans arrêt. J'en étais cinglé. Leurs attitudes, leurs odeurs – je savais tout. Je les faisais chanter sur demande, j'avais inventé un cri de ralliement pour qu'elles accourent, et je bouffais leur grain qui était excellent. De temps en temps, j'oubliais de fermer la porte du poulailler. À ce moment-là la fouine s'en chargeait, vingt, trente, quarante cadavres égorgés le lendemain, mes tragédies que papa balayait : « Pierre, il élève surtout les fouines... »

Alors, dans ce parc d'hôpital, je rentre chez moi. Les arbres me parlent une langue familière, celle de leurs étages, de leurs floraisons, de leurs rejets, de leurs gourmands, de leurs bourgeons, de leurs charpentières, de leurs saisons – je m'y réfugie. Papa m'a appris la monstrueuse indifférence de la nature, des montagnes qui ne se soucient guère des hommes qui passent. Mais je sais que si on entre un

peu dans leur génie, alors le dialogue ne cesse jamais plus. On fait corps, on n'est jamais seul.

– Comment c'est, le poème de Char, papa ?

Les cachetons m'avalent jusqu'à ma littérature.

– Lequel ?

– Tu sais bien, tu me bassinais avec... La chute, là, sur la terre...

– Ah !

Papa m'avait confit de poésie. Tout petit. Vigny, Nerval, Baudelaire qui le faisait pleurer, Hugo, aussi, un peu. Il n'était jamais allé à l'école, ou presque pas. Ses envolées n'étaient pas académiques : il avait braconné les poètes de haute lutte. Il martelait leurs vers comme on enfonce un piquet, les répétait comme on bêche un sillon.

– “Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux” il récite. Ils... Le... Putain, j'ai oublié la suite !

– Arrête, déconne pas !

– Non mais attends, je... Je sais plus.

“Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux.

Car rien ne fait naufrage ou ne se plaît aux cendres ;

Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,

Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.”

Il en manque la moitié.

– On s'en fout.

La marche m'épuise. On s'assoit sur un banc. Le mistral souffle glacial. Lui aussi, papa m'avait appris à le désigner, avec la dizaine de mots occitans pour qualifier les autres vents. Il ne dit rien. Je regarde sa barbe blanche de fils de paysan. Combien de fois il m'a demandé de ne jamais oublier d'où je venais ? « N'oublie jamais d'où tu viens, Chichi. » Je l'ai peut-être oublié, ces derniers temps. J'ai peut-être oublié que je viens de chez ses parents, là-haut en haut à la cime de la montagne. Que je viens des pentes du Serre-de-Barre, cet énorme massif des Cévennes où depuis des générations, tous les Souchon se crèvent le cul du matin au soir pour sortir quelques châtaignes dont ils se nourrissent à peine. Je l'ai peut-être complètement enfoui. Ou je n'ai peut-être pensé qu'à ça. Mais qu'est-ce que je fous dans cet HP ? « Tu viens de la terre, tu viens des petits. » J'entendais cet échange qu'on avait peut-être eu cent fois. Les petits, c'étaient mes grands-

parents, paysans autarciques que j'adorais, depuis longtemps disparus.

– Il faut jamais se vanter, Chichi. Il faut être humble. Tu sais d'où ça vient, "humble" ?

– Non ?

– De *humus*, la terre. Comme nous.

Non, je ne l'ai pas oublié. Je sens même que ça a dû me chauffer pas mal. Est-ce que quelqu'un peut me dire ce que je branle dans cet hosto ?

– Dis, Cada...

– Oui ?

– Tu sais, j'ai rien à foutre ici, moi. Demain, je vais me tirer. Je vais m'échapper.

– Hein ?

– Non mais qu'est-ce que je fous ici ? Oh, Manoust, j'ai Garance qui m'attend. Il y a quatre mois, on se mariait ! Tu te rappelles du... T'as vu ce mariage incroyable ? Garance est extraordinaire, je vais aller la retrouver, d'ailleurs t'as de ses nouvelles ?

– Oui, elle ne va pas tarder à venir te voir.

– Qu'est-ce que je l'aime... J'ai rien à faire ici, Manoust. Je suis parfaitement sain. Il y a encore trois jours j'étais avec mon psychiatre qui me disait que tout allait bien ! Il te l'avait dit, il l'avait dit à Garance, aussi, à tout le monde, et je me retrouve là... Ça déconne complet ! J'ai un max de boulot, y a des travaux à faire dans l'appartement, je...

– Tu as toute ta place, ici, Chichi.

– Tu te fous de moi ? Et mon psychiatre ?

– Il a fait une erreur monumentale, tous les toubibs d'ici en conviennent. Tu as fait une phase maniaque caractérisée, et il n'a rien vu. Ça va être très long pour te remettre, Chichi.

– Phase maniaque mon cul ! Je suis en pleine forme, c'est eux qui me tabassent de cachetons, là ! Dis, tu m'expliques un peu ? Je me marie y a quatre mois, un truc magnifique, dans un château, trois cents invités, tous mes potes, j'ai une femme qui m'aime, plein de journaux qui me demandent des articles, et je me retrouve enfermé ? Mais je vais les défoncer, là !

Je me lève.

- Calme-toi, Chichi...
- Mais putain mais Manoust faut que je sorte ! Je suis en pleine forme ! Je veux voir Garance !
- Elle est très contente que tu te reposes.
- Elle est contente que je sois là ?
- Plutôt, oui. Tu sais, on était tous très inquiets. Ça faisait un mois que plus personne ne savait où tu étais...
- Oui, mais ça c'est parce que vous me faisiez tous chier... Bon, ça va mieux, maintenant.
- Écoute, Chichi, moi je suis pas médecin. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ont posé un diagnostic, et que ça va être long.

Une phase maniaque. La belle affaire. Ils veulent que je leur explique, ce que c'est une phase maniaque ? Ils veulent que je leur raconte 2003 ? « 2003. » Ça sonne terrible, cette date, rien que cette date. Elle sonne en gravité dans ma mémoire, dans celle de ma famille. « 2003. » Le mois de mai. La matinée est belle, dans mon Chassezac, la rivière de mes grands-parents que je sais au galet près. Je cherche des grattes entre les galets, un bon moment, ce sont mes appâts, ces larves de papillons qui nichent sous de particulières pierres dans des courants particuliers. L'eau est chaude, je la reconnais. Je suis seul en bas de la pontière centenaire où je lance ma canne à pêche. Je m'avance dans l'eau jusqu'au cou. Le Chassezac me tourne me retourne, jusqu'à ce que je trouve une grosse pierre où caler mes deux pieds nus. Doucement... C'est là-bas qu'elle est, la truite. Regarde l'écume... Le caillou poli... Bien noir... Comme elle aime... Lance ! Là... Le bouchon descend le courant... Encore... Il plonge ! Attends... Maintenant clac ! Un coup sec ! Ferré ! Ça tire ! Il est gros... Je le fatigue... Je me casse la gueule dans la flotte... Il faut que je revienne sur la berge, saloperie de courant... J'y suis, il tire encore ! Là ! C'est un chevesne, il fait trente bons centimètres. Je le décroche, l'embrasse : je t'ai eu, camarade !

Le voilà dans la bourriche. Je veux une truite... Je retourne dans l'eau, boum ! À côté de mon bouchon un type a plongé ! Il se marre, le mec ! Il est content le salaud ! Il a deux cents mètres de plan d'eau et il vient me sauter sur la tronche ! Il est avec des potes... Ils discutent

sur le pont, ils sont cinq... Je les regarde du coin de l'œil, je me remets à pêcher... Ils sautent de nouveau ! Ensemble ! Ils se bidonnent ! Je peux plus pêcher avec ces enfoirés... C'est pour me chauffer qu'ils viennent se baigner là, c'est sûr... Je fais comme si de rien n'était... Je retourne sur la berge... Deux des types arrivent ! Là ! Devant moi !

– Wech cousin ! Ça va cousin ?

Je dis rien.

– Oh ? T'es muet ?

Je les regarde.

– Oh tranquille cousin, tranquille. Bien ou quoi ?

– ...

– Tu pêches quoi ? On peut voir ?

Je sors ma bourriche de l'eau.

– Enculé, y a une bête, là ! C'est quoi ? Une truite ?

– Un chevesne.

– Et ça se mange cette merde, cousin ?

– Ouais.

– Comment tu peux bouffer cette merde ?

– Comme ça.

J'attrape le chevesne qui frétille et je le mange par la queue en trois fois, en avalant tout rond. À la fin je crache un bon coup parce que ce n'est vraiment pas bon, et je me mouche dans mes doigts. Les mecs se regardent en silence, et ils partent en courant rapidos sur la berge jusqu'à leurs Mobylettes.

« 2003. » Quelques mois après ma sortie de la clinique, j'avalais les poissons et toute la vie en tourbillons. Une phase maniaque, ils savent au moins la gueule que ça a ? Je n'aimais pas le chien, en revanche. J'en avais mangé en Chine, et je trouvais cela mauvais. « 2003 », et je pouvais jouer à l'ancien combattant, avec des histoires à faire peur debout aux petits enfants. Et le jour de Noël, je revenais en pirogue. On ne savait que faire. « 2003 », mes odyssées carabinées, toutes les filles de rencontre, les coups de poing, les coups de hache, les gardes à vue, les sans permis à deux cents à l'heure, les scandales – trois mois à bouffer la vie car à l'asile on me l'avait retirée, « Tout ce que j'ai failli perdre / Tout ce qui m'est redonné / Aujourd'hui me monte aux lèvres / En cette fin de journée... » On ne savait que faire : rire en plein air,

manger de l'homme, boire l'urine des morts, ou chanter la chanson. Tout nu, je m'endormais sur le sable, les deux jambes pareilles. Il n'y avait guère que la poésie pour dire l'effrayant 2003, terrible partition d'actes délirants dont seul, j'entrevois l'implacable logique. La voici, la psychose. Voici son ombre colossale qui enferme dans ses filets, qui étrangle et enserre, qui ne laisse plus respirer. La mécanique infernale me possédait tout entier, et seul maître à bord de mon bateau en folie, j'étais persuadé de le contrôler complètement. Comme ce matin de juin, où j'avais pris un punk en stop jusqu'à la gare de Valence. On avait fraternisé avec une bande de clodos sur le parvis, et je faisais la manche à la très dure pour que mon pote puisse prendre son train : lorsque les passants refusaient, je les poursuivais en les insultant copieusement. Au Pub Station qui voisinait les quais, j'avais demandé un verre d'eau à la serveuse.

– Bien sûr... Tenez.

J'avais une soif d'enfer.

Je repose mon verre sur le comptoir.

– Je voudrais la...

– Non, je ne vous ressers pas. Vous consommez ou vous partez.

Ça me sidère tellement que je m'assois dans le bistrot. Je regarde la jeune fille... Assoiffé... Elle me mate du coin de l'œil indignée...

– Je ne le répéterai pas, monsieur.

Je réponds pas... Boire ! Il doit faire quarante dans le rade...

– Je vous avertis, j'ai appelé la police.

– Parce que je demande à boire ? C'est une bonne idée. Je vais leur expliquer, aux flics, pourquoi vous les faites déplacer...

J'allume une clope et deux uniformes entrent dans le café, un mec très grand et puis un petit.

– Monsieur ? Vous allez nous suivre.

– Non non. Je veux juste un verre d'eau.

– Vous troublez la tranquillité du bar. On est de la police ferroviaire, on va s'expliquer.

– Non. J'ai rien fait d'illégal.

Le petit se précipite vers moi et me menotte direct. Ça me défonce les poignets parce que je tire fort pour me détacher, aussi parce que j'ai la main gauche qui est plâtrée. Je hurle au type qu'il me lâche, que

je veux boire un coup. Il s'en fout royal, et me trimballe dans toute la gare jusqu'à son local, où il m'attache au radiateur.

– Tu fais moins le malin ? il se renseigne. T'es calmé, petit con ?

Ils se fendent la gueule.

– T'as vu Bernard, il est gentil, maintenant... Hein glandu ?

Bernard vient vers moi clac ! En pleine gueule le mollard ! Je le préparais depuis longtemps, bourré de nicotine tout à fait noir... Il s'essuie la tronche... Il me crache lui aussi à la gueule cet enfoiré ! Moi je peux pas m'essuyer, menotté boum ! Il m'envoie une mandale, une correcte boum ! De l'autre côté ! Ah l'aller- retour, je suis sonné !

– Vas-y Bernard t'es un homme ! je l'encourage. Je suis attaché, reviens m'en coller une ! T'es courageux ! Vlam ! Torgnole encore !

– Tu la fermes, connard ?

La police nationale se pointe.

– Je veux voir un officier de police judiciaire, je demande. Ils m'ont frappé.

Ils sont quatre.

– Ouais ouais, moi je suis OPJ, se présente un flic, il me projette sur le carrelage genou dans le dos ! Il me repasse les menottes, m'étouffe... Je respire à peine...

– Tu te calmes, t'as compris ? il crie l'OPJ. Ta gueule ! Les pompiers arrivent.

Il me maintient à terre... Dès que je bouge ça me la coupe... Je la joue tapis maintenant, carpette, les flics se marrent... Les pompiers me mettent dans l'ambulance. Menotté sur le siège, je leur demande de la flotte. Ils m'en foutent partout sur la gueule et à l'hôpital général, ils me refilent à des infirmiers.

– Suivez-nous, me demande un jeune, on va vous faire boire.

Enfin.

Je suis ravi.

Ils m'amènent jusqu'à un lavabo, et je m'envoie peut-être deux litres de flotte avec eux qui m'encerclent.

– Merci, je leur dis, c'est sympa. Je vais rentrer chez moi.

– Vous devriez vous calmer, monsieur, vous êtes très excité.

– C'est sûr... J'ai des coquards partout sur la gueule, ils m'ont menotté alors que j'ai une main plâtrée, explosé les poignets, couché

par terre pendant trois quarts d'heure en attendant les pompiers... Mais je suis très calme, vous voyez, par rapport à ce qui m'est arrivé... Maintenant j'y vais.

Ils se jettent sur moi à huit. J'avais pas remarqué le pieu, dans la pièce, le genre bizarre, deux grandes planches de bois en croix avec des lanières. Ils m'attachent dessus... Sévèrement...

– Laissez-moi, je hurle, qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

Ils s'en tapent, ils se barrent. Je suis tout seul, sanglé des pieds à la tête sur ce lit. Ma main gauche. Son plâtre, nom de Dieu. Pète-le, pète-le là, contre le bois... Boum ! Il va casser... Saloperie de fracture que ça fait mal... Je l'ai cassé, ma main gauche est libre ! Hop ! Je me redresse... Je détache la main droite... Les sangles sont bien fixées... Ça y est ! Un bruit de clés dans la porte... Fais style t'es allongé, bouge pas... « Tout va bien monsieur ? » il s'inquiète l'infirmier... *J.P. Xalla*, y a marqué sur sa blouse... Je vais te montrer JP comment ça va bien, il s'approche boum ! En pleine gueule je lui en colle une à la surprise, « Viens là, fils de pute, viens on s'explique ! » mais JP il ramasse ses lunettes et il s'arrache. Vite ! Je détache les pieds... On peut m'expliquer ce que je fous là putain pour un verre d'eau ? Ils reviennent ! Une dizaine ! C'est une médecin, elle, *S. Cancet*, elle me pique dans le cul ! Fort ! Ils me laissent !

– “Debout, les damnés de la terre...”

Je chante, ça va me tenir éveillé.

– “Debout, les forçats de la faim

La raison...”

Je suis pas allé tellement loin dans les couplets.

Je me suis réveillé attaché pareil, transféré dans un hôpital psychiatrique ardéchois pendant mon sommeil de plus de trente heures. Ils m'avaient hospitalisé à la demande d'un tiers, mes parents avaient signé. J'ai fait un cinéma extraordinaire, dans cet hosto. Emprisonné embastillé pour un verre d'eau ça allait chier, j'ai retourné le service de la tête aux pieds. Le problème c'est que le docteur Lerolin m'attachait. Je l'adorais, ce psychiatre patelin, bonhomme, qui rigolait à toutes mes envolées. Mais lorsque j'étais trop pénible il me menaçait, « Les ficelles, Pierre, attention, les ficelles » – et ça me tombait sur la gueule, la chambre de sécurité entièrement camisolé.

J'en avais rien à cirer : je prenais pas mes cachets. On me la faisait pas, à moi l'ancien interné. On n'allait pas me légumiser. Du coup personne ne comprenait pourquoi je ne me calmais pas avec les doses que j'ingurgitais. Maman a découvert un jour dans mes poches quatre-vingts comprimés. Par la suite, ça n'a plus plaisanté. Au moment de la distribution des « bonbons », on disait, trois infirmières scrutaient le fond de ma gorge avec une lampe pour vérifier si j'avais effectivement tout avalé. J'étais bien obligé, maintenant, et le coup de bambou a été exorbitant. J'ai passé deux ressourçantes semaines à me tenir aux murs pour marcher, chancelant j'y voyais plus que dalle, avec ma mâchoire que je n'arrivais plus à fermer et un filet de bave ininterrompu sur mon tee-shirt, je l'essorais en fin de journée. Elle a fini par porter ses fruits, la thérapie, et j'ai discuté longtemps avec le docteur Lerolin.

Il n'était pas avare de son temps, ce fin praticien, service public en bandoulière. Chez lui, il y avait quelque chose comme un peu de terre, de l'humus, une odeur de paysan qui me plaisait énormément. Je l'appelais « monsieur Dumoulin », « Lamolinette », « Étienne Mougeotte », « Papi Mougeot », il se tordait de rire et m'entretenait de bipolarité. C'était flagrant, il diagnostiquait, ce que je me tapais. Sans chichi psychanalytique, il dressait un tableau clinique. Ça devenait extraordinaire. Mes dernières années de vie s'éclairaient, ces alternances de phases dépressives profondes et de « phases libres », où je me trouvais dans une « thymie normale ». Ce même « dérèglement de sérotonine » pouvait parfois entraîner des phases « maniaques » – les trois derniers mois de surexcitation grandissante, lorsqu'à la fin je ne mangeais plus ni ne dormais, sans sentir la faim ou la fatigue. Il me fallait des « thymorégulateurs » contre ces variations d'humeur, et des neuroleptiques en complément pour me « sédater très légèrement ». J'aurais à vie un traitement. Avec ça, je serais peinarde, et c'était franchement pas la peine de m'emmerder avec des psys à la merde qui racontaient des histoires, bon, monsieur Souchon, je dis pas sans intérêt, mais en ce qui vous concerne il y a une vraie symptomatologie, donc les psys ils sont bien gentils mais ici il faut être sérieux, on est dans une pathologie.

Plongeant subitement sous son bureau, je lui retirais ses chaussures pendant nos conversations. Monsieur Lerolin finissait l'entrevue pieds nus, en me priant : « Dites, monsieur Souchon, rendez-moi mes sandalettes », et son accent de la Garonne trahissait son amusement. « De toute façon, je vais vous dire, moi, ce qu'il y a. Ce qu'il y a, c'est qu'on vous a pas mis assez de fessées. Vous étiez l'enfant chéri, le surdoué, le génial à qui on laissait tout faire, on foutait la paix. Ça va pas, ça. Il faut des cadres. Vous en avez pas eu. Et rendez-moi mes sandalettes, parce que moi des cadres je vais vous en mettre. C'est le rôle du papa, ça, de mettre quelques trempes. Il l'a pas fait, et c'est bien dommage. Ça vous aurait normé. Et allez pas vous casser la nénette chez les machinthérapeutes, elle est là, votre histoire. » Ça me réjouissait totalement, cette rusticité conjuguée à des cachets. C'était la fin de l'introspection et des prises de tête incessantes. Mon enfer passé prenait du sens, et c'était terminé, il garantissait, Lerolin, avec une « stricte observance du traitement ». Heureux au dernier degré, je dévastais les parterres de fleurs pour faire des bouquets et des déclarations d'amour aux infirmières. J'étais sorti.

Je revivais.

Quelques mois plus tard, je me retrouvais devant le jury de l'oral de l'École de journalisme de Lille.

- Vous êtes persévérant, avait remarqué le président.
 - Oui, j'étais là il y a deux ans. Vous êtes bien informé...
 - C'est notre métier ! il souriait.
- J'avais été reçu.

– Papa...

On se gèle, sur ce banc.

- Je veux parler à Lerolin. Y a que lui qui pourra me dire ce que j'ai.
 - Mais Chichi... Tu l'as eu au téléphone, hier. Tu lui as parlé.
- Ensuite il nous a appelés, maman et moi.

– Quoi ? Non mais tu déconnes ? Putain, je m'en rappelle pas... Qu'est-ce qu'il vous a raconté ?

– Écoute, je veux pas parler à sa place, mais en même temps il n'a fait que nous répéter ce qu'il t'avait dit... Hier, il paraît que tu pétais tellement les plombs en criant que tu voulais l'avoir que l'hosto a fini par le joindre, et ils te l'ont passé... Il a dit qu'effectivement, ton

psychiatre parisien s'est planté sur toute la ligne, et que tu as fait une phase maniaque très grave.

– Tu rigoles ?

– Non. Mais il pense qu'étant donné que tu connais bien ta maladie, maintenant, tu devrais sortir vite de l'hosto si tu fais ce qu'on te dit.

Ça me renverse. Je n'ai aucun souvenir de... Mais si, maintenant, je me revois à côté du téléphone, dans... Dans le couloir, oui, avec un ahuri qui me gueule dessus pour que je lui cède la place... Lerolin l'a dit. J'ai fait une phase maniaque. J'ai fait une phase maniaque. C'était une phase maniaque, ces derniers temps. Mon mariage... Garance... Je... C'est de la couille en barre, c'est pas possible.

– Lerolin t'a dit ça, Cada ?

– Je te jure que oui, Chichi, hier, au téléphone. Et il t'a expliqué la même chose.

Aucun souvenir.

– Je vais le rappeler.

– Il a dit que tu le rappelais quand tu voulais, qu'il était là pour toi.

Je m'effondre. J'entends son accent de la Garonne, ma vie, ma vie pour m'appuyer contre son épaule. Je m'effondre, toute mon ivresse. Je suis soûl. Soûlé d'humanité, de claques de coups, d'écueils, de murs, tous les fusils tranchants, je titube. Je suis chargé d'hommes jusqu'à la gueule. Je ne peux plus rien avaler.

– Cada, je veux rentrer.

– Je te raccompagne à ta chambre, Chichi.

4

– Je t’accompagne dans le parc ?

Elle plante ses yeux dans les miens.

– Les infirmiers m’ont dit que tu pouvais sortir si j’étais avec toi.

Elle me parle comme si on se connaissait depuis toujours. Et c’est vrai. On se connaît depuis toujours.

– D’ac, mais il faut que tu m’aides... Je marche pas droit.

– T’inquiète. Viens.

Elle me tend un bras et un immense sourire. Je m’accroche à elle. Qu’elle est belle.

On marche, maintenant. Doucement, entre mes arbres. Je les regarde en silence. Elle ne dit rien. On se serre l’un contre l’autre, de plus en plus.

– Tu t’appelles comment ?

– Pierre.

– C’est joli.

Une pie se perche sur un peuplier. Elle a une petite branche au bec...

– T’es journaliste, c’est ça ?

– Oui.

– C’est Lucas qui me l’a dit, ton coloc.

– T’as vu cette pie ?

Elle la cherche du regard.

– Regarde la brindille qu’elle porte... Elle fait son nid.

Elle comprend tout de suite.

– La pire flippe de ma vie, c’est en Bretagne. Ouah, la Bretagne... La trouille que j’ai eue... J’ai cru que j’allais crever. T’y es déjà allé ?

J'y suis passé, oui. Et je comprends.

– Des trucs partout, mais partout. Et ça me poursuivait, ça se multipliait, ça s'arrêtait plus...

– Qu'est-ce que c'était ? Des gens ?

– Pas des gens, non... Des sortes de lutins, des machins comme ça, des elfes, j'en sais rien... C'était terrible. Toi, t'as eu des gens ?

– Ouais. C'est vraiment flippant, aussi. Mais j'aurais pas aimé que ça m'arrive en Bretagne. Avec l'humidité, le brouillard, ils doivent être vachement nombreux... Des trucs... C'est un coup à pas revenir.

– Exactement. Je sais pas comment je m'en suis sortie.

La pie tourne la tête de tous les côtés, sans s'envoler. On la fixe bras dessus bras dessous, la même peur au ventre. Celle qui nous transperce lorsque tout le monde se met à parler. Les pies, tous les oiseaux, leurs chants, leurs yeux, leurs ailes. Les chiens, aussi, les animaux de compagnie, et puis les arbres, leurs branches, les bruits, le vent. Et tout le reste, créatures de Bretagne, monstres amphibiens, tourbillons à trois pattes, émanations de korrigans, nuages armés, vertiges d'hommes. On était entrés dans la grande terreur du monde d'à côté, celui dont l'immensité jusque-là insoupçonnée s'ouvre d'un seul coup, avec ses gouffres et précipices, la mort jamais très loin. Et on savait. On savait qu'on n'était pas fous. On savait qu'on ne pouvait pas se satisfaire des « hallucinations visuelles » des psychiatres, de leurs manuels, « délires auditifs », « embrasement du préfrontal » : sa Bretagne et mon Ardèche parallèles avaient laissé leurs traces dans le monde réel, on pouvait les consulter, les voir en vrai, les interroger. On se serre l'un contre l'autre à étouffer. Je lui demande son prénom à l'oreille.

– Mounarelle.

– Mounarelle, je murmure.

– J'ai un prénom à coucher dehors... Mais j'aime pas les diminutifs. J'assume.

– Ça vient d'où ?

– Mon père était mauritanien, ma mère espagnole. Je sais pas d'où ils ont sorti ça...

J'approche ses tresses, doucement, et caresse la peau noire de son cou. Elle m'embrasse la main.

– Ils veulent me virer de l’HP parce que je suis pas malade... J’ai nulle part où aller. S’ils me dégagent, je suis à la rue.

Il se met à flotter.

Elle me passe le bras autour de la taille, et renverse la tête en arrière, ses grands yeux ouverts sous la pluie. Sa gorge distille des trilles.

« La fille de joie est belle, au coin de la rue Labat.

Elle a une clientèle qui lui remplit son bas... »

Un frisson immense me danse. Le grand torrent de la poésie nous roule entre ses galets fracassés, et j’aperçois ma gloire de chanteuse incertaine au coin de la rue Labat. Elle est dressée un soir de pluie, un soir d’espoir, sur le trottoir. La pluie l’avait gravée. La pluie, et avec elle l’Afrique, le souffle de l’Andalousie, et toute sa vie de malheur et d’horreur, les exploits de la misère, les eaux noires de la honte, de la prostitution et du mauvais vin. Les alexandrins plongeaient leurs couteaux dans son cœur à vif, douze pieds taillés pour scander sa douleur – miracle de la forme. Ils disaient : voilà ton salut. Voici toute la boue des putes, des coups de ton père, de ta came avalée, la boue de l’alcool de ta mère, de tes prisons et de notre asile : ce sont tes conquêtes. Car nous savons que tout se paye atrocement. Nous savons qu’un vers se forge dans l’abîme, qu’une rime pèse son poids de calvaire, qu’une phrase se compte en souffrance. Mais la victoire des catacombes nous appartiendra seuls : de notre humanité chavirée, nous aurons fait de l’or. Elle m’embrasse, maintenant, à pleine bouche. Et je sais. Je sais que nos corps avides l’un de l’autre, enlacés sous l’averse, nus sous nos mains, ne serviront à rien : cette ivresse appelle le vide du lendemain.

« La fille de joie est seule, au coin de la rue Labat.

Les filles qui font la gueule, les hommes n’en veulent pas... »

Alors, je la hais. Je hais ce parc, ses murs, ses arbres, ses quelques bancs, et notre gigue du désespoir sur sa pelouse imbécile. Je te hais aussi, Mounarelle, je vous emmerde tous, soldats de l’impossible, enragés des défaites, bataillons inconnus. Je pourrais ajouter ma voix aux vôtres, seigneurs des souterrains, princes des pertitions, sombrer

en chansons entre les murs d'un asile, l'enfer en étendard. Je connais vos à quoi bon, tous vos bordels, vos voix qui se déchirent, vos poitrines qui éclatent, vos bêtes battues, vos cœurs qui lâchent, vos rues sans lumières, et tous les crimes. Vous mentez. J'ai vu, comme vous tous. J'ai vu dans les cheveux des hommes, j'ai vu dans les cheveux des femmes toutes les promesses. J'ai vu les mots des matins, les mains se serrer, les frères, les sœurs s'épauler. J'ai vu des poissons nager sous le soleil, et les pierres les regarder. J'ai vu le vent dans les arbres, leurs feuilles vertes trembler d'espoir, frémir du lendemain qui chantait déjà. J'ai vu l'herbe grasse et ses boutons éclore, j'ai vu fleurir des cerisiers. J'ai vu les rapaces dans le ciel, et les passereaux, leurs frères en altitude, je les ai vus se poser doucement sur notre terre, la peupler. J'ai vu le soleil féconder tous les hivers, arracher à la gangue jusqu'aux papillons qui s'ébattaient. J'ai vu les nuits finir, les nuages toujours se dissiper. J'ai vu toutes les aubes, et leurs rouges, et leurs bleus m'embrasser. J'ai vu la vigne enlacer les barbelés, les enfouir, les dépasser, j'ai vu les ronces donner du fruit. J'étais l'homme d'un pays. J'étais un paysan.

– Ça va pas ? Tu veux rentrer ? Il ne pleut plus.

– Si si, ça va, Mounarelle...

Je pense à Laurent. À ma haine, intacte. Laurent... Attends. Comment il s'appelait ? Comment il s'appelait, ce petit enculé ? Manu... Non ! Milou ! Émile ! Tu te rappelles sa gueule, sa petite gueule de connard ? Mais il le portait sur lui, qu'il était con comme un balai, son nez effilé sous des binocles très carrés, sa boule à zéro barbe rasée de frais, cette parfaite tête de nazi en brun, « J'ai eu 19,75 au bac scientifique, mais j'ai quand même décidé de faire une hypokhâgne ». On avait discuté ensemble, à l'internat, la veille de la rentrée en prépa à Lyon, et j'avais surtout retenu que son père était général, dans l'armée de terre ou de mes deux, et que Proust l'inspirait beaucoup, la main dans les cheveux qu'il n'avait pas et dans l'hôtel particulier dijonnais que possédait « maman », il prononçait dévotement. Émile, bordel de Dieu. Qu'est-ce qu'il avait pu devenir ? Il devait pas être en train de chanter Piaf sous la pluie, lui, il sentait plutôt son cabinet ministériel. Émile. Émile m'avait fortement impressionné, le lendemain. On avait cours avec madame Crachard.

Professeure principale de notre classe, elle avait d'emblée expliqué que d'ici un mois, près de dix d'entre nous auraient dégagé, parce que c'étaient des rigolos et qu'ici on n'était pas là pour rigoler. Elle nous avait donné une dissert' à faire pour le lendemain, elle avait fait quelques blagues en latin, *pedibus*, *mare nostrum*, des types s'étaient marrés. Pour ceux qui ne comprenaient pas son humour elle avait renvoyé à un recueil de sa composition publié dans une prestigieuse maison d'édition sur les meilleurs calembours de l'Antiquité, jusqu'à ceux des Perses qu'elle maîtrisait également parfaitement. C'était d'autant plus marrant qu'on n'aurait pas dit à la voir tout de suite qu'elle était désopilante, madame Crachard, avec ses trente-huit kilos, son visage complètement desséché d'humanité et ses habits stricts et très gris qui semblaient provenir de la même antiquité que ses calembours. En réalité elle nous a expliqué *in medias res cogito* machin qu'on ne pouvait pas lui faire plus plaisir qu'en lui offrant une peluche, puisqu'elle en faisait la collection et en avait réuni plus de trois cents, mais que ce présent ce serait pour le moment où on serait tous grâce à elle et haut la main agrégés et normaliens. Madame Crachard c'était bien sûr était pleine de cocasseries, les gens étaient conquis. Elle a décidé au bout de deux heures de faire un tour de classe, pour savoir ce que faisaient nos parents. Il y avait un tas de fils de profs de droit et d'avocats, quelques-uns de diplomates, d'ingénieurs et de directeurs généraux. Comme j'étais au fond, mon tour arrivait en dernier, et j'avais répondu :

– Mon père est garde-chasse.

Il y avait eu un éclat de rire général et tonitruant.

Assis juste devant moi, Émile s'était retourné :

– Non, sans déconner... Il fait quoi, ton père ?

J'avais essayé en vain de persuader tout le monde que ce n'était pas un mot d'esprit.

– Mais t'as pas l'air bien... Tu veux que je te chante autre chose ?

– Oui, s'il te plaît.

Mounarelle cherche un air.

Assis dans ce cours d'hypokhâgne, je n'ignorais pas que le simple mot de garde-chasse évoquait à peu près à tous un bourru champêtre, alcoolique à tromblon, à pétoire, tout un monde démodé ressuscité par

leurs lectures, en compagnie de monsieur le marquis et de collets, d'une musette et de rusés braconniers. Je n'ignorais rien de cette imagerie qui condamnait chez ces lettrés mon père à un Raboliot jamais amélioré. Ces imaginaires de citadins dont la pauvre nature était seulement figée par Genevoix ne me préoccupaient pas. Ils m'amusaient, plutôt, j'en jouais, même, heureux de les voir se figurer papa habité par son gibier. Mais Émile ne savait pas que la veille, papa m'avait emmené en voiture jusqu'à Lyon. On traversait la Drôme, et je contemplais les pêcheurs de la vallée du Rhône, tous ces arbres familiers qu'il me fallait quitter.

– C'est extraordinaire, ce que tu fais, Chichi, avait balbutié mon père au volant.

Il fixait la route.

– Tu rentres en classe prépa... C'est incroyable. Tu viens du Serre-de-Barre...

Il retenait ses larmes à grand-peine. Alors, désespérément, j'avais tenté de contenir les miennes. Je les voyais tous. Mes grands, mes glorieux, mes immenses, ces générations de paysans disparus dont un des leurs pénétrait pour la première fois dans les grandes écoles de la République. Ma chair pleurait mon papet, ma mamet, leurs existences anonymes, terreuses, oubliées, celles des châtaigniers, des cultures en terrasses, de l'huile d'olive et des chiens de berger. Je revivais leur labeur, harassant, terrible, jamais terminé, les tuant jeunes, parfois avant les guerres qu'il fallait faire, des tranchées à Blida en passant par Odessa. Je savais ce que le Serre-de-Barre signifiait de grandeur. Je descendais de sa souffrance.

– Mounarelle, tu la connais, celle-là ? "Ils étaient usés à quinze ans..."

Sa voix éclate en sanglots de sang.

« Ils étaient usés à quinze ans

Ils finissaient en débutant

Quelle vie ont eue nos grands-parents ? »

La guerre. Dans la voiture, je regardais mon père. Il s'était engagé volontaire à dix-sept ans dans les chasseurs alpins. C'était la première fois de sa vie qu'il prenait le train, qu'il quittait le pays, ce matin crépusculaire de 1966. Dans la cuisine, la famille avait pris un colossal

petit déjeuner. C'était le Marcel Duplat, sur la route du marché, qui l'emmènerait en voiture jusqu'aux Vans. Ils avaient entendu le moteur descendre vers eux, depuis la route de Villefort, empruntant les lacets qu'ils connaissaient à l'arbre près. Alors, tout le monde était sorti. Sur le pas de la porte, ils s'étaient rassemblés, mon père avait tous ses paquets. Parvenu dans la cour, Marcel attendait. Mon père leur avait fait un signe de la main. Il y avait là, sur le schiste de la porte trois fois centenaire, mon arrière-grand-père et ses Dardanelles, sa balle de 1917 dans la jambe. Il y avait mon grand-père, sa drôle de guerre trop vite menée, ses six ans de captivité. Il y avait mon oncle Claude, qui revenait de trois ans en Algérie encore française. Il y avait ma grand-mère enfin, elle dont tous les hommes, du père au mari, jusqu'au fils, avaient combattu. Il y avait la guerre qui regardait mon père s'en aller militaire. Ils pleuraient tous. Marcel avait klaxonné, et le soldat était monté. Rentré deuxième classe, papa avait envoyé deux mois plus tard son premier courrier. Il était devenu caporal. Mon arrière- grand-père était très fier. Il avait parcouru tout le village pour l'annoncer. Mon père ne l'avait jamais revu vivant.

Mounarelle enrocaillait ma douleur.

« Si par malheur ils survivaient

C'était pour partir à la guerre

C'était pour finir à la guerre... »

Émile et la classe rigolaient. « Non, sans déconner... Il fait quoi, ton père ? » Ils ne savaient pas. J'avais su, moi. Tout de suite. J'avais su que si je ne partirais jamais à la guerre, eux venaient de me la déclarer. Il ne s'agissait pas sur mon papa d'une blague dont j'étais capable de sourire. C'était la guerre sociale, la pire, celle qui ne dit jamais son nom, celle qui s'égrène en éclats de rire en mots d'esprit dans les salons. C'étaient leurs hôtels particuliers, leurs particules en enfilades, leurs tableaux de maîtres, leurs promenades de bord de mer, leurs bibliothèques boisées, leurs grands tapis, leurs bonjour mon brave, leurs inaugurations, leurs préfets – c'étaient leurs prestiges de dictionnaires qui écrasaient ma montagne. J'engageais une lutte à mort. Leurs traditions s'inscrivaient en lettres d'or dans le frémissement de la soie. La mienne était orale, et les mots à jamais perdus de ma grand-mère scandaient une gloire inconnue qu'eux

réduisaient aux frasques des puissants. Qu'est-ce que je pouvais te dire, Émile ? Qu'est-ce que je pouvais faire, tu crois, à toi qui lisais le peuple dans les demi-siècles de servitude de Flaubert, et déchiffrais la campagne dans les grands bois effrayants de Baudelaire ? Est-ce que je pouvais te raconter qu'il faut vivre avant de lire, qu'il faut vivre avant d'écrire, et que l'histoire des hommes ne se contemple que les mains dans la merde, pas avec le regard en surplomb d'un collectionneur de papillons ? Est-ce que je pouvais te dire que tu n'avais jamais été dérangé par l'ordre social, par l'ordre des choses qui te faisaient roi, tandis que l'histoire de ma famille s'écrivait comme écrivait Zola, dont les lignes ouvrières et paysannes t'étaient objet d'études ? Et je rêvais, Émile. Je rêvais de te casser la gueule, de vider par les poings cette colère accumulée qui était celle de tous les miens. Je rêvais tant que je n'en avais pas dormi de la nuit. Ni de celle-ci, ni de la suivante. Le quatrième jour, je n'étais pas allé au cours de madame Crachard. En proie à des terreurs incontrôlables, j'avais pris sans aucune affaire le premier train pour l'Ardèche. Arrivé en ville, j'étais rentré dans une cabine téléphonique.

– Allô ? Tout va bien, Chichi ?

– Pas trop, Cada... Je suis à Aubenas, là.

– J'arrive.

Une demi-heure après, papa s'était pointé.

– J'ai roulé aussi vite que j'ai pu.

– T'aurais pas dû, j'étais pas pressé...

– Putain mais t'as rien sur toi ? Ça va pas fort, Chichi ?

– Non, Manoust, ça va pas.

Je m'étais effondré.

– Tu veux qu'on aille faire une balade ?

– D'accord.

Mes prés. Enfin. Jamais le Riquet, dans ma démarche hésitante, petite, pesée de tristesse, papa à mes côtés, jamais le Riquet ne m'avait paru si proche. Il accrochait mes pas, le vieux berger, il alourdissait mes jambes de plus en plus plantées dans la terre, dont j'éprouvais chaque motte, chaque renflement d'herbe, chaque pierre, chaque rebond. Quand j'étais petit, je passais des journées entières avec lui. C'était l'extase alors, le ravissement vraiment total, lorsqu'il passait

avec sa vingtaine de vaches et m'appelait en criant depuis la route. Je descendais les escaliers à fond, et on partait garder. Assis dans l'herbe, le cul sur un sac de jute, une « bauge » disait le Riquet, on discutait jusqu'à la nuit tombée. Le Riquet, qui s'appelait Henri, Henri Mounier, il me chuchotait presque, avec comme une nostalgie de ce temps d'enfance où les gens ne lui avaient pas encore collé un définitif diminutif de paysan, le Riquet passait ses après-midi à tresser des cordes pour attacher les veaux qui allaient naître. Il avait du chocolat dans sa bauge qu'il amenait spécialement pour moi, fumait des Gitanes sans arrêt et jurait en patois comme un dégueulasse lorsque ses vaches partaient trop loin. C'était alors le temps de sa chienne, Sheila, qui partait sur ordre comme un coup d'orage chercher les bêtes. Elle s'accrochait à leurs jambes, bondissait sur leur dos, elle était marteau, Sheila, incontrôlable et folle de son maître. Elle revenait se blottir juste à côté de moi, et je la caressais tout l'après-midi. Je sentais après terriblement le chien sur mes mains, et elle m'aimait bien, Sheila, si bien que parfois, le Riquet me déléguaient le soin de ramener le troupeau égaré dans la montagne. Ma fierté, alors, roi de la nature, Sheila à mes côtés, répétant les mots d'occitan qui la commandaient, mes coups de bâton sur les flancs des vaches – un bâton taillé dans le buis que le Riquet m'avait sculpté. Je l'avais perdu, Riquet, quand j'étais entré au collège. Cet ancien alcoolique avait fait une attaque sévère, et il avait agonisé deux ou trois mois à l'hôpital d'Aubenas. Ma mère était passée le voir, elle m'avait raconté comment il était, et m'avait déconseillé d'y aller. À la petite cuillère, elle lui avait fait manger de la purée, et le Riquet, qui ne pouvait plus parler, pleurait, pleurait. Il était mort seul, sans un centime, exploité toute sa vie par le fermier dont il gardait les bêtes en échange d'un toit dans l'étable – c'était ma mère, souvent, qui lui achetait ses cigarettes. On s'asseyait invariablement là, au pré du Moulin, à côté de ce petit pin. Il dresse maintenant plus de vingt mètres colossaux. « Alors, le Pierre ! » Je l'entendais m'interpeller, derrière ses grosses lunettes un peu cassées, me donner précieusement un carré de chocolat. « Ça a encore bien marché, à l'école ? » Au Riquet, je faisais des comptes rendus exhaustifs de mes devoirs et de mes excellentes notes qui l'émerveillaient. Elles l'émerveillaient parce que je n'étais

pas loin d'être le gosse qu'il n'avait jamais eu, et son gamin éblouissait l'instituteur : il avait certainement un avenir...

– Tu te rappelles du Riquet, Cada ?

– Ah tu pensais à lui ? Si je m'en rappelle ? Putain, il vivait dans la misère, ce type... Ils étaient tous comme ça, chez moi.

Chez nous. Tous. Je vivais avec leur souvenir.

– Qu'est-ce que tu vas faire, Chichi ? Il faut que tu y retournes, dans ta prépa, sinon ils vont te virer, non ?

Ils n'allaient pas me virer. Je partais. Je n'allais pas jouer à la comédie de Proust, raconter Camus Rousseau et Mérimée. Je n'avais jamais quitté le petit pin du pré du Moulin, et la voix cassée du Riquet rappelait le troupeau. Ma place était ici, avec lui et tous les siens, ceux dont l'histoire ne serait jamais racontée par les amis de Du Bellay.

– J'y retournerai pas, Manoust.

Je m'étais fait ouvrier agricole pendant un an, puis vendangeur.

Je serre Mounarelle contre moi. Elle fredonne Joe Dassin, maintenant, « C'est un peu plus léger, tu trouves pas ? » Je souris. De notre psychiatrie aux champs du Riquet, il n'y avait qu'un pas de désastre. Un pas, un souffle seulement, entre ses chants déchirants et les mots vaincus de mon berger – ils m'avaient fait leur témoin. Témoin, le Riquet n'avait pas de salle de bains, et devait aller chier en se planquant maladroitement sous les arbres, risée des gamins du village. Témoin, sa vie d'esclave avalée dans les litres de vin en bouteille plastique, témoin, ses lèvres gercées du terrible alcool. Témoin, l'Assistance publique lui piquait son pognon, témoin, le fermier lui raflait ses rares allocations. Témoin, ses cigarettes méticuleusement comptées, témoin, ses mégots rassemblés pour quelques ultimes bouffées. Témoin, son chien pour unique compagnon, témoin de cette seule affection. Témoin, les appareils photo se déclenchaient à bord des voitures face à son pittoresque, témoin, les femmes toujours détournées, l'abandon pour horizon. Dans les bras de Mounarelle, je serrais notre malheur et celui de tous ceux que j'avais enterrés. Témoin, le Riquet dans une fosse commune. Témoin, ma grand-mère agonisant sur un lit d'hôpital qu'elle ne pouvait pas se payer. Témoin, Romain, l'overdose qui t'avait fauché dans ta pauvre chambre, témoin, Alexandre, emporté par les voix et

les cachetons, témoin, Rachid, ta dernière bagarre au couteau, témoin,
Véro, ton cœur qui lâche après trop de sanglots.

Je vous continue.

5

– Non, Jim, j'en veux pas.

– Déconne pas, t'as vu ces baskets ? Presque neuves, je te dis ! Dix euros !

Il tourne autour de moi comme un fauve, sa casquette complètement rabattue sur son nez rouge.

– C'est pas la peine, Jim...

– Cinq euros !

– Mais fais pas chier, je veux pas de tes grolles, putain !

Ça commence à me chauffer, les histoires à Jim. Tous les jours il faut qu'il vende des trucs, il se balade dans tout l'hosto avec un sac plastique et dedans des affaires d'enfer, je sais pas, moi, monte une boîte, Jim, fais commercial, manager, trader, auto-entrepreneur, je m'en branle, mais arrête de me les péter, putain, « Pierre, allez, sois sympa, deux euros la paire !

– Jim je te jure arrête avec ces pompes bordel je...

Il pleure. Il pleure, Jim, des larmes colossales, et ils sont terribles, ses yeux d'adolescent rougis de ne pas avoir vendu des misères de chaussures, ses mains tremblantes d'une tristesse du fond des âges qui m'envahit. Jim m'aime bien parce que je suis le seul à être gentil avec lui, et que je lui donne tous mes yaourts, le soir, à la cantine, qu'il revend ensuite à la criée, « Pommes ! Poires ! Myrtilles ! », il fait son tour des chambres, à la manière des « Chocolats ! Bonbons ! Chouchous ! » des plages.

– Ta meuf elle est trop belle, il sanglote.

– Ma meuf ?

– Oui, ta meuf. Elle est trop belle.

– Mais tu la connais pas...
– Ben si, je l’ai vue dans la grande salle.
– Bordel tu pouvais pas me le dire ? Garance est là et tu viens me vendre des godasses ?

- Deux euros, Pierre, deux euros.
 - Mais putain mais...
 - T’énervé pas, Pierre, t’énervé pas s’il te plaît...
- Il se prend la tête entre les mains.
- Un euro...

Je lui jette un billet à travers la tronche, et je me casse en titubant de ma piaule.

Mon seul soleil.

Ma Garance.

Je t’aperçois. Je t’aperçois, mon amour, au bout du couloir blafard, j’aperçois ta grâce boucle d’oreille au milieu de nos naufrages. Tu discutes avec Cédric. Il est schizophrène à pleins tubes, le camarade, de temps en temps il faut aller chercher sa tête, là-bas !, de l’autre côté de la pièce, ou casser la gueule à quelque chose de monstrueux qui existe seulement dans ses yeux. Cédric te montre ses dessins. Tu le félicites, l’encourages, « Il est trop beau, celui-là ! », et je sais tes mots purs, et je sais tes mots chauds, et je sais ta simple présence, posée sur ses tourments. Cédric s’accroche à toi comme s’il te connaissait depuis toujours, il t’interroge, dit n’importe quoi, tu réponds que ce n’est pas grave, qu’il en fera d’autres, des dessins, et oui, tu veux bien lui griffonner un truc. Tu prends un feutre. Appliquée, rayonnante, tu esquisses quelques traits complices. Cédric te caresse l’avant-bras, il sourit. Tu lui rends son sourire.

- Voilà. Elle te plaît ?
- C’est quoi ?
- Une chouette. C’est un oiseau.
- Ah oui... Tu m’en fais un autre ?
- D’ac.

Il y a un cercle autour de vous, maintenant, tu en es le centre. Notre chaos t’accompagne, et tes bracelets consolent la feuille de nos terreurs, ta voix rassure toutes nos errances.

- T’es nouvelle ? te demande Matthieu.

– Non, je suis venue voir mon mari.

– Dommage.

Tu souris encore.

Tu te souviens, ma Garance ? Combien ? Combien de dessins ? Mes marches dans la montagne, tous mes effrois nocturnes ? Mes identités fusillées, ombre d'écrivain, fatras de journaliste, murmure de paysan ? Mes haines, mes tonnerres, mes vindictes ? Je revois mes tempêtes, toujours et encore déposées dans tes mains fines, entre tes bras ouverts. « Explique-moi Pierrot. » Ma rage. « T'inquiète pas mon Pierrot. » Je me souviens de mille dessins, et du chemin. Le tien n'a pas d'autre prétention que d'être un sentier modeste, heureux lui-même d'être un tel sentier, avec quelques branches de peuplier pas même enchevêtrées, le sifflement de quelques merles et d'un chardonneret, et son soleil, surtout, au-dessus du petit ruisseau juste à côté qui n'en finit pas de chanter le bonheur d'être un petit ruisseau – c'est cette simplicité de poésie que j'avais souvent voulue vulgaire, tout le temps grossière, que je retrouve là, au bras de Cédric et de tous mes autres, et j'en mesure l'immensité.

– C'est qui, ton mari ? Matthieu s'inquiète.

– Il s'appelle Pierre.

– Ah mais attends, c'est mon pote, je vais aller le chercher ! Il doit...

– Non non, je suis là, ma Garance.

Je sors de mon couloir.

– Mon Pierrot... Je...

Tu balbuties.

– Mon Pierrot... tes yeux se brouillent de l'amour retrouvé.

– Ma Garance... Tu m'emmènes dans le parc ?

– Oui, tu souffles.

On referme la lourde porte de métal derrière nous.

Tes bras s'ouvrent splendides.

– J'ai eu tellement peur pour toi, mon Pierrot. Tellement peur...

Je m'oublie dans tes cheveux blonds.

– Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires, je chuchote.

– Mon Pierrot... Je t'ai retrouvé.

– Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs. Un hémisphère dans ta chevelure...

– Il est revenu, mon poète ! Il est là...

Tu m'enlances à me briser. Je sais trop qu'il est loin, mon pays de poésie. Je sais bien qu'ici, et ailleurs, aussi, partout, tout le temps, l'ombre immense des géants n'a jamais fini de m'étouffer, esclave de leurs vers. Je sais le poids de mes chaînes, je sais le prix de l'affranchi. Je sais aussi les convoquer pour nous sauver, pour ton sourire.

– C'était horrible, Pierrot. Lundi, je te téléphone... Et je tombe sur un type...

Elle pleure.

– T'inquiète pas, ma Garance, je suis là...

– Le mec me raconte que tu lui as vendu ton téléphone pour t'acheter un billet de train, et que tu te balades dans Montpellier avec tes deux fusils.

– Putain tu déconnes ?

Je me lève d'un bond.

– Il t'a dit ça ?

– Oui, mon Pierrot, exactement ça.

– Ah l'enfoiré ! C'est dégueulasse ! Attends que je le retrouve, Benji, putain... Je vais le choper.

– Mais c'est pas grave, Pierrot, c'est...

– Mais si c'est grave ! Mais j'ai jamais fait un truc pareil ! Tu me vois vendre mon téléphone pour avoir de la thune ? Moi ? Tu me vois vendre un truc ?

– Mais je...

– Nom de Dieu, et tu l'as cru ?

– J'ai juste...

– Et voilà ! Voilà ! Moi je suis fou ! Taré ! Cinglé ! Voilà le timbré, c'est bien connu ! Qui vend ses trucs ! Son téléphone, son froc, même, non ? Il t'a pas dit que je lui avais vendu mon calebar, aussi ? Si si, je lui ai vendu, je te jure ! Avec de la merde dedans ! "Ça te fera un souvenir, je lui ai dit ! Avec la merde c'est plus cher ! Ma merde c'est pas n'importe laquelle ! Dix euros !" Il l'a acheté, putain ! Mais vous me croyez capable de tout, c'est hallucinant, bordel ! Oui, maintenant je fais du business... Je vends, j'achète... D'ailleurs tu sais quoi ? Je

vais me réorienter, je vais faire une école de commerce. L'ESCP, c'est bien, non ? Ou il vaut mieux HEC ? T'en penses quoi ? Tu dois le savoir, toi, avec tous tes potes qui en ont fait une ? Non ?

Garance s'effondre.

– Pourquoi tu t'énerves, Pierrot ? Mais qu'est-ce que...

– Mais tu me craches à la gueule ! Voilà ce que tu me fais ! Putain, je fais du biz, maintenant... Je marchande, je négocie... Je place... Des SICAV, non, aussi ? Si le type t'avait dit que j'avais acheté ses SICAV, tu te serais dit "Tiens, Pierrot a acheté des SICAV, il aurait dû acheter plutôt du L'Oréal", non ?

– Arrête, Pierre. Arrête, s'il te plaît. J'ai fait quatre heures de train pour venir te voir, je suis là parce que je t'aime... C'est tout... Je t'aime...

– Mais moi aussi je t'aime ma Garance ! Mais je comprends pas... Je comprends pas comment tu m'aimes... Écoute, ce téléphone... Ce téléphone je lui ai donné. Tu m'entends bien ? Donné.

– Oui ?

– Voilà. Je l'ai donné à Benji, c'est un Gitan, le type à qui t'as parlé, il est un peu plus âgé que moi, trente-cinq ans, à peu près. Je lui ai donné à la gare en lui disant d'en faire ce qu'il en voulait, parce qu'il en avait besoin. Tu comprends ? Bon. Et j'avais pas mes deux fusils avec moi. C'est faux. J'en avais qu'un, le tien, celui que je t'ai offert. Je l'avais pris en Ardèche parce que je voulais le remonter à Paris, pour qu'on aille chasser toi et moi dans la baie de Somme, y a un copain qui m'a invité à la hutte, Jean-Michel.

– Mais qu'est-ce que t'avais fait du tien, de fusil ?

– Je l'ai donné aussi à Benji. Il avait besoin de fric, et j'avais pas un rond. Donc je lui ai donné mon fusil, en lui précisant bien qu'il était neuf, et qu'il valait huit cent cinquante euros. J'espère qu'il se fera pas arnaquer et qu'il en sortira un bon prix.

Garance ne dit rien. Ses jambes se balancent sous le banc, mollement, régulièrement, comme les enfants. Comme les enfants, elle a la tête baissée. Je vois ses larmes tomber.

– Mais quoi ? j'explose. Mais quoi, putain ? Il aurait fallu que je les vende ? Ça t'aurait rassurée ? Putain mais c'est quoi le problème ? Je fais quoi de mal ? Un mec est en galère de téléphone, en galère de

thune, je l'aide, et ça te fait chialer ?

– Bon écoute, Pierrot, si ça peut te faire plaisir, juste après avoir eu ton Benji, là, j'ai appelé en urgence Putarot à Paris, ton psychiatre. J'étais catastrophée... Je lui raconte l'histoire, que tu te balades en ville avec tes fusils, que tu as vendu ton téléphone, parce que moi je le croyais, ton Benji. Putarot me répond textuellement : "Écoutez, Garance, ça fait partie des excentricités du personnage. Si vous commencez à vous affoler pour ça, on n'est pas sortis de l'auberge."

– Voilà. Voilà, il n'y a rien d'affolant. C'est peut-être un peu excentrique.

– Oui. Il n'y a tellement rien d'affolant que douze heures plus tard, tu es hospitalisé de force, alors que Putarot vient de me garantir que tout va bien...

– Mais putain mais même sans Putarot, sans phase maniaque, ni psychiatrie, sans rien du tout, je m'en branle, où est le problème ? C'est affolant, de rendre service aux gens ? C'est affolant, de filer un coup de main ? D'aider quelqu'un ?

– De l'aider comme ça, Pierrot... Oui... Bien sûr...

– Voilà. Vous voilà tous. Voilà comme vous êtes, en vérité !

– Tu hurles, Pierrot... Mais pourquoi tu hurles ? reprennent les sanglots de Garance.

– Parce que c'est toujours la même chose ! Parce que vous ne reprenez que le sale, je sais pas, moi, le noir, le dégueulasse ! C'est quoi mon histoire ? Je donne ma chemise à un type qui en a besoin. C'est toute mon histoire, et rien que cette histoire. Quand vous lisez la Bible, toi et tes copains, et tes parents, vous la lisez, la Bible, vous adorez ça, hein ? Quand vous êtes dans vos bondieuseries de merde, jamais incarnées, là, gardées bien au froid entre des lignes jaunies, dans vos parchemins à la con, ah putain vous l'aimez, saint Martin ! Ça vous plaît, le type, il donne sa chemise à un clodo, là, en tout cas la moitié, faut pas exagérer non plus... Il fait le bien ! Il est beau, qu'est-ce qu'il est grand, il est gentil tout plein, saint Martin ! Bordel de merde, moi je lui ai pas donné une moitié de chemise, à Benji, je lui ai tout filé ! Ah mais là d'un coup ça sent plus le saint ! Terminé ! Qu'est-ce qu'on retient ? On retient que c'est un Gitan, donc un voyou, un voleur, un méchant, un vilain, et que donner un téléphone, un fusil,

mille euros, c'est qu'on déverrouille ! Eh oui ! Benji aurait été à la sortie de l'église de Saint-Germain-des-Prés, je lui filais une pièce après la messe, j'étais sauvé ! Ça, c'est de la charité ! De la jolie, de la vraie ! Mais là, tout donner, alors même que j'ai rien, en tout cas toujours moins que vous, c'est déraisonner. Et de cette histoire, qui n'est qu'une toute petite histoire de fraternité, minuscule, pas faite pour édifier les foyers, qui pourrait se raconter joliment, vous en faites un truc à faire peur aux petits enfants. "Pierre a tout donné", c'est terrifiant ! Tremblez, petits ! Voilà ce qui vous attend si jamais vous dégénérez ! Mais tu vois pas comment on pourrait la raconter autrement, cette histoire ? Autrement que dans le sale, l'horreur, la perte ?

– Je sais pas... Je sais pas, Pierrot...

– Tu sais pas. Putain, tu sais pas. Mais je sais, moi. Je sais trop comment vous les racontez, les histoires. Tiens, je vais t'en raconter une. Quand tout le monde me cherchait, là, que j'avais disparu, à un moment, tu sais où j'étais ?

– Non, mon Pierrot ?

– Chez des punks. Chez des punks en Bretagne, qui m'avaient recueilli pour quelques jours. Jules m'a ouvert la porte à 3 heures du matin, et puis il m'a fait mon lit, sans me connaître, sans rien. Il a été docker, marin pêcheur, ensuite il a quitté tous ses boulots parce que ses patrons étaient fachos, et qu'il supportait pas. Il élève les enfants de Laure, sa meuf. Deux petites jumelles de six ans, magnifiques, deux princesses des caravanes qui boivent leur Chocapic debout, le matin, en caressant le chien. Laure les a eues avec Julien, leur papa qu'elles n'ont jamais connu, parce que pendant la grossesse de Laure il a fait une énorme montée d'acide et qu'il n'en est jamais revenu. Il est enfermé dans un hôpital pour toujours. Laure a inventé une histoire à ses filles : "Papa a eu un accident de voiture deux jours après votre naissance. Il vous aimait beaucoup." Elle y croit presque elle-même... Elle va le voir de temps en temps à l'hôpital. Sur son épaule, il lui avait fait un tatouage, qu'elle m'a montré, marqué *No future*. Pour élever ses filles, elle a fait tous les boulots, les pires boulots, dame-pipi, femme de ménage, hôtesse dans des bars à strip-tease, laveuse de linge dans les hostos... Tout pour ses filles, que Jules élève comme les

siennes. Leur pote Seb est arrivé, à un moment. Il arrive pas à se sortir de l'héroïne. Les seuls bons moments qu'il passe, c'est dans cette maison, à jouer avec les petites sur ses genoux... Ils m'ont filé un peu de thune, ils m'ont nourri, j'avais pas bouffé depuis trois jours, ils m'ont fait dormir, et ils m'ont ramené à la gare à cinquante bornes en siphonnant de l'essence sur un parking pour que je puisse rentrer à Paris... Une humanité, là, des gens vivants, tous, et tu repars avec le soleil. Une copine de Laure était là, Laetitia, elle peint et elle écrit des poèmes très beaux... Elle m'en a offert quelques-uns, je te les ferai lire.

– Ils ont l'air d'être super, ces gens, mon Pierrot.

– Et voilà ! C'est ça ! C'est bien ça le problème, putain de merde !

– Mais pourquoi... Qu'est-ce que j'ai dit qui t'énervé ? Mais calme-toi, Pierrot, tu...

– Je vais te dire, moi. Je vais te dire ce que t'as dit de mal. T'as rien dit de mal. Par contre, je t'emmènerai jamais chez Jules et Laure. Parce que tu vas voir quoi, là-bas, chez eux ? Qu'est-ce que tu vas retenir, qu'est-ce que tu vas raconter ?

– Mais de quoi tu parles, Pierrot ?

– De l'humanité. Je parle de l'humanité et de rien d'autre, et vous n'en savez rien. Vous l'ignorez, vous la piétinez. Prends Jules. Jules, tu l'aurais vu, toi, tu l'aurais trouvé d'abord édenté, et puis sale, vraiment sale, mal habillé. Il parle un français dégueulasse, il fait des fautes sans arrêt, et il est en cavale, parce qu'il y a deux mois, il s'est complètement défoncé aux ecstas avec un pote. Ils ont pris la bagnole, ils sont tombés sur les flics à un péage et ils sont passés plein pot en renversant un agent. Son pote s'est fait gauler, il est en préventive, et Jules se planque, parce que s'ils le chopent il va en prendre plein la gueule, vu qu'il a un casier comme ça et du sursis qui va tomber pour de vieilles histoires. Oui parce que Jules, pour bouffer, il cambriole des baraques, aussi. Les maisons du voisinage. Et puis y a Laure. Laure elle est là, elle est triste... Elle a des yeux de détresse immense... Elle subit des fois la violence de Jules. Parce qu'il est violent, Jules, parce qu'il gueule pour un rien. Ses filles, est-ce qu'on peut dire qu'elle les élève ? J'en sais rien, moi, est-ce qu'on élève des gamines de six ans dans un dépotoir, au milieu des merdes de chien, parce que le chien

chie dans leur piaule et que Laure nettoie pas souvent ? Ni Jules ? Est-ce qu'on élève des gamines de six ans quand on se réveille à grands coups de bibine, dès 7 heures du mat', une, deux, trois, quatre canettes ? Au petit déj', la maman ? Et la musique ? Putain, une zic à t'arracher les tripes, que des basses, que du son, dans le genre teuf, à bloc dans la baraque, on s'entend pas parler, et les tympans des gamines, là-dedans ? D'ailleurs elle les emmène pas tous les jours à l'école... Elle les emmène presque pas du tout, même, quand ça lui prend seulement, elle a les assistantes sociales au cul... Quand j'y étais, y en a une qui est arrivée, d'ailleurs, elle a sonné... Jules est monté à l'étage et il lui a balancé des bouteilles de bière, pour rigoler... Elle s'est barrée. Tu comprends ?

– Je... Ben c'est... C'est horrible, quoi...

– C'est ce que je te dis ! Rajoute que Jules il est jaloux comme c'est pas permis, il laisse pas sortir Laure comme elle veut, et si elle parle à un mec de trop près, ça lui arrive de lui en coller une. Bon. Elle, elle pleure, mais elle dit qu'il est quand même gentil... Jules... Eh oui, ça saute aux yeux, non ? Et Seb... Seb qui passe en manque, qui s'injecte, tu sais ce qu'il s'injecte ? Parce qu'il a pas un rond ? Ben tu vois, quand je lui ai dit que je prenais des cachetons, des neuroleptiques bien costauds, il m'en a demandé deux... Deux Zyprexa... Il les a broyés, pilés, il les a fait chauffer, et il se les est envoyés dans les veines... Une petite piquouse, vite fait, il était furieux, ensuite, dégoûté, ça lui a fait un effet bœuf, j'en sais rien, moi, ce que ça lui a fait, en tout cas il a pété les plombs, il m'a hurlé dessus que je l'avais baisé, que c'était pas un neuroleptique, que c'était pas possible, il a lu la notice, ça lui a foutu la trouille, il a pensé que j'avais voulu l'empoisonner...

– Et qu'est-ce que tu as...

– Rien. J'ai rien fait, j'ai rien dit, j'ai pas disjoncté... Il s'est calmé. J'ai été gentil avec tout le monde, je leur ai taillé les arbres du jardin, j'ai fait bosser les gamines trois soirs de suite sur leurs devoirs, et je leur ai joué de la guitare. J'ai fait un courrier à l'huissier, aussi, parce que le proprio veut les expulser, vu qu'en bonus ils payent pas leur loyer... Et qu'ils ont dévasté la maison.

– C'est eux qui t'ont fait cette coupe de cheveux ?

– Oui. Jules voulait que j’aie la même que lui, que j’aie des crêtes, moi aussi. Parce qu’au bout du compte, on s’est adorés. Quand ils m’ont raccompagné à la gare, on chialait tous.

– Tu vas les revoir ?

– Voilà ! Tu vois ? Tu vois que ça te flippe ? C’est ce que j’essaye de te dire depuis le début. Qu’est-ce qu’on retient ? Qu’est-ce qu’on dit ? Qu’est-ce qu’on raconte ? Que j’ai donné un flingue à un Gitan repris de justice ? Ou que j’ai rendu service à un type qui avait plus rien ? Que j’ai squatté trois jours dans une baraque pourrave, dégueulasse, avec dedans des paumés et des camés qui élèvent des gamines au milieu des merdes de chien ? Ou que des gens m’ont accueilli, m’ont fait confiance et m’ont tout filé alors qu’ils avaient rien, et qu’ils étaient beaux ? C’est tout. Tout le truc est là...

– J’ai jamais dit le contraire, Pierrot.

– Si, t’as dit le contraire. Ce que je dis, c’est qu’il faut tout le temps extraire l’humanité. Il y en a tout le temps, même si elle est loin, brisée, incertaine – mais elle luit à chaque fois, au bout, au fond du fond. Il faut la traquer, la chercher toujours, l’obliger à se dire, à se découvrir. Et ne retenir qu’elle, et la garder comme un trésor, et l’annoncer. Sinon on est de la charogne, de la saloperie, du vautré dans le pourri. Et je sais bien. Et je sais bien que si tu étais allée chez Jules et Laure, tu aurais fait un tableau d’apocalypse. J’emmerde l’apocalypse, je vous emmerde tous, putain !

– Mais quel rapport, Pierrot ?

– Le rapport, il est terrible, ma Garance. Il est terrible. Le rapport, c’est que dans ton monde, je n’ai presque jamais trouvé d’humanité. Presque jamais. Pas chez toi, et je n’ai jamais désespéré de te dire la beauté de Jules et des autres Jules, et souvent tu l’as vue, et entendue. Mais chez les autres, tes autres, tous tes autres... Je l’ai traquée, pourtant, j’en ai fait des efforts... J’ai parlé à tous, de leur grand intime, je suis allé chercher jusqu’à ton grand-père, que vous considérez comme un monstre, tu te souviens ?

– Oui. D’ailleurs j’ai toujours pas compris pourquoi t’avais fait ça.

– Mais c’est ça, le boulot ! C’est exactement ça ! C’est qu’un type qu’on te présente comme une ordure intégrale, qui n’a jamais su aimer personne, qui n’a eu que la thune et le pouvoir pour obsession, qui n’a

jamais fonctionné que sur l'écrasement, la domination... Le racisme, aussi, j'allais oublier... Ce tableau noir total, c'est le boulot d'aller le strier, ne serait-ce que de le strier, d'une lumière. C'est le boulot. Le problème, c'est que je l'ai fait. Avec tous. Avec ton grand-père, et avec les autres... Rien. Il n'y a rien à sauver. C'est terrible, ça. Ça ne m'était jamais arrivé.

– Moi non plus.

Garance se lève.

– Ça ne m'est jamais arrivé qu'on me traite comme tu me traites. Qu'on m'écrase, qu'on me marche dessus. Elles sont jolies, tes leçons d'humanité. Bravo. Tu veux que je te dise quelque chose ? Commence par ta femme. Commence par être gentil avec ta femme, et on verra après. Bravo encore pour tes discours, c'était très beau.

Elle traverse le parc en courant.

– Garance ! je hurle. Garance ! Mon amour ! Putain, Garance ! J'arrive essoufflé à la sortie de l'hôpital.

– Madame Souchon est sortie, monsieur. Reculez, s'il vous plaît.

– Ta gueule ! Ouvre, connard !

Je tape dans la porte comme un sourd. Les infirmiers arrivent à six.

La camisole.

6

– Tu m’as manqué, mon petit canard.

– Toi aussi Lucas !

On se serre dans les bras.

– Comment il va, mon Pierrovitch ?

– Putain ils m’ont soigné... Ce coup-là, ils m’ont pas raté. Je suis resté combien de temps ?

– Trois jours. Trois jours en chambre de sécurité, t’as fait fort ! Qu’est-ce que t’as foutu ?

– J’ai essayé de sortir de l’hosto...

– Ah c’est toi qui as pété la porte ?

– Hein ?

– Ben oui, tout le mécanisme de la porte coulissante a été bousillé, ça marchait plus... Ils ont mis un moment à réparer ! Putain c’était toi ? Ah tu m’étonnes ! Faut pas vous enfermer, vous les gauchistes ! Faut vous pendre sans sommation, d’un coup ! Sinon c’est la chienlit ! Mais pourquoi t’as voulu te barrer ? T’étais pas au courant qu’il y avait une porte ?

– Si, mais ma femme était là... Bon... J’ai pas eu le temps de te la présenter... Elle est partie hyper énervée contre moi, je l’ai poursuivie...

– Bienvenue au club.

Lucas baisse la tête, accablé.

– Ma femme vient plus me voir.

– Faut qu’on se fasse pédés, Lucas. On serait bien, tous les deux.

– Qu’il est con... Putain qu’est-ce qu’on va faire ? Pourquoi elle s’est énervée, ta femme ?

– Mais j'en sais rien... Enfin si, je sais... Je supporte pas qu'elle voie pas l'humanité... Qu'elle aille pas la chercher où elle se trouve, qu'elle prenne n'importe quel prétexte pour la nier... Alors que même dans son milieu, j'ai fait le boulot...

– Oh Marcel Proust ! Putain je comprends que dalle ! Qu'est-ce que tu racontes ?

– La beauté. La grandeur dont on parle tant, elle est dans les taudis. On le sait, nous, hein, Lucas ? On le sait. La vie nous l'a appris. Garance, la vie lui a appris la beauté de l'académie. Tu vois le truc ? Les arts, les lettres, les chevaliers, les blasons, les calligraphies... Les châteaux... C'est joli ! Tu vois ? C'est décoré ! Putain c'est ça que j'aurais dû lui dire... Le décor... Et toi, ta femme ? Pourquoi elle passe plus ?

– La toubib dit qu'elle ne viendra que lorsque j'aurai abandonné mes histoires. Le problème, c'est que mes histoires, elles sont là. Là.

Lucas prend sa pochette.

– Et elle peut faire ce qu'elle veut, mais là-dedans, j'ai toutes les preuves. Et tant que j'aurai pas de réponse là-dessus, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je lui dise que je suis d'accord avec elle, que j'arrête de la critiquer... Que je retourne chez moi... Et que je me fasse buter ? Bien gentiment ?

– Oh papi ! Oh ! T'en es encore là ? Le complot ?

– Mais je l'invente pas ! Lis ! Tout est là !

– La psychiatre l'a lu ?

– Oui...

– Bon. Et elle a trouvé que dedans, c'était marqué que ta femme voulait te flinguer ?

– Non. Elle aussi pense que je me fais un film.

– Bon. Mais ta psychiatre, elle est pas achetée, elle ? Ta femme pouvait pas prévoir que tu allais atterrir dans cet hosto, et mettre au jus ta psychiatre de ses projets pour qu'elle devienne complice ?

– Non.

– Alors tu vois ?

Je marque un point, je le sens. Je pousse l'avantage.

– Arrête tes conneries, Lucas. T'es parano, c'est tout. Ta femme et ton gamin t'aiment, et ils ont qu'une envie, c'est que tu sortes de là et

que tu reviennes tranquillement à la maison.

– Et toi ? Ta femme ? Tu me chantes depuis des plombes qu'elle est super, que tu l'adores, et sa première visite, tu lui fous la merde ?

– Je...

– Me gonfle pas, Pierre. T'es infernal, t'insultes tout le monde, tu fais chier en permanence. Alors tu te les mets bien au cul, tes leçons de morale. Sois sympa avec ta femme, arrête de casser les couilles, on verra après. Et dégage de la piaule, j'ai besoin d'être peinard.

Barre-toi. Barre-toi de cette chambre, tranquillement... Tu sors... Tu te calmes... Voilà. Tu lui casses pas la gueule, tu lui casses pas la gueule. Nom de Dieu je... Arrête. Tu bouges pas, tu le touches pas, tu t'arraches. Là. Le parc, va au parc.

– Agnès, si Jim m'accompagne, je peux sortir dans le parc ?

– Oui oui, allez-y tous les deux, Jim a besoin de prendre l'air aussi. Vous avez eu votre traitement, Pierre ?

– C'est Muriel qui me l'a donné tout à l'heure.

– Très bien.

Assis au fond de la salle, Jim me fait un clin d'œil. On y va.

– J'ai des porte-clés, Pierre.

– Non là t'arrêtes, Jim, faut que je sois cool. OK ? Cool, tu me vends rien, faut que je réfléchisse. Je suis hyper énervé.

– OK Pierre, OK. Je pourrai te les montrer quand même ?

– Oui, quand on rentrera. Là, faut que je me pose. File-moi une clope.

Il me tend une Marlboro. Il fait un froid glacial.

– Putain Jim t'as vu ? T'as vu ce truc, là-haut ?

– De quoi ?

– Le petit arbre qui pousse sur le tronc... Là, en haut... Tu vois ?

– Ouais ?

– Mais c'est ouf ! C'est un chêne vert ! Tu... Tu comprends ? Il pousse dans un séquoia ! Mais comment il peut trouver la substance pour...

– C'est un séquoia, ça ?

– Oui ! Putain c'est dingue ! Faudra que je demande à mon père ce que c'est, j'ai jamais vu ça.

– Pourquoi à ton père ?

– Parce qu’il connaît la nature.

Jim s’en tape. Et moi aussi, au fond. Ma Garance. Je pense à ma Garance. Pourquoi... Pourquoi on se comprend pas ? Je voulais bien, moi, pourtant, j’avais essayé. Tout le temps. L’île de Ré. Je me souviens. Là-bas, pour un instant, j’avais tout oublié. J’avais oublié que les copains de Garance avaient une fabuleuse farandole de « maisons de campagne », qu’ils y pèlerinaient en exotisme alors que j’avais grandi au milieu des champs. J’avais oublié que c’étaient pas des masures, c’étaient pas des bicoques, des granges et des cabanes – j’avais oublié que c’étaient des manoirs ou des châteaux, avec des gardiens qui préparaient les draps et aéraient les pièces. J’avais oublié qu’avant de rejoindre le domaine que les parents hauts fonctionnaires de Louis avaient acquis à l’île de Ré, Mathilde, sa copine, m’avait prévenu : « Tu vas voir les insulaires... Comme ils sont forts en caractère... Ils ont de vraies gueules, c’est des durs. Ils dégagent un truc. » J’avais oublié que ça plaît, le paysan. Ça touche, le pêcheur. C’est véritable, le pauvre. À tel point que les parents de Louis possédaient une 4L pour les convoier sur l’île, mais alors pas une récente, pas une des dernières. C’était une sacrée putain de vieille 4L rafistolée bousillée qui devait avoir dans les quarante balais. Il en était vachement fier, Louis, de sa caisse, il la surnommait affectueusement « Fifille », ou « Titine », je sais plus, et bien sûr il avait fallu la pousser pour qu’elle démarre. Il les insultait bien, Brel, il arrachait bien la gueule à « ces gens-là », ces prolos qui jouent les riches quand ils n’ont pas le sou. J’aurais tellement aimé qu’il poétise aussi ces riches qui jouent les prolos alors qu’ils ont plein de sous. J’essayais de dire qu’il fallait arrêter de se la jouer prolo à casquette dans sa 4L, et que même, et que surtout le prolo à casquette ne voudrait pas d’une pareille bagnole. Sur l’île de Ré, j’avais oublié que les parents industriels de Mathilde lui avaient offert un appartement de deux cents mètres carrés en plein dans le Paris huppé, qu’en déconcertante simplicité elle parvenait à trouver « sympa ».

Je me foutais bien du gouffre ouvert entre Garance et moi, de cette fracture béante entre nos mondes – je l’aimais. J’avais choisi ce voyage, en l’épousant, celui de son château, le château de « Polclo », son arrière- grand-père Paul Claudel, celui des immeubles

haussmanniens de ses copains, toutes leurs hauteurs sous plafond, leurs restaurants Tour d'argent, leurs ambassades et leurs directoires. Je ne me lassais jamais de ce formidable pas de côté, Garance, ma liberté, que j'avais aimée par-dessus tout un jour entendre dire : « Pour moi, les communistes, c'est le goulag ». Chez n'importe qui, pareille assertion aurait déchaîné ma colère et mon mépris. Sur ses lèvres rouges, ces mots étaient une perle de plus dont je l'ornais. À l'île de Ré, dans cette maison prodigieuse, silencieuse, refaite à neuf avec du vieux, je communiais avec Mathilde, ses joues enflammées de vigueur comme elle m'expliquait que les entreprises devraient être « diplomarques », un concept qu'elle venait de forger et qu'elle se proposait rapidement d'approfondir pour le CAC 40. Je fraternisais avec Louis, toujours superbement poli et très intéressé. Il avait une éducation, ce garçon, un savoir-vivre très harmonieux, monsieur. C'était son milieu en quintessence, Louis, la bourgeoisie en transcendance, l'aristocratie en sautoir – mais il avait tout ça posé négligemment là, sans faire attention. Il m'avait questionné dès notre arrivée dans le vaste jardin avec un intérêt réel, spontané et fortement prononcé à propos de la taille des arbres. J'avais répondu à ses tourments botaniques en profondeur, ébloui de le voir ensuite saisir un sécateur et une scie jusqu'à la tombée de la nuit, inquiet du résultat, demandant mon approbation comme si son entrée dans le monde paysan en dépendait.

Puis on a préparé le repas du soir tous ensemble. J'ai carafé les bouteilles de vin, saint-joseph ! Poulsard de l'Arbois ! Les filles ont disposé les huîtres, les gambas et les crevettes sur de très jolies assiettes de famille. Louis avait élaboré d'artistiques salades, et le poisson était excellent. Des bougies allumaient la vieille table en bois brut. Le feu dans la cheminée réchauffait nos enthousiasmes pour la littérature, les films avec Kirk Douglas et la Résistance. Elle était belle, cette soirée, dans cette maison feutrée, avec la mer au loin, et ces gens que j'aimais profondément souriaient, échangeaient, éclataient de rire dans un ensemble parfait. Un moment de grâce, vraiment, arraché au tumulte, aux ennuis, au temps qui passe, à la vie dégueulasse. Et il dure, ce moment, il se prolonge, autour du vin, du dessert maintenant. C'est un concert de musique classique parfait. Un instant pareil, et je

le sais lorsque je le vis, et je ne veux rien en perdre, on le garde ensuite là, précieusement, qui palpite comme une fleur d'humanité. Louis se dirige vers un vieux coffre. Il en extrait précieusement une antique bouteille de cognac. Il sort des verres, et on s'installe dans les fauteuils près du feu.

Mathilde a les yeux brillants. En ce moment, elle travaille pour une très grosse boîte de com', la numéro un mondiale. Elle a été embauchée tout de suite en sortant d'une grande école de commerce parisienne. Au-dessus de son bureau, elle a affiché un slogan de son invention : *Be you and change the world*.

Elle m'explique :

– Ça veut dire que si tu es toi-même, si tu exprimes vraiment ce que tu as en toi, ce que tu sens, tes projets, tes énergies, ben ça peut changer le monde. Je crois vraiment qu'il faut d'abord commencer par soi avant de penser à changer le reste. Si on n'arrive pas à se changer soi-même, à être soi-même, on ne peut pas avoir des projets pour les autres.

– C'est puissant ce que tu dis, Mathilde...

– Te fous pas de moi ! Depuis que j'ai mis cette affiche au-dessus de mon bureau, il y a plein de collègues qui l'ont reprise dans notre *open space*.

Ça m'impressionne très fortement, ce charabia simili-freudien que tous les collègues communicants de Mathilde se sont approprié immédiatement.

– *Be you, ma petite Mathilde, and change the world !* je m'exclame.

Tout le monde éclate de rire. L'orchestre continue de dérouler sa parfaite partition. Mathilde s'inquiète maintenant de savoir ce que je pense de la CFDT.

– C'est des connards, j'analyse, subtil.

– Non mais sans rire, t'en penses quoi ?

– Ben je te dis, c'est des connards.

– Mais arrête, c'est un syndicat ! Je croyais que les syndicats, t'adorais ça... Qu'ils avaient raison de s'opposer à la droite, de se battre pour les salariés... Non ?

– C'est vrai, mais il y a plusieurs syndicats. Ils sont pas tous sur les mêmes positions. C'est un peu comme les partis politiques, en fait,

c'est difficile de dire "j'adore les partis politiques"... On a des préférences, quoi. Moi je préfère la CGT, par exemple.

– La CGT ? Mais c'est des communistes !

– Non, c'est fini, ça... Et de toute façon ça ferait quoi, s'ils étaient communistes ?

– Les communistes ? Ben c'est quand même les extrêmes, quoi, comme l'extrême droite, non ? Alors ta CGT... Bref... Et la CFDT, t'en penses quoi ?

– Mais pourquoi tu veux savoir ce que je pense de la CFDT ?

– C'est parce qu'on vient d'être missionnés par La Poste pour travailler sur son image. Parce que tu vois, en ce moment, l'image elle est pas terrible terrible, avec le projet de privatisation dans les tuyaux... Les gens sont pas contents, c'est pas trop populaire dans la boîte, et puis il y a cette "votation citoyenne" contre la privatisation qui a fait un carton... Ils sont vraiment bizarres, les gens, de pas comprendre que la privatisation c'est pas grave. Je sais pas ce que... Pourquoi ils voient pas qu'une fois privatisée, la boîte marchera mieux ? Parce qu'elle a de super atouts, et elle aura pas de problèmes avec la concurrence. Alors tu vois, pour comprendre les oppositions, je passe mon temps sur les blogs de la CFDT, pour voir ce qu'ils reprochent. Parce que des fois ils ont raison sur des points, c'est quand même des *insiders*...

Je me surprends à même pas péter les plombs. À pas bondir. À pas argumenter, à pas contredire. J'en crève, pourtant, de leurs conneries, des fois je prendrais bien un fusil... Et je reste béat devant Mathilde et son catéchisme... C'est que je découvre, ici. Je change d'air. Je voyage. Et je bois quand même pas mal de cognac, ce qui explique aussi mon enchantement grandissant.

– Ah ouais, je dis à Mathilde... Tu bosses sur l'image de La Poste... Et tu fais quoi d'autre ?

– Ben, on a une deuxième mission, c'est un peu la même chose, faut qu'on améliore l'image d'une boîte. C'est un très gros marché qu'on a emporté.

– C'est quelle boîte ?

– ArcelorMittal.

Là c'est très violent le coup sur la gueule que je prends. J'ai des

images qui défilent instantanément... Je revois tout le film... Lakshmi Mittal, cet homme d'affaires indien qui rachète Gandrange, symbole de la sidérurgie lorraine, à Usinor... Pour un franc symbolique en 1999... Mathilde me sourit...

– Ben quoi ?

Je pense à lui, quatrième fortune mondiale, ses quarante-cinq milliards de dollars d'économie... Il y a quelques mois, il a invoqué la concurrence des pays à bas coûts... La hausse du prix des matières premières... Plus rentable, l'usine... Il fallait la fermer... Je regarde Mathilde interdit... Mittal vient de virer six cents mecs, six cents familles foutues en l'air... J'ai eu des sidérurgistes au téléphone... Qui m'ont raconté leurs vies détruites, les études qu'ils paieraient pas à leurs gamins... Mathilde me demande ce que j'ai... J'ai rien, Mathilde... J'imagine... Je réfléchis... Dans cette maison mignonne, autour de ce feu de cheminée, de ces verres de cognac, de ces cigarettes partagées, de ces huîtres de la baie, je vois débarquer d'un seul coup toute la violence... Mais alors la grande, l'ultime... Les mecs qui crèvent à petit feu... La petite... Les dépressions... Les bastons... Les suicides... Le scénario déjà écrit de la grande catastrophe... Et tu es belle, Mathilde... Tellement gentille... Agréable... Humaine... Et serviable... Et tu bosses pour Mittal... Pour améliorer son image...

– Un peu chahutée ces derniers temps, tu m'expliques...

Tu participes à l'immense saloperie... Je dis plus rien... Garance me perd pas des yeux... Elle a peur que j'explose... La voilà donc, votre violence... Tranquille, discrète, courtoise, polie... À distance... Voilà comment ils les fabriquent, leurs boucheries, comment ils les couvrent, avec culture et gentillesse... Il faudrait imaginer ça, les vies qui se consomment dans cette cheminée... Les cadavres planqués dans les placards, sous vos mots doux, sous vos sourires, si sympathiques... « C'est une tisane qu'il nous faut », dit Mathilde... La conversation reprend... S'envole... Virevolte... Louis se met à faire des saluts militaires... Il a été engagé volontaire dans la marine... Après son école de commerce... C'est inattendu... Il salue selon le grade... La situation... Claque des talons... On rigole... Dehors, le vent souffle.

Louis a un nouveau boulot, lui aussi. C'est très juridique, très technique – mais très intéressant. Dans cette boîte de conseil, ils sont

une dizaine à travailler sur une mission que Total leur a confiée. J'ironise pour la forme... Louis s'en fout, il a l'habitude que je le vanne.

– Mais là ça va vraiment pas te plaire, ce que je fais, il m'assure.

– Tu fais quoi ?

– Oh non, tu vas me faire chier...

– Allez, dis-moi ! Je te promets que je t'emmerderai pas...

– Bon... Tu fermes ta gueule, alors ?

– Promis.

– On cherche à protéger juridiquement le PDG de Total, Christophe de Margerie. En fait, quand il y a eu l'explosion de l'usine AZF à Toulouse, en 2001, le PDG de l'époque a failli être mis en examen pour homicides involontaires. Il y a quand même eu plus de trente morts... Et Thierry Desmarest est passé tout près du tribunal, on avait découvert un tas de manquements à la sécurité. Donc nous on bosse pour qu'il y ait une échelle de responsabilités, et que sur cette échelle le PDG n'apparaisse jamais, pour qu'il ne soit pas inquiété. Parce que des accidents comme ça, il peut s'en produire d'autres. C'est pour ça que c'est très juridique, qu'on bouffe du Code pénal, mais c'est passionnant.

– Ah oui, c'est passionnant.

– T'avais dit que tu dirais rien !

Je ne disais plus rien. Parce que c'était le même cinéma. Voilà ce mec que j'aimais profondément, et qui turbinait pour protéger une des plus grosses pourritures du moment. Je voyais les ombres de l'usine désintégré débarquer dans la pièce... Louis souriait.

Agnès s'avance dans le parc.

– Pierre ? Jim ? Vous passez prendre vos médicaments, et puis vous venez goûter ?

– On arrive !

– Pierre, tu viendras dans ma chambre, après ? Faut que je te montre mes porte-clés.

– Ça roule, Jim.

Tout ce que tu veux, Jim. Tes porte-clés. Tes calebars Mickey. Tes grolles, ton skate, ta trottinette, tes chaussettes. J'achète tout, j'emprunte s'il le faut, je crédite, je revolve, je me ruine. Parce que toi,

et vous tous, ici les déchirés, vous la tenez serrée entre vos mains
brisées, vous la portez, l'humanité.

7

Lucas se triture les mains sur son pieu.

– Excuse-moi pour tout à l’heure, Pierre.

– Non mais arrête, t’as raison, je suis infernal... C’est moi qui m’excuse.

– Moi aussi... Désolé, sans déc. Putain, on est vraiment cinglés ! On est des gueudins !

– Ah ils se sont pas plantés, mon Lucas ! Nom de Dieu t’as vu nos gueules ? Bonjour les clients ! Je te foutrais tout ça en taule, moi !

Il explose de rire, et ça fait du bien.

– T’as fini avec tes conneries de Marcel Proust, là ?

– Non, j’ai réfléchi dans le parc, c’est pire qu’avant.

– Mais arrête les frais, bordel, Balzac, tu vas y péter ! Oh ! Mate la téléche ! Attends... j’ai le programme, là. Tu veux que je te trouve un truc bien grave ? Bien gratiné ?

Il épluche *Le Midi libre*.

J’avais essayé, pourtant. Ma Garance. Comment je pouvais la raconter autrement, cette histoire ? Comment retenir la splendeur de Louis, isoler la beauté de Mathilde ? Strier le tableau noir d’une lumière ? Le chaos de mes potes punks était loin : sur l’île de Ré, le tableau était coloré, lumineux. Lumineuses, les pièces, lumineux, les sourires, lumineux, les yeux, lumineuses, les conversations, lumineux, l’horizon. Seulement il y avait La Poste. Il y avait ArcelorMittal, aussi, Christophe de Margerie – l’ombre des grands prédateurs dévorait l’espoir, recouvrait la baie d’un immense voile noir. La violence faisait salon : il n’y avait rien à sauver de cette terreur sur canapé, cette apocalypse qui s’écrivait en chaussons.

- Tu veux qu'on se fasse un film animalier, ce soir ?
- Hein ?
- Allô ? Ho, t'es avec moi ? C'est Lucas ! Putain, tu pensais à quoi en te grattant le pif comme ça ?
- À un type... Un pote de mes beaux-parents... Tu sais comment il s'appelle, le mec ? Jean-Benoît ! Jean-Benoît Gaspard, faut le faire, non ?
- Ah mais attends... Ça me dit un truc, ça...
- Ben ouais ! Il est connu, cet abruti ! Il écrit des trucs pour les marchés financiers, pour...
- Ça y est, ouais, c'est le gars qui fait des notes de conjoncture ! C'est une bible, ce mec ! Remarque, j'en ai pas lu une seule, c'est hyper chiant... Mais j'ai des collègues qui les lisent. Alors, on se fait ce truc ? C'est sur les perruches.
- Je sais pas, Lucas...
- Tu fais chier.

Jean-Benoît. Je revoyais mon dernier dîner chez lui, qui avait fait immédiatement son entrée dans les légendes des catastrophes belles-familiales. Car dans ma bourgeoise équipée, ce grand prof de management, consultant en ressources humaines, auteur de bouquins et chroniqueur au *Monde*, possédait une sorte de renommée intellectuelle. Quand les autres émargeaient dans les banques, les cabinets de conseil et les boîtes du CAC 40, toutes activités hautement rémunératrices dont on ne parlait jamais, parce que c'était « terriblement ennuyeux » et que personne n'y comprenait rien, Jean-Benoît, lui, réfléchissait. Faisait ronfler le concept. Donnait dans la problématique et la complexité d'une société en mouvement accéléré. Ses inéluctables « notes de conjoncture » martelaient « l'urgence d'une modernisation sociale ».

Ça commençait tout à fait bien.

« La fracture sociale n'a pas disparu, garantissait Jean-Benoît. Les entreprises, ouvertes et dynamiques, sont aussi morcelées et moins protectrices. La loi dite de "modernisation sociale" a déçu : trop administrative et contre-productive. Comment associer flexibilité économique, adaptation et sécurité des personnes ? »

Suivait un pavé ravissant sur la plus que jamais nécessaire flexibilité

au temps d'une économie mondialisée, bourré de notes de bas de page et de références bibliographiques qui faisaient l'admiration de tous.

Parce qu'il me les filait, ses notes de conjoncture, Jean-Benoît, persuadé que j'en tirerais de riches enseignements, et m'amadouait en soulignant qu'il y avait même, est-ce que je me rendais bien compte ?, cité *L'Humanité*. C'était bien sûr il avait du culot ! Il fallait d'ailleurs en avoir beaucoup, pour trouver « très préoccupant que les enquêtes d'opinion montrent une méfiance croissante des salariés au regard des élites. L'urgence, c'est de travailler mieux plutôt que de travailler plus ». Jean-Benoît osait l'opposition frontale aux dogmes sarkozystes, jusqu'à écrire que « réfléchir aux conditions de travail, c'est heurter la temporalité naturelle de l'entreprise qui vit au rythme de la compétitivité. Il faut rétablir un vrai dialogue professionnel au quotidien à l'échelle des managers de proximité ».

Ce charabia m'énervait complètement. Il distillait ses conseils en ressources humaines, Jean-Benoît, en stratégies sociales, jamais tellement énervé par la propension du capitalisme à broyer les gens, mais toujours très disposé à faire en sorte que la saloperie managériale présente un doux visage. Il accompagnait le système en fronçant les sourcils de-ci de-là, pour qu'il fonctionne encore mieux, et accomplissait l'exploit de signer un bouquin nommé *L'Entreprise sans peur et sans reproche*.

Ça lui rapportait un pognon phénoménal, les hautes vues qu'il professait par ailleurs sur le « sujet santé transversal et qualitatif ». Mais Jean-Benoît n'y prêtait guère attention : c'était son côté bohème. Pendant notre mariage, j'avais discuté avec lui sur son art consommé du cliché. Il possédait en effet un appareil dont il prenait grand soin, il m'avait confessé, parce que c'était presque une pièce de collection, ce Leica argentique, un vieux, un beau, un grand, comme on n'en faisait plus, et qui lui avait coûté avait-il glissé dix mille euros. Mais quand on aime, avaient souri ses yeux discrètement bleus, on ne compte pas. Moi j'avais bien compté effaré, en revanche, et un mois plus tard, j'avais reçu un mail de Jean-Benoît. On y découvrait encore une facette ahurissante de cet homme d'exception, il voyageait, Jean-Benoît, et il le faisait savoir ! Cette fois c'était en Iran que l'avaient

emporté d'un coup ses élans d'explorateur. Parce que lui ne villégiaturait pas à Venise, ne s'égarait pas dans les théâtres de Broadway : son loisir c'étaient les pauvres, à Jean-Benoît. Justement il projetait à l'apéritif de s'envoler la prochaine fois pour quelques favelas. N'était-ce pas dangereux ? angoissaient mes beaux-parents. Jean-Benoît rassurait la tablée d'un revers de main confiant, et renvoyait à son journal de bord iranien. Il caressait le projet, cet homme à qui tout souriait, d'en faire un jour un livre, puisque tous ses amis s'arrachaient ses comptes rendus de voyages ! Il fallait dire qu'ils étaient détonants sacrément ! Sur des dizaines de pages, Jean-Benoît narrait les marches qu'il effectuait dans les montagnes perses, à la rencontre d'un peuple plusieurs fois millénaire, dont les yeux des enfants n'avaient d'égal que les flammes allumées d'un brasier. Comme d'autres enfilent des perles, Jean-Benoît additionnait les clichés, rempli de fascination pour ces paysans dont les gestes lourds et précis étaient pleins d'une inégalée noblesse – ça le rendait d'ailleurs songeur sur la fondamentale perte de sens qui affectait nos sociétés, de voir que là-bas, avec si peu, les gens étaient beaux et heureux. C'était époustouflant, comme cette aristocratie de l'argent avait retourné tous les trucs de babas cool à son profit. Ils logeaient spacieux à Saint-Germain, dans des manoirs et des machins – et ils partaient jouer les miséreux tiers-mondains et audacieux, clochards célestes à American Express, chantant Kerouac et Nicolas Bouvier. *Roots*, ils étaient *roots*, ça leur faisait comme une aura.

On s'est assis autour de la table.

Jean-Benoît n'avait pas préparé le repas. Il se l'était fait livrer, il faisait réchauffer les plats. Il disposait dans nos assiettes des veloutés, des flans et des ratatinés qui avaient dû lui coûter un gros paquet. La conversation roulait mondaine, et Jean-Benoît me resservait du vin sans arrêt.

– J'étais il y a quelques jours à un vernissage de la galerie Octobre, racontait ce dégustateur très fin d'art contemporain. Une exposition magnifique, vraiment. Je discutais avec des amis, et vous ne devinerez jamais qui buvait une flûte de champagne à côté de moi...

– Qui était-ce, Jean-Benoît ?

– Zidane !

- Le footballeur ?
- En personne ! Il paraissait passionné par les œuvres. C'est plutôt surprenant ! Je ne le savais pas amateur d'art...
- Moi non plus, j'étais intervenu, mais j'ai travaillé récemment sur les impôts, et l'achat d'œuvres d'art permet de défiscaliser. C'est exonéré d'ISF, Zidane en a peut-être besoin...

Que j'aie ramené le sens de l'esthétique qu'ici tous partageaient à des considérations fiscales ça a jeté comme un froid sur les ratatinés. Je sentais que j'agaçais tout le monde, à pas communier dans les hautes gratuités de l'existence. J'arrivais pas, j'arrivais plus, en vérité, à faire l'homme du monde, à faire semblant. J'en avais plein le cul, de sourire béatement. D'écouter aimablement Antoine me dire son « adoration pour les altermondialistes », passionné qu'il était par leur contestation de l'ordre libéral, et tout autant passionné par son poste de cadre en ressources humaines chez Orange. De rassurer obligeamment tante Madeleine et oncle Jean lorsqu'ils avaient appris que je travaillais pour *L'Humanité*, eux qui étaient d'extrême droite, qui avaient très peur des immigrés et me préparaient un excellent déjeuner après la messe en latin. D'opiner complaisamment aux conseils d'orientation que m'avait prodigués le grand-père de Garance : je ne savais pas trop comment trouver du boulot ? Et dans quel secteur ?

– Écrivez à Rachida Dati, cher Pierre, écrivez à Brice Hortefeux ! Ces gens-là vous répondent, vous savez. Ils vous conseilleront !

Je cédaï à toutes les énormités, lâcheté en bandoulière, convictions bien oubliées : ma sociologie de la bourgeoisie l'exigeait – mon cul.

Au digestif, mon beau-père s'est déclaré déçu par Sarkozy.

Il y avait cru, placé beaucoup d'espoirs, mais c'était terminé : ce président de la République était définitivement vulgaire, trop vulgaire.

– Heureusement, il y a sa femme. Elle a tellement de classe que cela rattrape un peu !

Ma lâcheté continuait. Enthousiasmé par les rires, mon beau-père est revenu sur la Révolution de 1789 : la nuit du 4 Août avait signé la fin de la France éternelle. L'abolition des privilèges, quelle imbécillité, je vous demande un peu ? On aurait très bien pu s'en passer.

– Jusque-là, tout fonctionnait correctement – qu'on me démontre le contraire. J'attends.

Je n'attendais plus rien d'autre, moi, en revanche, que la fin du repas pour me tirer de cet appart infernal. C'est là que mon beau-père a pris une mine compassée :

– Est-ce que tu as le moral, Jean-Benoît ? Est-ce que ça va ? il s'est inquiété.

– Honnêtement, ça ne va pas fort. Ce n'est pas terrible du tout, même.

– C'est tout à fait compréhensible, a compati ma belle-mère. Quand on voit la violence avec laquelle cela s'est passé, je trouve que tu résistes plutôt bien, au contraire. C'est vraiment terrible...

– Mais qu'est-ce qu'il y a eu ? j'ai demandé. Je ne suis pas au courant, je reviens juste d'Ardèche...

– J'ai été licencié de mon poste de directeur d'études dans un *think tank*, m'a exposé Jean-Benoît.

– Celui pour lequel tu faisais tes notes de conjoncture ?

– Oui, c'est ça. Et de la plus sale façon : je suis arrivé lundi à mon bureau, il était vide, mes dossiers avaient été enlevés, et une autre personne l'occupait. J'étais stupéfait. La nouvelle manageuse, qui est arrivée il y a un mois, m'a expliqué en deux mots que je ne faisais plus l'affaire, qu'ils avaient trouvé quelqu'un d'autre, et que je pouvais récupérer mes travaux qui étaient rassemblés dans l'entrée si je le souhaitais. Je... Je ne sais pas ce que je vais faire. Je ne sais plus du tout où j'en suis.

– Il faut absolument que tu contactes un avocat, Jean-Benoît, a conseillé ma belle-mère. Nous en connaissons d'excellents.

– Vous connaissez d'excellents avocats ? j'ai relevé. Des militants, qui font des permanences gratuitement pour la Cimade ? Des commis d'office au tribunal de Bobigny ?

– Mais enfin, Pierre, ça ne va pas ?

Mon beau-père virait au rouge.

– Qu'est-ce qui se passe ? Un peu de politesse, bon sang ! Jean-Benoît vient de perdre son travail ! Tu sais ce que c'est ?

– Oui, justement, je sais un peu ce que c'est. Je passe mon temps à aller voir des gens qui perdent leur boulot dans des usines qui

ferment. Ben c'est marrant, mais ils ont pas des cent quatre-vingts mètres carrés en plein Paris. Ils ont pas des Leica à dix mille euros. Ils vont pas non plus avoir trois ou quatre mille euros d'Assédic mensuels, parce qu'ils gagnent mille cinq cents euros en fin de carrière, à la chaîne. Et ils ont pas des copains avocats, et ils partent pas en voyage en Iran, mais à La Grande-Motte, quand ils partent.

– Calme-toi, Pierre, enfin ! Ça n'a aucun rapport ! Jean-Benoît t'invite à un magnifique dîner, et voilà comment tu... Mais c'est incroyable, cette manière de se comporter !

– Parce que ce n'est pas incroyable, d'écrire à longueur de temps que les salariés doivent s'adapter ? Se former ? Pas s'inquiéter quand ils sont licenciés, parce que le monde bouge et que la sécurité est un vieux mot ? Se reconvertir parce qu'on devient une société de services ?

– Qu'est-ce que... Bon, Jean-Benoît, nous sommes désolés. Pierre est très fatigué, on va...

– Mais non, je suis pas fatigué ! Ça m'intéresse, moi, ce qui arrive à Jean-Benoît ! Je veux bien faire un article dessus !

– Ça ne sera pas la peine, Pierre, je vais me débrouiller sans, je te remercie. Je vais chercher vos manteaux.

Dans le hall, Garance était effondrée.

J'en étais bien désolé, mais je me contrôlais plus tout à fait. J'ai voulu lui prendre la main, elle a refusé. J'étais sorti ce soir-là le dernier de chez Jean-Benoît, en lui répétant que je ferais bien un article sur son malheur : c'était rare, d'avoir des témoignages de puissants virés comme des malpropres, ça changerait un peu des moustachus prolétaires de la CGT. Il n'avait pas eu l'air convaincu du tout par ma trouvaille journalistique. Il avait claqué la porte.

J'avais erré longtemps, longtemps, dans le froid des rues.

Il fallait imaginer ça. Mon grand-père sous la mitraille de 1940, mon arrière-grand-père broyé dans les tranchées, et les généraux décorés qui les envoyaient au front depuis des salons d'érudition. L'image était connue, je réfléchissais. Mais personne n'avait rendu justice à ma grand-mère qui ne pouvait pas se payer son lit d'agonie, parce que quelques Jean-Benoît de rencontre avaient décidé sa suppression paysanne d'un trait de plume suffisant et républicain. Je

le voyais, Jean-Benoît, maintenant, je me le figurais enragé, un couteau plein de sang entre les dents. Le sang des miens.

– J’aurais dû me le faire, Jean-Benoît.

Je plante un coup de poing dans le mur.

– Qu’est-ce que tu fous ? T’es barjo ? Lucas bondit de son lit.

– Tu vois ? Tu vois c’est ça, c’est exactement ça, putain ! Un coup de poing, et on s’affole ! C’est ça qui fait peur ! Une pauvre tarte, une beigne ! Attention ! C’est terrifiant ! Planquez-vous, les gueux sont sous les fenêtres !

– Oh Pierrot ! Tu décanilles ? Tu...

– C’est ce que je te dis, Lucas ! J’ai vu des types dans des salons, moi, dans des maisons, qui mettaient des coups de poing nulle part, qui haussaient pas la voix, qui faisaient des politesses, et des courbettes, et des bons mots, et qui massacraient les gens ! En série !

– Des nazis, tu veux dire ?

– Non ! Je te parle de Jean-Benoît Gaspard, moi, de Louis, et de tous leurs copains ! Des assassins réunis autour d’un saint-émilion ! C’est Jaurès qui en parle le mieux, je l’avais appris par cœur, d’ailleurs, le passage... Je sais même pas si je m’en rappelle...

– Putain, le type il apprend du Jaurès... Tu m’étonnes qu’il se retrouve à l’HP, ensuite... Tu as subi des trucs dans ton enfance, Pierre ? Tu veux m’en parler ?

– Attends, arrête, j’essaye de me souvenir... C’est... Ça fait à peu près ça : “Le patronat n’a pas besoin, lui, pour exercer une action violente, de gestes désordonnés et de paroles tumultueuses ! Quelques hommes se rassemblent, à huis clos, dans la sécurité, dans l’intimité d’un conseil d’administration, et à quelques-uns, sans violence, sans gestes désordonnés, sans éclats de voix, comme des diplomates causant autour du tapis vert, ils décident que les ouvriers qui continuent la lutte seront exclus, seront chassés, seront désignés par des marques imperceptibles à l’universelle vindicte patronale. Ainsi, tandis que l’acte de violence de l’ouvrier apparaît toujours, est toujours défini, la responsabilité profonde et meurtrière des grands patrons, des grands capitalistes, elle se dérobe, elle s’évanouit dans une sorte d’obscurité.”

– C’est des grands mots pour rien, on fait du business, c’est tout. En

tout cas c'est bien torché, t'en as d'autres, dans le genre ?

– Oui, j'ai du Malraux, c'est sur Jean Moulin, mais c'est hyper long.

– Sur Jean Moulin ? T'as raison, ça va nous remonter le moral ! T'as pas un truc sur le génocide rwandais, aussi ? Non ? Tu vois, maintenant tu vas être bien gentil, tu t'allonges sur ton lit, tu fermes ta gueule, et tu mates la télé.

Elle est terrible, l'image. Elle plante maintenant un coup de couteau dans ma mémoire, et je sais qu'il est déjà trop tard. Elle viendra toujours s'imposer, ressusciter son malheur dans les rares rayons de soleil que je poursuivrai, lorsque je sortirai de cet enfer. Je recrache mon café, discrètement. Je ne peux plus rien avaler. C'est mon Lucas, installé pour le goûter à la table voisine. Je l'aperçois, mal rasé, mal habillé, débraillé, les yeux mi-clos. Il a le buste penché en arrière, presque à la renverse, ses deux mains tremblantes posées sur la table. Seules ses lèvres bougent légèrement, il marmonne à voix très basse quelque chose d'incompréhensible. Assise à côté de lui, sa femme, habillée comme pour un gala, splendide de beauté brune, essuie ses larmes qui coulent en rivière, son maquillage étalé sur son visage. Elle pleure en silence, sans le quitter du regard, et Lucas, les yeux toujours fermés, poursuit son monologue. Elle pleure sa désertion, Lucas s'est enfui. Qu'il était beau, le monde d'avant. Le ciel. La maison. Les vignes, les voyages, les enfants. Elle pleure son bonheur enterré, Lucas, dont elle caresse l'avant-bras, son amour l'a quittée. Il fréquente désormais un monde étranger, dont l'ordre inexorable la rejette loin, très loin, sans doute à tout jamais. Combien d'entre nous reviennent ? Combien accostent, tous les naufrages ? Les larmes coulent, et coulent encore. Je file mes gâteaux à Jim, ses yeux perdus, eux aussi, dans quel pays.

– Tout va bien Chichi ?

Mon père s'installe à ma table, rigolard.

– Ah ben oui tu vois, tout va bien ! J'étais même en train de me dire que ça pourrait pas aller mieux...

– Ça tu l’as dit, Chichi ! Nom de Dieu toi t’as la forme !
– J’en ai marre, Manoust ! Putain que j’en ai marre ! J’en peux plus de tous ces connards !

Je me lève d’un bond, et j’envoie ma chaise contre le mur.

– J’en ai marre de tous ces fils de pute ! Je veux sortir ! J’ai rien à foutre ici, ils sont tous timbrés !

– Arrête Chichi, calme-toi, s’il te plaît, mon père essaye de me retenir. Calme-toi. Je suis là, on va aller faire un tour dehors.

Il me prend par le bras, et on s’engouffre au grand air.

– Mais qu’est-ce qui te prend, Pierre ? Tu étais tranquille, quand je suis arrivé... Si tu t’énerves comme ça sans cesse, tu vas jamais sortir...

– Je sais Manoust, mais tu crois que ça calme, un HP ? Non mais faut voir l’armée d’allumés qu’il y a là- dedans ! Putain tout à l’heure Matthieu, il fallait que je l’écoute, c’était Jésus... Le... Comme dans les films ! Le prophète, ça lui a pris d’un coup, discours en haut de la colline ! J’en peux plus...

– T’en occupe pas, Chichi, il est très gentil, Matthieu, en plus. Il faut que tu t’occupes de toi, c’est le plus important. De ta santé.

Je regarde le séquoia.

– Oh papa, t’as vu ce truc ?

– De quoi ?

– Cet arbre, là-haut, sur le tronc ? Mais c’est un chêne vert ! Dans le séquoia ! C’est incroyable ! Comment ça se fait ?

– Je te l’ai déjà expliqué, Chichi...

– Quoi ?

– Oui, je te l’ai déjà dit, la dernière fois. C’est un épiphyte, ça veut dire qu’il puise sa matière organique dans un autre arbre. Seulement un épiphyte végète toute sa vie, parce qu’il n’a pas de quoi grandir tellement. C’est pas un parasite, en d’autres termes.

– Tu me l’avais déjà dit ?

– Oui. La première fois que je suis venu dans le parc, tu as eu exactement la même réaction, et je t’avais raconté ce mécanisme.

J’explose en larmes.

– Mais pourquoi ça te rend triste ? C’est pas...

Les sanglots me secouent des pieds à la tête.

– L'épiphyte, papa... je...

– Oui ?

– Je suis même pas capable de retenir ça... Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de moi ? Qu'est-ce qu'ils me font ?

– C'est normal, Chichi, c'est les médicaments... Il n'y a rien de grave, ils vont les baisser petit à petit...

– Je suis à bout, Manoust. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour qu'on m'avoine comme ça ? Je suis coupable de quoi ? Je peux même pas marcher tout seul, et cette saloperie de médoc en gouttes, qu'on me donne, là, j'y vois même plus... Je peux plus lire, Manoust. Je peux plus lire... C'est quoi ma vie, ici ? C'est quoi cette vie ?

– En parlant de tes médicaments...

Mon père se marre.

– Tu te rappelles quand tu as pété les plombs, la dernière fois, avec tes médocs ?

– Non ?

– Ah tu t'en souviens pas... Donc quand je suis arrivé, tu as profité que je sois là pour interpellier les infirmiers sur ton traitement, parce que tu étais sûr qu'on te filait de quoi endormir une vache. Bon. L'infirmier s'est pas démonté, tu sais, celui qui est vachement sympa, là...

– Un petit blond ? Greg ?

– Voilà, c'est lui. Il nous a fait entrer tous les deux dans l'infirmerie, moi j'en menais pas large, je me demandais ce que je foutais là, et toi, tu l'as mis en demeure devant moi d'énumérer tout ce qu'ils te donnaient, et tu m'as demandé de prendre des notes. Donc je l'ai fait, ils te filent sept médocs, et en sortant tu lui as dit que tu leur foudrais un procès, que ça irait très loin, qu'ils s'en rappelleraient...

– Tu rigoles ?

– Non, je te jure ! Et puis le soir, je rentre à la maison. Putain, deux jours après, maman chope des acouphènes. Elle va voir son toubib, il lui dit qu'il y a pas grand-chose à faire, et il lui prescrit deux gouttes de Rivotril par jour. Elle prend ça le soir...

Il éclate de rire.

– Le lendemain elle a pas pu se lever ! De la journée, nom de Dieu, ses jambes la portaient à peine ! Ça l'a complètement tabassée !

– Mais pourquoi ça te fait marrer ?

– Parce que tu en prends aussi, du Rivotril ! Moi je le savais, avec tes histoires invraisemblables à l'infirmerie, j'avais tout noté. Tu en prends quatre-vingt-dix gouttes ! Quand j'ai dit ça à maman, elle en revenait pas... Parce qu'en plus j'ai bien précisé qu'avec ça, et les autres médocs, tu avais foutu le bordel dans tout l'hôpital ! Je sais pas ce qu'ils vont te faire, le jour où t'auras des acouphènes... Il vaut mieux pas que t'en aies...

On rigole comme des cons.

– Peut-être qu'ils te prendront à coups de masse... On sait jamais, avec ces gens-là...

Mounarelle fume une clope sous un chêne mal en point. Elle nous fait un grand sourire.

– Je te présente mon papa, Mounarelle.

– Enchantée, monsieur ! Je vous fais la bise !

Ils s'embrassent.

– Vous avez un fils super, vous savez ! J'en prends soin !

– Merci...

On s'éloigne.

– Elle a l'air chouette, cette fille, Chichi...

– Oui, et c'est une chanteuse incroyable. Elle m'a chanté Piaf, y a pas longtemps, *L'Accordéoniste*... Tu la connais ? “La fille de joie est belle, au coin de la rue Labat / Elle a une clientèle qui lui remplit son bas...”

– Si je la connais...

Les yeux de mon père se brouillent d'un seul coup.

– Mais qu'est-ce que tu as, Manoust ?

– Piaf, c'était... C'était la chanteuse préférée de ma mère. Elle connaissait toutes ses chansons, et elle écoutait particulièrement celle-là.

Je savais pas, moi. Je savais pas, mais la même tristesse m'assaille, mes larmes ravalées à grand-peine. Plus de dix ans après sa mort, je ne pouvais jamais parler de ma mamet sans pleurer.

– Pourquoi elle aimait Piaf comme ça, ta mère ? Tu me l'avais jamais dit...

– J'y ai très souvent réfléchi. Je pense que ce qu'elle sentait, ce qui

la bouleversait, c'était entre elles la similitude de condition. Tu sais, quand elle dit "Je ne suis qu'une fille du port / Une ombre de la rue", elle parle d'elle-même...

Je sais Piaf élevée dans un bordel, un peu pute, chanteuse de nuit. Je sais ma mamet grandie dans le labeur, la droiture à grands coups de taloches, la religion. Mais les larmes de mon père me racontent que la misère ne choisit pas entre ses filles. Qu'un même sentier rocailleux, accidenté, volontaire, unit les pas de la paysanne des Cévennes et de la gosse des banlieues. Je voulais écrire à Chirac, petit. Pour le lui dire. Je voulais lui raconter que ma grand-mère était morte pour élire sa grandeur, ses chauffeurs, son palais. Au moment des présidentielles de 1995, mes grands-parents étaient descendus de leur Serre-de-Barre en voiture pour aller voter. À quatre-vingt-neuf ans, ma grand-mère avait monté sans canne le très raide escalier de granit de la mairie pour mettre un bulletin Chirac, son préféré. Puis les anciens avaient discuté avec le maire, et ils étaient remontés chez eux. Un kilomètre plus loin, mon grand-père s'était envoyé contre un mur à soixante à l'heure. Lorsque les pompiers étaient arrivés, il avait l'arcade éclatée, et tournait comme un fauve autour de la voiture : « Aldeberte ! il hurlait. Aldeberte ! » Encastrée dans la boîte à gants, ma grand-mère ne bougeait plus. Au bout de plusieurs heures, les pompiers avaient réussi à la désincarcérer. Sur la route vers l'hôpital d'Aubenas, à quarante bornes de là, son cœur s'était arrêté deux fois. Ils avaient réussi à la réanimer, mais elle était dans le coma. Les médecins avaient fait comprendre à mon père que la mamet n'en avait plus pour longtemps. Ils avaient placé le papet en observation. Il ne supportait pas qu'on lui interdise de voir sa femme en soins intensifs. Brisée de part en part, elle avait plus de soixante fractures. « J'ai tué Aldeberte... » Il en devenait fou, le papet.

Chaque jour, on allait le voir à l'hôpital. Son arcade cicatrisait. Il allait bien, et les toubibs attribuaient ses propos parfois incohérents au choc de l'accident. La mamet, elle, ne sortait pas du coma. On avait interdiction de visite, avec ma sœur : le règlement interdisait aux gamins l'accès aux soins intensifs. Autour du pieu de mon grand-père, on déconnaît des après-midi entiers. On était quand même un peu

désorientés quand il nous disait de regarder, là-haut ! les fouines au plafond. C'est qu'il était traumatisé, les blouses blanches nous expliquaient. On trouvait aussi bizarre qu'il tremble, lui d'ordinaire si calme. J'avais carrément une fois appelé les infirmières : comme je rentrais dans sa chambre, je l'avais vu secoué de spasmes. Il décollait de son lit à chaque sursaut. On s'était résolu alors à lui faire passer une radio. Il avait été opéré immédiatement : à proximité de son estomac, les médecins avaient découvert une poche de six litres de sang. Ce machin-là s'était formé parce qu'il avait pris le volant dans le ventre au moment du choc. Personne n'avait rien vu. Lorsqu'ils lui ont enlevé, il tremblait toujours. Il est mort d'un empoisonnement généralisé deux jours après, dans des souffrances terribles. Il hurlait, le papet, rentré en pleine forme et disparu en trois semaines.

Ma mère avait demandé un rendez-vous au chef de service. Il l'avait reçue, ce chirurgien dont j'avais repéré la Mercedes.

– Je serai très franc, madame Souchon. Nous n'avons rien remarqué, alors qu'il présentait des symptômes de confusion mentale dus à la septicémie. Une simple radio préventive aurait suffi lorsqu'il est arrivé, et nous l'avons faite alors qu'il était déjà trop tard. Je vous le dis tout net : c'est une erreur médicale. À vous d'en tirer les conséquences.

Personne chez moi n'en avait tiré, de conséquences. On avait enterré le papet sur les berges de sa rivière, au pied du Serre-de-Barre. Je n'avais pas du tout compris dans l'église pourquoi le curé avait parlé une heure et demie de Jésus, alors que c'était mon grand-père qu'on mettait au cimetière.

– C'est normal, Chichi. Ils sont complètement cons, les curés, m'avait renseigné papa. Le curé de Gravières en particulier. C'est une saloperie, ce type. Il a eu de gros héritages et il passe son temps à faire des croisières de luxe.

On se demandait tous comment ma grand-mère réagirait à la mort de son mari, si par miracle elle s'en sortait.

Elle s'était réveillée au bout de trois mois, Aldeberte, pour ses quatre-vingt-dix ans. Les médecins étaient sidérés, et très prudents : elle était peut-être devenue zinzin complètement. Mais mon père lui

parlait, et elle réagissait, pourtant, disloquée, intubée, perfusionnée :

– Je lui ai dit : “Maman, si tu m’entends, ferme l’œil gauche.” Et elle l’a fermé !

Alors j’avais fait un cinéma extraordinaire. Que je voulais la voir, ma grand-mère, que j’en avais rien à foutre, du règlement, et de tous ces connards de médecins à la merde. Mes parents avaient fini par obtenir que je puisse y aller cinq minutes. On m’avait désinfecté, immunisé contre tout ce qu’il y avait de contagieux là-dedans avec un grand masque et des tas de blouses compliquées, et j’étais rentré. Juste la tête de la mamet dépassait du lit. Depuis le plafond, une énorme construction de ferraille tirait sa cage thoracique complètement enfoncée. Elle avait des tubes, et des tuyaux, et des seringues partout où mon regard se posait. Je m’étais penché vers elle pour l’embrasser. Elle me regardait sans pouvoir parler, ses deux yeux bleus très vifs.

– Alors, ça va, mamet ? Je suis bien content de te voir ! Ça marche bien, à l’école. Je passe en troisième, j’ai fini premier.

Ma grand-mère c’était sa fierté extraordinaire, mes résultats scolaires.

– Tu sais, les médecins veulent pas que je reste trop longtemps. Elle me fixait.

– Mais juste, mamet, tu sais pas ce qui est arrivé ? Il y a une semaine, le renard est passé dans mon poulailler. Papa a dit que c’était le renard. J’avais trente-quatre poules, il les a toutes tuées.

Ses yeux s’étaient dilatés. Effarés ! Deux fois plus grands ! Elle me comprenait !

– Il me reste qu’un seul poussin, un qui a deux semaines. Je l’ai installé dans la cuisine.

Elle était suspendue à ce que je racontais. C’était la mamet qui les élevait à distance, mes poulets. Elle qui recommandait quand je lui téléphonais les périodes favorables aux couvées, de donner aux petits du pain trempé dans du lait...

– Papa a mis un piège. Si jamais le renard revient, on va l’attraper. Allez j’y vais, mamet. Je te fais une bise.

Elle était sauvée. Je ne l’avais plus quittée. Pendant les deux ans qui lui restaient à vivre, j’allais la voir sans cesse à l’hôpital, sa volonté de fer – elle était sortie veuve de trois mois de coma, fracturée de la tête

aux pieds, et elle ne se plaignait jamais, toujours agréable et enjouée. Et je savais.

– Dis, papa... Tu te souviens, quand tu insultais les curés, avec ta mère ?

– Ah oui, c'est vrai... J'en avais une couche...

– Mais pourquoi tu faisais ça ?

– Je sais pas... J'adorais l'emmerder.

Je nous revois tous les deux entourer son lit. Mon père se lissait la moustache :

– Dis, maman, j'ai vu le curé de Gravières, hier, on a parlé un peu.

– Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Pas grand-chose, il était soûl comme un cochon.

– Arrête !

– C'est une honte, de se comporter comme ça. Les gens étaient scandalisés.

– C'est pas possible ! Tu vas te taire ? Ma grand-mère se relevait péniblement. Que je sache, ils t'ont jamais fait de mal ! Tu...

– Peut-être, mais il faut s'en méfier. Surtout quand ils sont en bande...

Je savais que papa masquait son émotion derrière l'humour rieur de sa pudeur. Ses éclats de rire disaient : écoute. Écoute l'histoire, la mienne, la tienne, la nôtre – jamais, plus jamais tu ne l'entendras narrée ainsi. Alors, forte d'une mémoire impeccable, clouée au fond de son pieu, ma grand-mère déroulait le grand récit. Je savais que j'avais tout fondé là, chambre 128, autour de son lit métallique, dans les cris des infirmières et les odeurs de médicaments. Derrière cette porte bleue, sur laquelle le personnel de l'hôpital avait accroché une étiquette, *Souchon Albertine*, redoublant son anonymat jusque dans ce prénom écorché, je m'asseyais au chevet de ma légende. J'écoutais son oubli, comme j'écouterai plus tard, journaliste, tous les oubliés. Je serrais dans mes mains la main de ses défaites, comme je sentirai plus tard, partout, tout le temps, entre mes doigts, la rage des vaincus. Elle racontait des histoires comme elle en avait entendu des dizaines, petite, à la veillée. La tradition orale était appuyée par mon père :

– Tu avais quel âge, maman, en 1914 ? il demandait d'un air tellement inquiet qu'on pouvait presque oublier qu'il le savait

parfaitement.

– J'avais huit ans, mon Pierre, répondait la mamet, qui avait immédiatement intégré le stratagème.

Elle avait huit ans lorsque son père avait été mobilisé. Le paysan avait dû quitter son Serre-de-Barre, pour la seconde fois après son service militaire – il avait duré quatre ans. Il y avait dégusté quantité de fromage, grâce à un Parisien avec lequel il s'entendait bien. Le Parisien lui ça le dégoûtait de ramasser le crottin de son cheval à la main. Alors Léon, qui fréquentait cévenol assidûment le fumier, nettoyait la merde du cheval du Parisien, et en contrepartie le citadin lui offrait tout son fromage et un peu de pain. Lorsque 1914 était arrivé, il était parti dans la nuit à pied rejoindre son régiment aux Vans, la ville voisine.

– Il nous a réveillées avec ma sœur. On est descendues dans le chemin que tu connais, et il nous a prises dans ses bras. Il pleurait. Il pleurait, tu peux pas savoir...

Mais il y était allé tout de même, au carton, le Léon, rapidement envoyé « dans les Dardanelles », désignait la mamet au loin avec son doigt qui se levait. C'est qu'il pourfendait les Ottomans, mon arrière-grand-père. Toute cette bande de Turcs alliés à l'Allemagne, il s'agissait d'aller leur faire un sort dans leurs détroits orientaux pour contrôler ça s'imposait le Bosphore en particulier.

– Il passait des après-midi entiers dans les tranchées, et il tirait tellement que le canon de son fusil était rouge.

Mon père craignant que je ne comprenne pas tout à fait soulignait rigolard qu'il ne tirait pas sur des lapins de garenne, comme il en avait auparavant l'habitude dans ses montagnes.

– Et dans son régiment, racontait la mamet de sa voix douce, il y a eu des décimations.

– Qu'est-ce que c'est ?

– C'est quand quelqu'un désertait. Le papa disait que ça rendait fous les officiers. Alors ils les faisaient aligner, et ils en prenaient dix sur cent au hasard. C'était terrible, l'attente pendant le tirage au sort.

– Pourquoi on faisait un tirage au sort ?

– Les dix qui étaient choisis, on les fusillait. Mais ça n'empêchait pas les gens de désertir, alors il y avait encore des décimations.

– Tu te rends compte, Chichi ? m’interrogeait mon père. Il me les a racontées, mon papet, les décimations. Quand on y pense... Putain de Dieu...

– Parle comme il faut ! s’énervait ma grand-mère.

En 1917, au bout de trois ans d’enfer, mon arrière-grand-père avait ramassé une balle dans la jambe.

– Il m’a toujours dit que ça lui avait fait comme une piqûre d’ortie, que ça ne faisait pas mal, se souvenait mon père. Mais il est tombé net, il ne pouvait plus avancer. On l’a évacué.

– Ils l’ont emmené en Algérie pour le soigner. Il nous avait fait un courrier. Il est resté plusieurs mois dans un hôpital là-bas, et il est rentré chez nous à la fin de la guerre. On était un peu contentes de le voir revenir, avec ma sœur... Il nous parlait souvent des Sénégalais.

– Pourquoi, mamet ?

– Il disait que dans les Dardanelles, c’étaient de loin les plus courageux.

Sur une photo prise à Blida, on voit mon arrière-grand-père soutenu sous les épaules par deux grosses béquilles en bois. Dans la panoplie de blessés qui prennent la pose, il y a quelques Africains à la gueule emportée que mon père regardait fasciné. Lors de ma première visite à Marseille, j’étais allé à pied sur les conseils de papa loin, très loin sur la promenade de la Corniche. Une immense arche s’y élève, presque jetée dans la Méditerranée : *Aux héros de l’armée d’Orient et des terres lointaines.*

J’en revenais pas qu’un monument parle de mon arrière-grand-père, puisqu’on y lisait entre autres noms de batailles celui des Dardanelles. Je lui avais rendu un silencieux hommage. J’étais comme ça propulsé dans l’histoire, dans mes après-midi hospitaliers. C’étaient pas des récits de généraux et de traités, c’étaient pas de grands sacrifices inscrits en lettres d’or dans le frémissement de la soie. Il était tout petit, le récit de la mamet, avec les moustaches de Léon, du fumier de cheval, la tache noire de sa blessure sur son mollet, sa langue occitane qu’on lui interdisait de parler à l’armée et son nom de paysan oublié. Mais c’était mon papet, c’était mon récit, c’était ma grande histoire du Serre-de-Barre. Ils vivaient, mes bouquins de collège, dans cette chambre d’hôpital, avec leur théâtre d’ombres familières et

quelquefois les larmes de ma grand-mère. 1914, c'était Léon qui pleurait. C'étaient les cheminées qui fumaient, à Bosc, le coq qui chantait quand le papet partait, peut-être pour toujours, et les églises, celles que je connaissais, de Gravières, des Salelles, de Malarce, de Thines, de Brahic, et leurs cloches qui retentissaient : « Pendant quatre ans, mon Pierre, j'entendais le glas qui sonnait. Il sonnait tous les jours, pendant des heures », et mon père murmurait « Tu te rends compte, Chichi, il y avait des morts tous les jours. Tous les jours... », et je la sentais, je la vivais, l'angoisse de ma grand-mère qui se demandait si c'était pour papa que sonnait le glas. J'avais la Grande Guerre et le Serre dans ma chair, c'étaient plus du tout des histoires de manuels scolaires, et le siècle se déployait là, sous mes yeux, par la grâce sans cesse renouvelée des récits de la mamet. Papa sautait à pieds joints dans la Seconde Guerre mondiale, que mon grand-père Odilon avait faite.

– Dis maman, tu l'as raconté à Pierre, ce qu'a fait le Berthou Praloup ?

– Je te l'ai pas dit, mon Pierre ?

– Non ?

– Quand le Berthou est parti à la guerre en 1939, il a été fait prisonnier très vite, comme Odilon. Sa mère m'avait montré un courrier où il lui donnait des nouvelles de son camp en Allemagne, et elle m'avait dit : "Il est trop malin, mon Berthou. Ils le garderont pas." Deux mois après, il est revenu ! Il s'était échappé !

On avait tous une pensée émue pour la débrouillardise du Berthou. Elle était compliquée, cette guerre, notamment à cause de mon arrière-grand-père : le poilu d'Orient vouait un culte à Pétain. Il racontait à qui voulait l'entendre dans le village, et le village n'était pas grand, en occitan, que de Gaulle était un bandit et qu'il espérait que Pétain lui ferait bientôt la peau. C'était venu aux oreilles de la Résistance locale, cette histoire, que le Léon de Bosc chantait les louanges au Maréchal. Ils avaient failli le zigouiller, mais s'étaient ravisés : son gendre Odilon était prisonnier de guerre, en camp tout au fond de la Pologne. Ça lui avait valu son salut, au Léon, qui avait de la suite dans les idées : pour la dernière élection de sa vie, il avait voté Tixier-Vignancour aux présidentielles de 1965. Ancien responsable

vichyste, promoteur de l'Algérie française et facho plein pot, Tixier avait Jean-Marie Le Pen comme directeur de campagne. Les opinions du Léon n'avaient pas droit de cité chez lui : sa fille Aldeberte était entièrement dévouée à de Gaulle, opposé aux nazis qui lui avaient enlevé son mari jusqu'en 1945. « Il faut que tu le comprennes, mon grand-père, Chichi, m'enjoignait papa. En 1905, il avait vingt-cinq ans, au moment de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État. Lui il était très catholique, comme tout le monde à la maison. Il avait appris que l'État allait réquisitionner les biens des curés, alors avec une vingtaine de copains paysans, ils étaient descendus défendre l'église de Gravières. Ils avaient des barres de châtaignier et des manches de pioche. Une cinquantaine de gendarmes sont arrivés à cheval, ils les ont dispersés à coups de fouet. Mon grand-père me racontait que ça lui avait fait tellement mal qu'il était resté au lit trois jours. Il était pas douillet, pourtant... » La loi sur la laïcité, c'étaient les coups de fouet qui révoltaient ma grand-mère, indignée qu'on ait ainsi traité son père.

Les deux tours de parc me fatiguent. On s'assoit sur un banc. Papa ouvre un Thermos de café, et il me file un gâteau. Maman me fait passer du chocolat. Je serre les cinq tablettes sous mon manteau. Je pense à la seule photo de mon arrière-grand-père, encadrée en grand format dans la chambre de mes parents. Il fait face à l'objectif dans les ruelles du village, en arrière-plan ses murs de schiste, menant son troupeau de chèvres dont les cornes strient les maisons. On distingue deux yeux bleus perçants, et son immense moustache blanche semble équilibrer tout le plan.

– Ton grand-père, Manoust, tu l'emmerdais, lui aussi ?

– Ah non, je m'y serais pas risqué... C'était une autre génération... Il était extrêmement sévère, je me souviens d'un soir... Je te l'ai jamais dit, ça... Tu te souviens, quand avec maman on t'interdisait de dormir avec le chat, et que tu le planquais dans ton placard ?

– Oui ?

– Ben je faisais exactement pareil. Pareil que toi, non mais c'est incroyable ! Je supportais pas qu'on m'interdise de dormir avec mes bêtes. Donc un soir, je mets mon chat sous mes couvertures. Il ronronnait, impeccable... Mon grand-père monte pour me dire

bonsoir. On discute un peu, et... Et je pète. Je pète sous les draps. Putain de Dieu, ça a fait un effet à ce chat... Je sais pas, il a pas supporté ! Il a bondi, mon vieux, sous les couvertures... Mon grand-père voit ça... Il l'a pris à coups de canne ! Ouais ! Sauf que moi j'étais dessous ! Il a foutu des grands coups de canne sur ce lit, il m'a massacré ! Je peux te dire que le chat est sorti... Le lendemain, j'arrivais à peine à marcher...

– Pourtant, ton grand-père, il...

– C'était...

Ses larmes, de nouveau, à peine contenues. Les miennes aussi.

– C'était un type extraordinaire. Un travailleur infatigable, une connaissance des arbres, de la terre, de la nature... C'est inimaginable, ça ne peut plus parler à personne, dans le monde d'aujourd'hui... Et le chat, c'est une histoire à la con, parce qu'il était plein d'amour, cet homme, pour ma mère, pour moi... C'était un roc, une tendresse... On était tous appuyés dessus. Il travaillait encore dix jours avant sa mort. Je le revois monter les marches de l'escalier, là, devant chez nous, tu situes lequel ?

– Oui ?

– Cet escalier terrible, il le montait tout doucement, avec sa canne, le travail l'avait usé jusqu'à la corde... Il montait les marches, épuisé... Il le montait avec une bassine de linge à la main ! Parce qu'il était féministe avant l'heure, mon grand-père ! Ma grand-mère avait un père géomètre. Elle estimait avoir un rang, va savoir pourquoi, et elle ne foutait rien à la ferme pendant que tout le monde se crevait le cul. Le Léon lui a apporté son petit déjeuner au lit jusqu'à la fin de sa vie, il lui préparait à manger, et il faisait le ménage et les lessives ! Je peux te dire que ça sidérait tout le monde. Les types nés au XIX^e siècle qui allaient au lavoir battre le linge, tu n'en voyais pas un seul...

– Et personne ne lui faisait la remarque ?

– Hein ? Mais tu rigoles ! Tous les hommes du village ! Je l'entends encore dire qu'il ne voyait rien d'insultant pour un homme à faire la lessive et les repas... Tu as l'air crevé, Chichi.

– Ouais, je suis claqué. C'est une saloperie, ces médocs, putain ça...

– Ne t'énerve pas, ça sert à rien. Tu les prends, et puis tu pourras toujours en donner à maman...

Papa met son chapeau. Il me raccompagne à ma piaule.

– Je reviens après-demain, Chichi, demain je peux pas.

Lucas a pas le moral. Il veut pas en parler. Je lui dis que sa femme est magnifique, que c'est un salaud de pas me l'avoir présentée. Il sourit, juste un peu.

On s'endort devant la téléloche.

9

– Qu'est-ce que c'est que ces yaourts ?

Devant la rangée alignée sur ma fenêtre, l'aide-soignant a l'air très en colère.

– Ben c'est des yaourts, j'explique.

– Je vois bien que c'est des yaourts. Qu'est-ce qu'ils font là ?

– Ils prennent le frais.

– Vous vous foutez de moi ? J'appelle le médecin.

– Parce que j'ai des yaourts sur ma fenêtre ?

– Pour la dernière fois, je vous demande ce qu'ils font là.

– Je... Je vous dis, je les mets au frais, vu qu'il fait froid dehors, et quand j'ai faim, je les mange.

– Bon. Tout ça c'est poubelle, allez hop !

Il me tend un grand sac.

– Allez, poubelle !

– Non, pas poubelle.

– Dépêchez-vous.

– Non mais vous rigolez, là ? Vous voulez que je balance mes yaourts ? Ils vous dérangent, ils vous empêchent de dormir ? Ils font du bruit la nuit ?

– Vous ne voulez pas être compliant, monsieur Souchon ?

– De quoi ?

– Vous ne voulez pas être compliant avec le personnel hospitalier ?

Lucas émerge.

– Balance tes yaourts, Pierre, tu le connais pas, lui ? Il est con comme un balai...

– Vous voulez bien répéter, monsieur Teinturier ?

– Je dis que t’es con comme un balai. Mais tu vas les avoir, tes yaourts, t’inquiète pas. Donne-lui, Pierre.

– On réglera ça plus tard avec les médecins, monsieur Teinturier. Dépêchez-vous, monsieur Souchon, soyez compliant.

– Mais qu’est-ce qu’il raconte, là ? C’est quoi compliant ?

– Compliant, c’est comme ça. Pour la dernière fois...

– Tiens, t’es content ?

Je balance mes yaourts dans le sac.

– Je signalerai tout au médecin, monsieur Souchon. Tant que vous ne serez pas compliant, vous ne sortirez pas.

– Compliant dans ton cul, remarque Lucas.

– Ah c’est ça que ça veut dire ? je me renseigne.

– Continuez, continuez... Vous verrez tout ça avec les médecins. Tout est noté, sachez-le bien.

Lucas s’allume une clope.

– Compliant... Il a appris un mot, ce connard, il sait même pas ce que ça veut dire...

– Mais ça veut dire quoi ?

– Oh, t’as pas fait d’anglais, l’intello ? *To comply* ! Se conformer ! Ces abrutis se la jouent on parle anglais, comme dans les banques... La bonne “compliance”, eh ouais mon gars ! On dit comme ça à Paris ! En Ardèche, vous dites encore “l’observance” !

– *Hey man ! You’re the best, man ! Yeah ! Once again !*

– Ouais, en attendant, il va raconter ça aux toubibs...

– On dit comment yaourt en anglais ?

– *Yogurt... Pierre and Lucas want to eat yogurts...*

On se tient les côtes.

– *Do you want a cigarette, dear Peter ?*

– *Yes Lucas, it’s very nice from you...*

Ça frappe à la porte.

– Monsieur Souchon ? Vous me suivez, s’il vous plaît ?

C’est madame Bartorello, l’infirmière générale. Je l’aime bien, elle est très gentille, et elle fume sans arrêt avec nous dehors.

– Attendez, madame Bartorello... Vous me faites venir pour les *yogurts* ?

– Pardon ?

– Euh, je... C'est pour les yaourts ?
– Mais quels yaourts ?
– Non, je pensais...
– Le docteur Ducis veut vous voir, je ne sais pas pour quel motif.
Une consultation, j'imagine...

– Je vous suis.

Dans son dos, Lucas fait le signe de me bénir.

Madame Ducis me fait un grand sourire. « Asseyez-vous, monsieur Souchon, je vous en prie. » Depuis le début, je suis fou d'elle. Elle est plus jeune que moi, elle est magnifique, et surtout, chez cette interne, je sens l'amour. L'amour de son burlingue, l'amour de son métier, l'amour de nous tous, les démantelés. Je la vois entrer dans les psychologies, investir les âmes, cicatriser les cœurs. Je la sais présente à nos blessures, délicate dans nos profondeurs, passionnée d'empathie. C'est pas grand-chose, un grand médecin, ça n'a l'air de rien, ce sont des questions posées à point, quelques sourires, de la complicité point trop n'en faut – sur cette autorité d'humanité, alors, on peut toujours s'appuyer. Madame Ducis m'attache. Madame Ducis me pique. Madame Ducis me tabasse. Je sais qu'elle me protège.

– Comment vous vous sentez ?

Clair. Je veux y voir clair. Et dans ces simples mots, je sens toute son attention concentrée pour démêler mes fils.

– J'en ai marre, madame Ducis. J'en peux plus.

– Vous en avez marre de quoi ?

– Mais d'être ici, bordel ! Putain, vous croyez que c'est marrant ? Vous savez ce que c'est, ma vie ? Vous l'imaginez ? Ma vie hors d'ici, je veux dire ? Et là, je vais me la jouer, je vais vous balancer toute ma morgue, mon arrogance...

– Allez-y.

– Mais putain je passe mon temps à écrire ! À faire des reportages ! À courir la France entière, l'étranger, à rencontrer des ouvriers, des paysans, à faire des enquêtes, à défoncer des députés, à maltraiter des ministres... Et là, je passe mon temps à quoi ? Qu'est-ce que je fous ? Je vais vous dire ce que je fous ici : je me prends la tête avec un connard d'aide-soignant parce qu'il veut que je jette mes yaourts ! Là ! Voilà ce que c'est ma matinée ! Y a ce gros con qui arrive, qui me dit

de balancer les yaourts que j'ai sur ma fenêtre, et moi je résiste ! Vous voyez ? Parce que c'est une lutte idéologique quand même capitale, de défendre ses yaourts ! Non ? Vous trouvez pas, vous ? Ça, c'est de la résistance d'avant-garde ! À côté de ça, les services publics détruits, les cheminots défoncés, la retraite qu'on est en train de nous baisser, je... Ça me fait marrer, moi ! C'est pour les guignols ! Je suis pas comme tous ces cons, moi, j'ai des priorités politiques. Je lutte pour mes yaourts. En plus j'apprends des mots...

– Quels mots ?

– Compliant. Vous devez être au courant, vous ? Il faut que je sois compliant avec le personnel hospitalier. C'est intéressant, non ?

– C'est vrai que vous n'êtes pas très compliant. Or vous savez que vous devez accepter le traitement si...

– Mais j'accepte rien du tout, moi ! J'emmerde l'acceptation...

– C'est bien ce que je vous dis. C'est ça qui vous a conduit ici : vous n'acceptiez plus votre traitement, vous avez cessé de le prendre. Or vous avez une forme grave de bipolarité, et chez vous, c'est mathématique : sans médication, c'est la rechute. Alors il faut effectivement que vous acceptiez, monsieur Souchon. Acceptez votre maladie, et ce qu'elle implique.

– Mais c'est justement là que ça va pas, madame Ducis. Je me suis entièrement construit sur l'inverse, c'est-à-dire contre l'acceptation. Quand on milite, c'est pour changer les choses. Donc ça suppose qu'on croie au changement, à la possibilité de la transformation, et qu'on ne fige rien en l'état. Qu'est-ce qu'on fait avec l'ordre social ? On l'accepte ? Je le vomis, l'ordre social. Donc je me bats pour le transformer.

– Moi je n'accepte pas que vous soyez malade, monsieur Souchon. Voilà contre quoi je me bats.

Sa voix douce me chavire.

– Si vous voulez changer l'ordre social, et je n'ai rien contre, il faut que vous soyez en pleine possession de vos moyens. Il faut que vous soyez sain, soigné. Dans l'état où on vous a récupéré, sur la statue de Jean-Jaurès, je doute fort que vous auriez pu être utile à quelque lutte que ce soit... Ensuite, que vous éprouviez de l'aigreur suite à la manière dont vous vous estimez traité, je peux le concevoir, même si

je n'ai pas tellement compris votre histoire de yaourt. Mais vous connaissez la psychiatrie depuis longtemps. Vous savez que nous ne sommes pas là pour vous brimer, même si cela peut parfois en avoir l'apparence, mais pour vous permettre de vivre. Justement, vous pensez un petit peu à votre sortie, à ce que vous allez faire ?

– Non, curieusement, je pense pas du tout à l'après. Je... Je sais pas si c'est les médocs, mais je me fais des flash-back en permanence... Je pense vachement au passé, je...

– Pourquoi ?

– Franchement, j'en sais rien. Ou plutôt si, je sais. Je sens, si vous voulez, que la clé est là. Que j'ai construit des trucs, des identités foireuses, bizarres, qui m'ont conduit ici. Et que tant que j'aurai pas démêlé ce que c'est, je me sortirai jamais de la merde.

– Vous pensez à des épisodes en particulier ?

– Je pense...

Je m'étrangle.

– Oui ?

– Je pense beaucoup à mes grands-parents paternels. Ils sont morts, maintenant, depuis presque quinze ans. Mais vous voyez, je ne peux toujours pas en parler sans pleurer.

– Pourquoi vous n'avez jamais fait votre deuil, à votre avis ?

– Vous pensez que je n'ai jamais fait mon deuil ?

– Ça y ressemble, en tout cas, si quinze ans plus tard, leur disparition est toujours à vif...

– Parce que j'ai tout fondé sur eux. Mon boulot, mon engagement... Toute ma vie, en fait.

Je suis cinglé. Je suis complètement cinglé, je le sens. Est-ce qu'ils me reconnaîtraient, mes grands-parents ? Continue, vas-y. Continue à leur jurer fidélité. Qu'est-ce qu'ils en auraient à foutre, de tes proclamations ? Qu'est-ce qu'ils penseraient, eux les gaullistes, eux les cathos, de ton engagement rouge vif, ton poing tendu bien haut ? Qu'est-ce qu'ils imagineraient, toi dont les cachets font le sommeil lourd, trop lourd, de tes grasses matinées multipliées, de ta tendance à poétiser dans de considérables volutes de fumée ? Qu'est-ce qu'ils diraient, de toi l'aliéné, toi dont la sœur de la grand-mère, Élise, la terrible Élise, avait pesé de tout son poids de scandale sur la famille,

parce qu'elle avait passé la moitié de sa vie à l'hôpital psychiatrique ?

Élise ! Son prénom seul faisait encore trembler mon père. Je l'entendais. « Les rares fois où elle venait à la maison, on me disait de faire très attention, qu'elle était bizarre, qu'elle pouvait s'énerver... » C'était son mari, racontait papa, qui avait rendu timbrée la première fille du département à être devenue institutrice. Pour cet esprit brillant, émancipé, les familles avaient conçu un mariage avec le paysan le plus riche de la région. Une saloperie, vraiment, ce Fernand, travaillant du matin au soir, comptant ses sous, hurlant sur sa femme, lui interdisant de travailler, la cloîtrant dans sa cuisine avec les enfants. La tante Élise avait sombré à tout jamais, dans la psychiatrie de l'après-guerre qui fourmillait de fins praticiens – les quantités d'électrochocs qu'elle avait subies avaient définitivement déchiré sa mémoire.

– Tout fondé sur eux, c'est-à-dire ?

– Ce sont des histoires. Ce sont des histoires qu'on m'a racontées, auxquelles j'ai donné un sens... Elles me hantent.

– Par exemple ?

– Gibraltar. Gibraltar, c'est capital.

– Oui ?

– Mon grand-père a été mobilisé en 1939. Il est parti à la guerre en laissant à la maison mon oncle et ma tante... Deux enfants, de un et deux ans. Mon père est né à son retour... Entretemps, il s'était écoulé six ans : il a été fait prisonnier en 1940, et comme il était paysan, les Allemands l'ont envoyé dans une ferme tout au fond de la Pologne. En cinq ans, il a réussi à poster une seule lettre à ma grand-mère. Je l'ai chez moi. Vous savez ce qu'il écrivait ?

– Non ?

– “Chère Aldeberte, je suis prisonnier. Ne te fais pas du mauvais sang à mon sujet.” Il était excellent en effets de style, vous voyez, les métaphores, le sens du lyrisme... Bon. Donc il a travaillé cinq ans comme une bête sous la surveillance de types avec des fusils-mitrailleurs. Ça détend, quand on bêche les pommes de terre. Mais ça l'empêchait pas de trouver ses patrons sympas, la famille de propriétaires terriens pour qui il bossait : un jour, il passe sous une charrette et se casse le bras. Il était tout content quand il me racontait

que les patrons l'avaient fait soigner, et qu'ils ne l'avaient pas tué... En 45, les Russes l'ont libéré. Eux ils étaient un peu moins arrangeants. Quand ils se sont pointés dans la ferme, ils ont fait aligner tous les prisonniers au bout de leurs flingues. Ils leur ont piqué leurs objets de valeur, et ensuite ils ont fait venir les patrons allemands, le père, la mère et les quatre enfants. Une rafale, hop, ils les ont torchés, et ils se sont barrés en emmenant mon grand-père ! Ils ont traversé l'Europe en flammes. La route était bourrée de cadavres de soldats allemands, et mon papet me racontait que le chauffeur de son camion faisait des écarts pour leur rouler sur la tête. Vous voyez ?

– Je... J'imagine... Mais Gibraltar ?

– Les Russes ont laissé mon grand-père à Odessa. Il parlait pas franchement l'ukrainien, comme garçon, plutôt l'occitan, ce qui fait qu'il a raté le premier bateau pour Marseille. Il valait mieux : le bateau a sauté sur une mine, huit cents morts. Donc il a pris le suivant, et il a mis deux mois pour arriver à Marseille, la traversée était très lente, toute la mer était encore piégée. Odessa-Marseille, vous vous figurez le trajet ?

– Oui ?

– Bon, vous avez fait des études, vous, et moi aussi. Mon grand-père un peu moins, il était jamais allé à l'école. Donc pour faire Odessa-Marseille, vous savez par où il est passé ? Par Gibraltar. Il a raconté ça toute sa vie. Quand mon père avait vingt ans, il lui a amené une carte, et il lui a montré que c'était impossible, là, entre ces deux points, de passer par Gibraltar. Mon grand-père avait disjoncté : "Ah tu le sais mieux que moi, toi, par où je suis passé ! Ah toi tu l'as faite, la guerre !" Mon père en est jamais revenu, d'Odessa qui touchait l'Espagne dans la tête du papet.

– Pourquoi est-ce que cela vous marque tant ?

– Mais vous vous rendez compte ? Vous êtes propulsé six ans dans une immense confiture mondiale, là, et vous savez même pas où vous êtes, ni ce que vous faites ? Vous imaginez ce que ça suppose ? Mais combien il y avait d'Odilon Souchon dans cet abattoir international ? Combien de paysans illettrés qu'on a envoyés au carton et qui ne comprenaient même pas ce qui se passait en allant se faire tuer ? Gibraltar, voilà comment on se fout de la gueule du peuple ! Là vous

l'avez en plein, la chair à canon, c'est pas que dans les chansons ! Donc comment vous voulez... Donc il faut toujours être du côté de ceux qui ne savent pas lire une carte. Et détruire ceux qui se baladent dessus avec des baguettes dans les états-majors... C'est simple, le monde, c'est pas complexe, comme racontent un paquet de connards en permanence. Il y a les dominants, vous voyez, et il y a les dominés. Entre les deux il y a Gibraltar, et il faut juste choisir son camp.

– Mais en dehors du tragique de l'histoire de votre grand-père, je ne vois rien de dramatique à ce que vous pensiez à son histoire...

– Moi si. Parce que je crois que je triche.

– Je ne crois pas, moi. Vous expliquez très bien qu'à travers vos engagements, vous pensez lui être fidèle.

Il y avait les tranches de jambon, aussi. J'en sentais l'odeur. Mon grand-père avait perdu sa mère à six ans de la grippe espagnole, cette épidémie comme une cerise sur le gâteau de la guerre de 1914. Devenu veuf, le père d'Odilon s'était mis à boire. Il s'était fait ivrogne au dernier degré, le vieux Souchon, presque clodo, se foutant sur la gueule cuité monumentalement avec Louis, son fils aîné. Il partait se soûler comme une vache dans les baloches environnants, dormait dans des fossés, et laissait mon grand-père, son dernier fils, enfermé dans la grange. Mon papet crevait la dalle, là-dedans, il avait rien à bouffer. C'étaient les voisins qui le nourrissaient, le petit, lui faisant passer du jambon et un peu de pain sous la porte du gourbi... Il était mort très vite de sa soûlographie, le père Souchon, et l'Odilon à ses douze ans avait été élevé par Louis. Survivant de la boucherie de 1914, grièvement blessé au Chemin des Dames, mon grand-oncle avait été fait officier au feu. Pour se donner du courage, et il n'en manquait pas, il s'envoyait au front un tas de litrons. L'habitude ne l'avait pas quitté. Il était devenu soûlaud comme il faut, le Louis, et Odilon, quittant son père pour son frère, avait grandi dans les vapeurs infernales de la boisson.

– Lorsque j'ai été en âge d'aller dans les bars, à treize ou quatorze ans, mon père me menaçait, me racontait papa. Il me disait : "Au bistrot, ne bois jamais d'alcool, demande toujours un café. Parce qu'on sait d'où tu viens."

Mon père respectait à la lettre le commandement de sobriété, tant la

réputation d'ivrognerie des Souchon était robuste.

Il avait bien fallu vivre. Louis picolait tellement que la ferme partait en confiture, alors mon papet allait s'embaucher à quinze ans sur la place des Vans pour des travaux agricoles journaliers.

– C'étaient les plus pauvres de la vallée qui faisaient ça. Les jours de marché, ils allaient s'exhiber sur la place, ils étaient une vingtaine. Les patrons passaient. C'étaient de petits paysans du coin, qui les embauchaient pour les foin, couper du bois... Ils ne les payaient pas, mais ils les faisaient manger et dormir.

Mon père avait un air songeur.

– C'était vraiment le marché aux esclaves, Chichi. Mon père restait debout pendant des heures. Les paysans qui passaient lui tâtaient les muscles et regardaient ses dents, puis disaient : "Allez viens, toi, je te prends une semaine." Nom de Dieu...

Le papet, quand il rentrait de sa journée de travail, nageait dans sa rivière. Il avait développé une musculature phénoménale. Athlète et bourreau de travail, Odilon ne buvait jamais d'alcool. C'était un sérieux garçon, dont l'excellente réputation était remontée jusqu'au sommet de la vallée grâce aux bons soins de la mère Chardesse. Cette marieuse avait recommandé l'Odilon au Léon de Bosc, mon arrière-grand-père maternel qui n'avait pas eu de fils. Il lui fallait trouver un mari à Aldeberte, sa fille aînée, qui ne pouvait pas reprendre la ferme sans les bras d'un homme. À pied, un jour de 1936, Odilon était parvenu là-haut, et avait poliment parlé à ma grand-mère. Il lui avait plu. Le Léon avait raccompagné son gendre potentiel jusqu'au portail. La nuit tombait :

– *M'on di qué sia coumunisto. Sé cos vrai, t'souro vous rétira,*¹ avait intimé Léon.

Il avait tourné les talons sans lui serrer la main. L'infondé procès en bolchevisme n'avait pas tenu longtemps. Avec l'assentiment de ses parents, Aldeberte, qui avait déjà éconduit plusieurs prétendants, avait fait un mariage d'amour l'année du Front populaire.

Puis mon grand-père était parti pour six ans de guerre. Revenu au pays, il avait retrouvé deux enfants de six et sept ans, mon oncle et ma tante, qu'il avait quittés nourrissons. Mon père arrive, en 1948, et

devient alors l'unique enfant qu'Odilon voit grandir chaque jour. Le sien, son petit, son chéri. Mon grand-père a travaillé comme une brute toute sa vie, sans jamais gagner un rond, ou presque, pour faire vivre la ferme et la transmettre à Claude, son fils aîné. La polyculture-élevage lui laissait juste quelques moments pour le braconnage de temps en temps, son seul loisir. Taiseux complètement, il fallait pas l'emmerder, le papet, cévenol de tous les temps. Parce qu'il y avait le noyer, aussi.

– On avait un bois de cerisiers à côté de celui d'un voisin. La limite entre les deux, c'était un petit ruisseau dans lequel poussait un noyer magnifique. Du coup il appartenait à personne, ni à nous, ni au voisin. Simplement, on ramassait les noix qui tombaient de notre côté, et le voisin faisait pareil. J'avais dix ans, se souvenait papa. On part tailler les cerisiers avec mon père... Et on découvre que le voisin avait coupé toutes les branches du noyer qui poussaient de notre côté. Il avait peut-être estimé qu'on avait ramassé quelques-unes de ses noix... On n'a jamais su. Mon père me dit : “*Vas veyré. Espero un pao !*”² Il part en courant chez nous et revient avec une hache... Il monte à la cime de ce noyer qui faisait vingt mètres, et coupe toutes les branches du voisin. Toutes ! En cinq minutes ! T'aurais vu le noyer, c'était l'unique de la région... Il en a fait une vraie canne à pêche. C'est incroyable, quand j'y pense. C'était l'Anatolie, Chichi. L'Anatolie.

Je savais à peine où elle était, cette ahurissante contrée. Je l'imaginais très loin au fond de la Russie avec des paysans de Sibérie aux manières préhistoriques. Quand papa mettait cette comparaison dans la discussion, c'était pour signifier combien on en était éloignés, désormais, de ce pays perdu de son enfance – même si tous les jours ou presque il m'expliquait qu'en droite ligne j'en descendais.

Madame Ducis me regardait. Tricher...

– Si, je vous garantis que c'est un drame, pour moi.

– Mais qu'est-ce qui est un drame ?

– Je... C'est là que je sens qu'il y a quelque chose qui foire. Par exemple, vous voyez, j'ai mon vieux pote Vincent... On se connaît depuis l'âge de deux ans, depuis la maternelle. Il vient exactement du même milieu que moi, il a les mêmes grands-parents, tout petits

paysans en Ardèche. J'ai très bien connu les siens. Sa grand-mère vit toujours, d'ailleurs, je vais souvent la voir, c'est une femme exceptionnelle. Son grand-père aussi était quelqu'un d'extraordinaire, un grand paysan des Cévennes, avec un savoir, une sensibilité... Bon. Ils crevaient la dalle, comme chez moi, à tel point qu'en plus de la ferme, le grand-père de Vincent devait se faire maçon, de temps en temps, et partait en septembre vendanger dans les grandes exploitations du midi de la France, pour qu'il y ait de l'argent dans la maison... Sans ça, il y en avait pas. Parce qu'il faut voir que ces gens vivaient en dehors de l'économie monétaire ! C'était l'autarcie totale, ou presque... Je vous parle pas du paléolithique, là, je vous parle d'une vie que mon père a connue...

– Vous vouliez me dire quelque chose à propos de votre ami Vincent ?

– Oui. Donc Vincent est devenu médecin, c'est un grand cardiologue, et moi journaliste. Et dans un certain sens, si vous voulez, je ne me remets pas de la fracture... De l'écart social qu'il y a entre mes grands-parents et moi. Tout ce qu'ils étaient, tout ce qu'ils savaient, leur vie paysanne, j'en suis très loin, aujourd'hui, et ça me poursuit, comme si j'avais une dette. Donc un jour, je l'ai dit à Vincent, en étant convaincu qu'il vivait la même chose – lui, le cardiologue, ayant en quelque sorte trahi ses grands-parents... Il a eu l'air complètement sidéré, et m'a assuré que pour lui, il n'y avait pas de cassure avec ses grands-parents, mais une continuité. Je l'entends me dire : “Mais attends, je leur suis fidèle tous les jours, je leur ressemble, dans mon abnégation, mon endurance au travail, ma volonté d'y arriver...” Pour lui, ça a été quelque chose de très simple.

– Je crois que vous gagneriez beaucoup à simplifier les choses, effectivement.

– C'est-à-dire ?

– Écoutez, ce n'est pas que je rejette l'itinéraire de vos grands-parents, et l'effet qu'il a pu avoir sur votre développement. Mais je pense que vous faites assez largement fausse route, en imputant à leur existence l'essentiel de vos troubles. Vous êtes bipolaire, monsieur Souchon. Certes, votre grand-père vivait dans la misère, votre grand-mère aussi, et ce n'est pas votre cas, je l'entends bien. Mais la

bipolarité n'a rien à voir avec ça. Toutes les recherches le montrent, on sait aujourd'hui que c'est une fragilité génétique. Il y a donc un terrain favorable à cette pathologie dans votre famille, ça ne va pas plus loin que ça, d'autant que je me souviens que votre tante...

– Oui, la sœur de ma mère est bipolaire, aussi, elle a le même traitement que moi.

– Voilà. Vous voyez qu'en plus, on peut identifier d'où vient cette fragilité, en l'occurrence de votre famille maternelle. Donc vos questionnements sont légitimes, mais ils ne doivent pas vous emmener trop loin. C'est-à-dire que vous ne devez pas perdre de vue l'essentiel, c'est que vous souffrez d'une pathologie dont la provenance est connue, et j'allais dire, là-dedans, peu importe vos grands-parents...

– Donc je prends mes cachets et je ferme ma gueule ?

– Je vais vous répondre de manière tout aussi provocatrice : quand vous les preniez, est-ce que vous ne la fermiez pas, votre gueule ? En d'autres termes, est-ce que ça n'allait pas bien pour vous ?

– Si.

– C'est ce que je vous dis. Simplifiez-vous la vie... Et en attendant, soyez compliant.

Elle me fait un grand sourire.

Dans la piaule, Lucas m'attend.

– Alors ? Tu les as libérés ?

– De quoi ?

– Les yaourts ?

– Putain t'es con, bordel ! Non, c'est juste la toubib qui voulait me voir...

– Et les yaourts ?

Lucas décolle nettement en vrille :

– Je veux le secrétariat.

– Hein ? Le secrétariat de quoi ?

– Du flaille.

– C'est quoi le flaille ?

– Le FLY ! Le Front de libération des yaourts ! *I believe I can flaille !*

– Arrête tes conneries !

– T'es président direct ! *Mister president of the united FLY !* Dès que je sors d'ici, je rédige tes discours. Chers camarades yaourts

emprisonnés... Jamais, plus jamais vous ne subirez le sort de la poubelle... Entre ici, grand bifidus, avec ton terrible cortège de yaourts suppliciés...

Lucas me décore compagnon du yaourt libre, « dans l'honneur, et par la victoire ».

1 « On m'a dit que vous étiez communiste. Si c'est le cas, il faudra vous retirer. »

2 « Tu vas voir. Attends un peu ! »

10

Madame Ducis me fait appeler dans son bureau.

– J’ai quelque chose d’un peu particulier à vous demander, monsieur Souchon.

– De votre part, j’accepte tout, madame Ducis.

Je ne rate jamais une occasion de la draguer. Je la complimente, je l’assaille de fumeux mots d’esprit, je fais allusion à mon trouble, à sa beauté. De temps à autre, ces tentatives répétées parviennent à lui arracher une moue amusée, comme si elle me répondait « Pas mal, celle-là », « Bien joué ». Jamais, pourtant, jamais je ne réussis à la déstabiliser, à lui faire quitter pour un instant, un instant seulement, sa blouse blanche de praticienne. Je m’accroche malgré tout à cette poésie, une médecin amoureuse d’un psychotique, et je m’imagine en voyage entre ses bras.

– Un grand professeur de psychiatrie voudrait vous rencontrer avec son équipe et ses étudiants.

– Mais pourquoi ?

– Parce que vous êtes un cas... Euh... Disons pas ordinaire, et à son sens ce serait très intéressant de vous voir.

– Qu’est-ce que vous en pensez ?

– Je pense que cela peut être positif pour vous. C’est quelque chose de stimulant, l’occasion de travailler avec d’excellents professionnels sur votre parcours.

– Mais vous, vous serez là ?

– Non, c’est le professeur qui mènera l’entretien.

– Alors je refuse.

– Comment ça ?

– Si vous n’êtes pas là, je ne participe pas. La grande professionnelle, c’est vous. Qui me soigne au quotidien ? Cet imbécile heureux de professeur de mes deux, ou vous ? J’en ai rien à foutre, moi, des grands médecins. Le grand médecin c’est vous.

– Je ne suis qu’interne, monsieur Souchon. Je...

– Je suis très sérieux, là, madame Ducis, et je ne suis pas encore une fois en train de vous draguer. Si vous n’êtes pas là, je ne veux rencontrer personne.

– Bien. Je vais voir avec son équipe. En attendant, ce serait utile que vous travailliez un peu sur votre vie. Si vous pouviez prendre quelques notes, avoir quelques repères, ce serait bien : l’entretien risque d’être très dense.

– Ce serait quand ?

– Après-demain matin. Merci à vous, en tout cas.

– Oui, mais vous vous rappelez ma condition ?

– Parfaitement. Je la transmets.

Elle me serre la main.

Il faudra que je leur raconte juillet 1997. Juillet 1997, j’avais basculé. Baudelaire et ses copains avaient frappé un grand coup, cet été-là. Dans le minuit de Paris que je voyais pour la première fois, papa m’avait fait remonter la rue Saint-Denis.

– C’est important que tu voies ça, Chichi.

J’avais croisé les yeux des filles.

Ils attendaient Verlaine chargé d’absinthe et tous les grands en poésie.

– C’est terrible, ce qu’elles vivent, ces dames. À la fin de sa vie, Nerval venait ici... Il promenait un homard en laisse, il était devenu zinzin.

La nuit marchait sur les trottoirs noirs et papa trébuchait en alexandrins sur les putains. Il était allé chercher les poètes à grands coups de fusil, et il me les collait maintenant à bout portant :

« Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d’ordure

Au visage fardé de cette pauvre impure

Que déesse Famine a par un soir d’hiver,

Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur. »

Je rentrais sans sommation dans le grand bordel de la littérature. Elles étaient pas structurées académiques, ses envolées poétiques. Depuis tout petit, papa braconnaît les vers des dames de chair dans le mas paysan où jamais personne n'avait ouvert un livre.

– L'instit' du primaire nous lisait de la poésie un quart d'heure chaque matin. Ça me fascinait. On allait aussi veiller chez des cousins qui avaient des contes. Pendant que les vieux discutaient, je lisais Perrault, Grimm dans un coin de la cheminée... J'en étais fou. À dix ans, ma mère m'a donné un peu d'argent de poche. J'allais à la Bibliothèque pour tous et j'achetais n'importe quoi. Zola, un roman érotique, un polar le mercredi suivant, Sartre... Je dévorais tout.

Ça avait fini par inquiéter ma grand-mère, les lectures à papa. Qu'est-ce qu'il foutait avec ces machins-là ? Elle avait fait appel à la tante Augusta. Ancienne institutrice, la vieille dame avait ausculté sévère la bibliothèque de mon père.

– Méfie-toi, Aldeberte. Ce que le Daniel lit, là... Ça lui apprendra à courir après les filles.

Elle avait l'expertise imprenable, Augusta. Papa ne s'envolait pourtant pas trop dans le jupon : à treize ans, il avait dû quitter l'école pour aider à la ferme. Ça me désolait complètement, cette condition de fils de paysan arraché au savoir.

– Oui, enfin...

Je ne quittais pas les filles des yeux, fasciné.

– Je peux te le dire, maintenant, Chichi... J'ai pas arrêté l'école pour aider mes parents. J'étais une vraie burne, à l'école. J'avais dix-sept ans en quatrième, j'avais redoublé toutes les classes... Toutes ! Et j'étais toujours aussi mauvais. Mes parents ne savaient plus quoi faire de moi... C'est pour ça qu'ils m'ont envoyé faire l'armée.

– Non mais tu déconnes ? C'était bidon, tes histoires d'être réquisitionné à la ferme ?

– Ah complètement. Je voulais pas vous le dire parce que j'avais peur que ça vous influence, ta sœur et toi, que vous vous mettiez à

plus rien foutre à l'école... On sait jamais comment les gamins peuvent réagir. Maintenant, vous êtes grands, c'est différent...

Ma mythologie en avait pris un sérieux coup, rue Saint-Denis.

Il était loin derrière, mon père pris à la terre, ses envies scolaires ravalées sur l'autel des châtaigniers. Le travailleur dévoué se transformait sous mes yeux sidérés en sauvage jamais apprivoisé qui faisait la honte du clan tout entier.

– Je sais pas ce que j'avais dans la peau. Ma mère me disait : “Tu es un démon sorti de l'enfer”, et je peux te dire qu'elle rigolait pas...

– Mais qu'est-ce que tu faisais ?

– Tu peux pas te figurer... Des conneries en permanence. J'étais le plus grand, donc j'entraînais avec moi tous les gamins du village. Un jour d'enterrement, je me souviens, Bosc était désert. J'ai pris le fusil de mon père... Je revois ces cinq énormes chats de la mère Fazeille, ils étaient gentils comme tout, ils se chauffaient au soleil... Pan ! Ils faisaient des bonds... Je les ai tous flingués, et je les ai traînés sur quatre cents mètres pour les balancer au ruisseau que tu connais, en bas.

– On avait su que c'était toi ?

– Non, mais on s'en doutait... La veille de ce jour-là, je me souviens, il y avait la mère Manificier qui était montée à la maison. C'était une amie de ma grand-mère, elle était très vieille... Elle avait fait huit kilomètres à pied pour venir jusque chez nous... Elle perdait un peu la tête, elle était vachement sympa... Ma grand- mère m'avait dit : “Si la Marie-Louise arrive pendant que je fais la sieste, tu lui offres quelque chose à boire.” Putain, je la revois s'asseoir dans la cuisine... “Ma grand-mère dort encore. Vous buvez quelque chose, madame Manificier ? je lui demande. – Oh oui merci, Daniel, tu es bien gentil...” Je pars au salon... Dans son verre, j'ai mis tout ce que j'ai trouvé. De la gnôle, du sel, du pastis, du calva, du Martini, de l'huile d'olive, du lait... “Tenez, madame Manificier.” Elle... Nom de Dieu... Elle l'a tout bu. Quand ma grand- mère est descendue de la sieste, elle était soûle au dernier degré. Elle tenait plus debout et elle racontait n'importe quoi... Il avait fallu la coucher. »

C'était du brutal, la métamorphose à papa dans la nuit parisienne.

J'apprenais ahuri qu'il avait dévasté pour ses dix ans juste sonnés l'unique cerisier de la famille Pélé, « la plus pauvre du village », en remontant de l'école un vendredi, pulvérisant l'infranchissable interdit de s'en prendre aux fruits. Quelques suffoqués témoins avaient identifié le voleur, et la mère Pélé avait entrepris en gravité de monter ses quatre-vingt-dix ans et sa canne jusqu'à Bosc. Mon père l'entendait discuter dans la cuisine avec Aldeberte.

– C'est le Daniel qui a mangé toutes tes cerises, Rosa ? Il est dans sa chambre... Viens. On va le corriger.

Elle avait la main vengeresse et leste, la mamet, et mon père le souvenir brûlant de gifles monumentales balancées à la volée. Quand les deux femmes avaient poussé la porte, au troisième étage, la pièce était déserte. Mon père avait sauté par la fenêtre neuf mètres plus bas.

– Je sais pas comment je me suis pas massacré.

L'exil avait duré trois jours, trois nuits de refuge dans le seul monde qui lui était hospitalier, la grande forêt alliée. Il y avait dormi sous d'inaccessibles châtaigniers, protégé par les ronciers et les grives chassées, rôties à la tombée de la nuit. Il était des leurs, la montagne reconnaissait le sien. Ses immenses chênes le pourvoyaient en écureuils, tirés à la carabine. Ses terriers abondants de fouines l'ensevelissaient de fourrures, renards piégés, blaireaux capturés, martres prises au collet, vendus en clandestinité. Ses pins très fins abritaient dans leurs sommets toutes variétés de *quinsons*, passereaux multipliés du rouge-gorge au pigeon ramier, leurs têtes retenues dans de moyenâgeuses combinaisons de pierres et de petit bois, bientôt cuits dans de grandes poêlées pour la famille attablée.

Il avait, des périlleuses barres rocheuses où personne ne s'aventurerait sauf lui, pris le tranchant et le vif, le sauvage et terrible apanage. Sa grand-mère avait un faible pour son état brut. C'était elle, la pénible vieille qui gonflait tout le monde à la maison, elle seule qui s'occupait de ses pies, de ses corbeaux. Il les dénichait à leur naissance dans d'in vraisemblables circonstances, les nourrissait de sauterelles, et les oiseaux devenus grands ne pouvaient plus se passer de leur indispensable parent. Stupéfiant les voisins, accourant à sa voix, ils n'étaient en liberté que lorsqu'il était absent, vivant sinon sur son épaule. Il était entré dans le génie des bêtes, et comme le chien de

chasse de son père s'appelait Dolly, il ne lui avait pas fallu trois jours pour qu'il réponde en facétie au nom de Georges.

« Georges ! Georges ! » papa criait sur la terrasse, sa mère accourait avec son manche à balai, c'était trop tard : le chien arrivait, et papa détalait déjà dans la forêt. Georges astucieux possédait par ailleurs la qualité de monter prestement à l'échelle, dix, douze mètres sans ciller lorsque mon père le demandait. Il escaladait tous les barreaux, le fox-terrier préféré du papet, qui tournait comme un fauve en bas en lui demandant de redescendre, pendant qu'en haut Georges c'était réglo faisait le beau. Le papet allait chercher sa barre de châtaignier, « Je vais le trouver, ce gamin, nom de Dieu », papa rigolait depuis longtemps dans ses futaies.

Il avait mauvaise réputation, le fils Souchon, ça finirait on le pensait en prison sans trop tarder. Graine de bandit, intenable au collège, haï des profs qui le bastonnaient, collé sans arrêt, il y arrivait sans stylo, sans cartable, sans cahier, et emmerdait la totalité des gens qui l'entouraient. Dans la rue Saint-Denis, les souvenirs affluaient, et papa était comme effrayé, désemparé par la saloperie dont il m'assurait qu'elle le caractérisait. Et le baromètre, il répétait, nom de Dieu. Le baromètre. Le baromètre, c'était une pièce de musée, dont quelque prof ahuri d'histoire ou de géographie avait décidé d'orner le grand couloir d'entrée. Il dominait de son immensité tous les élèves qui chaque matin rentraient, et un jour il avait été cassé. Défoncé, le baromètre, plus jamais capable de donner une quelconque mesure c'était avéré. L'heure était grave. Le baromètre avait une histoire, de la précieuse antiquité, et seul un coupable en monstruosité pouvait être désigné. Conséquemment sans hésiter c'était Souchon qui l'avait pété, et on l'avait mis au pilori, désigné à tous ses camarades comme l'unique responsable dont il fallait se préserver. Renvoyé, mon père n'avait jamais pu se disculper.

– C'est terrible, d'être accusé d'un truc que t'as pas fait. Ça me rendait cinglé...

C'est qu'il avait un casier, papa. Un redoutable passé de sacrilèges et de limites outrepassées. Comme il sortait de l'école, un soir de sixième qu'il redoublait pour la troisième fois, il avait aperçu une table

mortuaire devant l'église des Vans. La tradition exige dans ce coin de Cévennes que chaque connaissance du défunt y mette un mot, son nom, pour témoigner de son émotion. Papa lui l'avait bien compris puisqu'il avait pris le stylo et tracé sur toute la largeur des deux pages un énorme *MERDE*, et il était remonté braconner dans ses châtaigniers. Un valeureux passant l'avait reconnu, le Daniel, l'enfant de malheur. Il avait écrit *MERDE* sur le cahier du mort, du père Vigne qui était un type très bien, vieux paysan de surcroît ami de ses parents. L'heure n'était plus grave, cette fois. Elle était au basculement. Il y aurait un avant et un après. Trois jours plus tard, papa était en train de donner à manger aux lapins, et depuis le promontoire où se trouvaient les clapiers il l'avait aperçue, la maréchaussée. Les gendarmes étaient quatre, quatre képis montés sur des chevaux qui se rapprochaient, et dans le village ça commençait à faire son effet. Papa avait compris que c'était lui que la force publique venait chercher. Il avait fendu l'air dans tout le Serre, jusqu'à son sommet, et dans les bruyères d'altitude il se demandait comment ses parents cette fois le réceptionneraient. La forêt l'avait protégé, encore, un peu, plus de quatre jours, et il s'était résigné à rentrer. Résigné à l'impitoyable sentence des flics et du clan.

– Je suis arrivé dans la cuisine... Il y avait mon père. Il m'a regardé... "*Tè ! Siès aqui, tu ?*"³ Il m'a approché une chaise... Il a sorti des sardines, de l'ail, du pain... "Mange, tu dois avoir faim. Tu veux boire quelque chose ?" J'étais sidéré. J'étais convaincu qu'il allait me détruire. Il était très dur, mon père... Mais là, quatre flics à cheval qui étaient montés chez lui, il... Je crois qu'il était dépassé. Dépassé complètement, il en avait perdu tous ses moyens. Je l'avais jamais vu aussi gentil !

D'imaginer le papet debout dans sa cuisine interloqué au dernier degré, on pouvait plus s'arrêter de rigoler.

– Tu te rends compte, Chichi, l'époque ? Les gendarmes qui montent parce que tu marques "merde" sur un cahier ? C'était l'Anatolie... Putain... L'Anatolie.

J'allais de surprise en découverte.

Je le voyais maintenant, papa, je l'imaginais comme les saloperies de durs à cuire qui nous terrorisaient au collège. De la race de ceux

qui n'ont peur ni de la castagne, ni de la punition, ni de rien, dont la vie est un crachat à la face de la masse des cons bourgeois. Papa lui il crachait à la gueule de quoi ? Je savais pas bien. Ce que je comprenais, c'est qu'il m'avait refilé une ascendance martelée en paysannerie percluse de labeur, injonction répétée de fidélité à un monde qu'il avait rejeté. Il foutait jamais rien à la ferme et à l'école ? Je venais de mon côté de la campagne il me le garantissait dans ce qu'elle avait de plus traditionnel, et je devais d'arrache-pied travailler au lycée, dans une soumission totale à l'institution.

– Mais l'armée, ça t'avait pas calmé ?

– C'est le truc qui a fini de désespérer tout le monde chez moi...

Après ses trois ans d'engagé volontaire, il était devenu sergent dans les chasseurs alpins. Sous-officier à vingt et un ans, sorti du rang, mon père avait une brillante carrière militaire qui s'annonçait. À Bosc, on se réjouissait. Puis il était un jour rentré en stop d'Annecy pour expliquer à tout le monde qu'il en avait plein le cul, de cette saloperie d'armée, qu'il se tirait. La mamet en avait perdu le sommeil. Ça recommençait, les conneries du Daniel. Il avait rapidement flambé son pognon dans deux ou trois baloches et une belle bagnole tout de suite accidentée, et il avait dû retourner travailler. Comme beaucoup d'Ardéchois, la SNCF lui tendait les bras. Manutentionnaire à la gare de Roanne, il déchargeait des wagons du matin au soir. Il était fonctionnaire : ses parents étaient rassurés. Deux ans seulement, puisqu'il avait tout plaqué pour se casser à pied, en train, en voiture et n'importe comment dans d'in vraisemblables coins du monde dont personne à Bosc n'avait entendu parler. Où il est, le Daniel ? En Afghanistan ? Comment tu dis ? Il a envoyé une carte postale de, regarde, qu'est-ce que c'est ça Téhéran ? Le Daniel a perdu son passeport en Inde, il écrit. Il est assigné à résidence à New Delhi, il n'a plus rien à manger. Il rentrait, des fois, enfin ! Barbe longue et mauvaises manières ! Il allait faire les vendanges ! Il se rangeait ! On respirait ! Et il repartait dès qu'il avait ramassé quelques ronds. Le cousin Martial avait un tas de relations. Il l'avait fait entrer à la Fédération des chasseurs de l'Ardèche.

– Ça consiste en quoi ? avait demandé papa.

– À attraper des renards.

On allait le payer pour braconner légalement. Il avait détruit les nuisibles quelque temps, puis s'était avisé qu'il lui restait un continent à visiter. Lorsqu'il avait rencontré ma mère dans une guinguette un soir d'été, il venait de faire une demande de visa long séjour pour l'Amérique latine.

– Ta mère, ça a été mon Brésil.

Un Brésil auvergnat, maman, une solide tête sur ses épaules montagnardes, la jeune et belle conseillère d'orientation. Les machins la poésie elle ça l'intéressait, papa lui en parlait, mais il valait mieux quand même pas trop déconner. On n'était pas là non plus pour se la toucher, fallait aller bosser. Il lui était resté comme un frisson, papa, de ses années d'errance, mais ce n'était plus qu'en chansons et en évocations. La mamet ne s'y était pas trompée. Elle admirait ma mère éperdument pour ses qualités premières, mais peut-être plus encore pour le tour de force qu'elle avait seule réalisé :

– Le Daniel, tu me l'as dressé.

À tel point qu'il avait passé trente ans de sa vie professionnelle en uniforme, et qu'il en avait payé le prix. Trois ans après la rue Saint-Denis, papa n'était plus dans la poésie. Devant le tribunal de grande instance de Nîmes, en plein hiver, un type me saisisait l'avant-bras.

– Souchon, le clan va s'en occuper.

Huit cents chasseurs manifestaient, banderoles et poings levés. Ils venaient dire leur soutien à quinze d'entre eux inculpés d'outrage, rébellion et séquestration. Mon père était intervenu au col de l'Escrinet. Passage stratégique en France pour les oiseaux migrateurs, ce sommet ardéchois regroupait tout ce qu'il y avait de chasseurs opposés aux directives européennes, interdisant de tirer les pigeons ramiers après le mois de février. Devenu chef de service de l'Ardèche de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, papa était arrivé avec son flingue et avait verbalisé quelques mecs. Revenu dans sa voiture, quatre cents chasseurs l'avaient pris en otage, fusils braqués. Il avait passé plusieurs heures à négocier avec le préfet une reddition sur les ramiers, sans quoi ils lui collaient une balle dans la tête. Il s'en était sorti sur le fil et il avait foutu les meneurs au tribunal.

Sur les marches du palais de justice, le type se faisait confidentiel.

– Souchon... On va le tuer.

Papa m'avait conseillé de surtout, surtout ne jamais dire qui j'étais :

– Ils te feraient la peau.

Du coup j'avais répondu au type qu'il pouvait compter sur moi. Il m'avait tapé sur l'épaule, complice. Elle avait de la gueule, la salle d'audience. Huit cents mecs dehors, deux cents en treillis dedans, vingt journalistes, quinze prévenus, et mon père seul, debout à la barre.

– Messieurs, nous sommes donc ici pour une pigeonnade, avait commencé le président du tribunal. Monsieur Souchon, je vous écoute. Vous êtes agent assermenté, racontez au tribunal ce qui s'est passé.

– Avant toute chose, je ne parlerais pas de pigeonnade, monsieur le président. Il s'agit d'actes de chasse commis en infraction au Code rural, suivis d'une prise d'otage et de séquestration. Lorsque je suis arrivé, j'étais seul, et...

– Vous êtes arrivé seul, dites-vous. Je voudrais savoir si...

L'avocat des chasseurs interrompait régulièrement mon père.

Un professionnel célèbre, lui, investi dans la politique locale, qui jouait gros : parmi les prévenus, un conseiller régional Chasse, pêche, nature et traditions écoutait gravement les débats.

– Monsieur Souchon, je vais vous dire le fond de ma pensée. Vous avez évoqué le respect dû par les citoyens aux agents de la force publique. Mais pour être respecté, il faut être respectable. Vous ne l'êtes pas, monsieur Souchon.

J'avais envie d'aller lui expliquer mes notions poussées de respectabilité avec un manche de pioche, à ce ténor du barreau de mes deux dont le nom s'étirait en aristocratiques particules. Au bout de quatre heures, tout le monde était sorti. Acclamés par les manifestants, les mecs un peu plus tard avaient dégusté correctement. Amendes colossales, lourdes peines de prison avec sursis, retraits définitifs du permis de chasser et déchéance des mandats électoraux. Pendant des années, à la maison, papa regardait discrètement par la fenêtre lorsqu'une voiture s'arrêtait trop longtemps sur la route en contrebas. C'est vite parti, un coup de fusil.

Comme la rue Saint-Denis, le procès m'avait foutu le vertige. J'avais

vu mon père inflexible, garant de la loi, invoquer le service de l'État jusqu'à manquer en mourir, et comme je regardais sa longue barbe de fils de paysan à la barre, et tous ces mecs qui avaient failli le lyncher, je le rejoignais dans son combat « pour l'État de droit, Chichi, les lois de la République ». Il en parlait avec des sanglots dans la voix, de ce grand idéal égalitaire. Il me faisait écouter Malraux. C'était alors le murmure de l'histoire qui nous saisissait, et dans la toute petite affaire de mon père à l'Escrinet il soufflait d'un coup comme des échos très lointains de Jean Moulin.

– Regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les commissaires de la République – sauf lorsqu'on les a tués.

C'était la Résistance, ses mains paysannes formées aux bazookas, qui avait refait la France, l'État, créé le service public que mon père défendait. Mais lui traduisait des gens devant des tribunaux. Et j'avais bien remarqué, au procès, à leur manière de s'exprimer, à leurs fringues, à leurs mots occitans, à leurs grosses mains croisées, à leurs airs empruntés devant les juges, j'avais bien remarqué que ça sentait fort le paysan, là-dedans. Ça sentait le gueux, un peu, les petites gens, le facteur qui allait à la chasse le dimanche après un verre de blanc, le garagiste qui aimait manger du gibier, le cantonnier qui rigolait avec ses copains à la battue au sanglier. Ça sentait le peuple. Ils auraient pu, c'était une affaire de dix ou vingt kilomètres, venir du Serre-de-Barre. Ils en venaient tous, d'ailleurs, enfants pour la plupart de petits agriculteurs cévenols. C'était cette humilité qui comparaisait devant des magistrats endimanchés très sûrs de leur fait. C'était papa qui l'y traînait, lui qui avait ravagé en braconnages des pans entiers de la vie sauvage. Agent assermenté d'une trahison, je réfléchissais.

Dans le parc, le lendemain, le traître rigole, son cœur léger.

– Ça s'est calmé, un peu.

On s'assoit sur le même banc.

– Ils me font plus de fouille au corps, ils inspectent juste mon sac. Mais je te garantis qu'ils sont pas sympas, ils me regardent comme si j'étais un voyou... C'est incroyable, ce truc !

– Oui, ils prennent peur pour rien, ces gens-là... Deux fusils de chasse...

– Mais va expliquer à des citoyens qu'un fusil dont a retiré le fût est

aussi inoffensif qu'un bout de bois ! Ils y comprennent rien, ces types ! En plus tu avais le malheur d'avoir mis tes cartouches avec... C'est foutu, après, c'est la bande à Baader !

– Tiens, tu sais ce qu'on va me faire, demain ?

– Non ? Ils vont s'occuper de tes acouphènes ?

– Arrête tes conneries ! Je vais être interrogé par un professeur de médecine et son équipe... Parce qu'il paraît que je suis pas banal, comme zinzin...

– C'est vrai, ça. Toi, tu te poses un peu là.

– Ouais... En tout cas j'ai demandé à ce que Ducis soit là. Tu imagines qu'il avait inventé, le pont, parce qu'elle est interne, qu'il me voyait sans elle ? J'ai refusé. Des connards comme ça...

– T'as bien fait, Chichi. Elle est vraiment super, cette femme. Tu sais que chaque fois que je viens, elle me reçoit une demi-heure, une heure, des fois ?

– Tu déconnes ?

– Non, je te le raconte pas... Mais lorsqu'elle sait que je passe, elle demande à me voir, et elle me fait le point, elle me pose des questions... C'est vraiment extraordinaire, un soin pareil.

– Oui, et demain, je vais leur parler de toi.

– Hein ?

– Demain, je te dis... Aux grands professeurs... Je vais leur parler de toi. Parce qu'hier, je réfléchissais, et je me disais quand même que ça m'avait posé problème, que tu sois un renégat.

– Quoi ?

– Oui, t'es un renégat. Tu... Ton boulot, là. T'as été garde-chasse trente ans, à faire chier tout le monde... À foutre des prunes à tour de bras... Flic de la nature, alors que t'étais le plus gros braco des Cévennes... Et puis tu lis, t'es cultivé, tu voyages... Tu manifestes, t'es engagé politiquement... T'as tout renié, au fond, de ton enfance, de tes origines, et tu m'as demandé d'y être fidèle. Ça m'a rendu cinglé.

– D'accord. C'est lumineux.

– Non mais sérieusement, tu trouves pas qu'il y a de ça ?

– Écoute, j'en sais rien, moi, j'ai pas fait d'études de psycho... Mais il me semble que tu te plantes complètement, sur moi, tout au moins, puisque de ça, je peux en parler. Je n'ai rien rejeté de mon enfance, de

mes origines. Bien au contraire. Tu sais, dans leurs pratiques, mes parents faisaient de la protection de l'environnement sans le savoir, comme j'en ai fait toute ma vie professionnelle. Et pour le reste, mes lectures, mes centres d'intérêt, j'ai... J'ai évolué par rapport à mes parents, parce qu'ils n'avaient accès à rien en termes de culture... Mais si ma mère l'avait pu, elle aurait lu, elle serait allée au cinéma, au théâtre... Elle était extrêmement intelligente, curieuse de tout... Elle se désolait d'avoir été obligée de travailler à la ferme, elle était première de sa classe, elle aurait voulu faire des études... C'est sa vie qui l'a empêchée d'y avoir accès, pas sa volonté.

– Oui, l'été dernier, ça me rappelle... Un type... Un voisin de tes parents, celui qui vend des pêches au bord de la route... Je m'arrête pour lui en acheter, je lui prends une cagette... Je lui dis qui je suis... Le mec, direct, il me dit que t'es un drôle d'oiseau, que t'as fait de la prison en Inde, qu'il...

– Putain tu vois ! Oh nom de Dieu de saloperie ! Si...

Papa pète les plombs. Il vire au rouge, multiplie les insultes, serre les poings.

– Si je le chopais... Saleté... Tu comprends pourquoi j'y vais plus, à Bosc ? Pourquoi je veux plus voir personne de là-bas ? C'est toujours les mêmes conneries. Ils sont restés quarante ans en arrière... Ça fait quarante ans que j'étais en Inde ! Non mais franchement, tu imagines ? Et ils ressassent ces imbécillités ?

Papa retourne en Ardèche en fulminant.

Le soir, dans ma piaule, aux étoiles, je ressasse, moi aussi. Papa a raison. Lui n'avait rien rejeté, de ce monde. Rien, ou pas grand-chose. En revanche, ce monde l'avait rejeté. À jamais loin d'eux, ses cheveux longs, ses pattes d'éléphant, ses airs de poète. Exilés, ses traits d'esprit, ses voyages, toutes ses différences. En pleine gueule. Je me le prends en pleine gueule, ce soir, papa sabré sur l'autel des conformismes. Je me le prends en pleine gueule, son monde immuable, pesé de lourdeur, presque inerte, prompt à exécuter n'importe quel pas de côté. Et je vois. Je vois l'inéluctable loi de la transmission s'abattre sur moi. Je pense à l'équipe de chasseurs de mon village, dont j'avais intégré les rangs deux ans auparavant. Manu. Manu me regardait de travers, après les battues. C'était imperceptible, presque étouffé, son

hostilité, mais elle me pétait à la figure. On avait été au collège ensemble, pourtant, et on était bons copains, à l'époque. Ensuite il avait été plombier, puis embauché comme ouvrier dans une usine locale. Elles m'intéressaient, ses histoires d'entreprise, le syndicalisme qui y était fliqué, le trousseau de clés qu'il avait envoyé à la gueule de son petit chef, les Polonais qui étaient moins chers et qui leur baisaient une partie grandissante de la production – à terme, Manu s'inquiétait, c'était là-bas que tout allait se barrer. J'intervenais, alors, dans les discussions qu'il menait, et Manu me répondait à peine, ou dans un souffle, sans me regarder. J'étais le fils du garde-chasse, c'est vrai. Un petit journaliste parisien de ses deux, c'était garanti aussi, et nos enfances communes avaient sacrément divergé. Mais j'étais surtout, je l'avais appris par une copine, aux yeux de Manu et de beaucoup d'autres ici, un ancien patient de Sainte-Marie. Il était célèbre, en Ardèche, l'HP où j'avais passé un mois, rentré dans le vocabulaire local : « Cette nana, elle est tarée, elle finira à Privas ! » La ville où on mettait les fous était confondue avec son HP, et elle avait chez nous une aura inquiétante, la préfecture, qui contenait entre ses murs un paquet de timbrés dont j'avais été. Ça avait été mon titre de gloire, partout où j'étais allé. De l'ESJ aux stages à *L'Humanité*, de la famille de Garance à mes amis d'enfance, personne n'échappait à mon statut d'ex-aliéné que j'exhibais comme un trophée – j'avais triomphé de l'enfermement, j'avais trempé dans cette exclusion mon engagement pour tous les opprimés. Ici, le soir, autour du sanglier qu'on découpait et du vin qu'on buvait, cette fierté était ravalée. Tous les chasseurs le savaient dans un non-dit partagé, et c'était une sale marque, cette affaire d'asile, comme un stigmaté. Je lui en voulais, à mon pote d'enfance. Je rêvais de le prendre à part, et de lui demander ce qu'il avait, comme problème. De lui demander à l'ancienne.

Je ne l'avais jamais fait.

J'étais leur frère en humilité, je proclamais. À leurs côtés, et pour eux, je combattais. C'étaient des fables. Comme papa avant moi, eux avaient identifié à quel point j'en étais loin, de leur monde, à quel point je détonnais, et ils me foutaient dehors.

Je venais du Serre-de-Barre.

Mon cul.

Je compte... Quatorze ! Ils sont quatorze, juste pour ma gueule ! Au centre pachaise le big boss, là, le grand professeur à lunettes, le manitou de mes deux. Il a l'air presque jeune, il est « internationalement reconnu », me murmure une de ses collègues – c'est le seul à être en civil, et à avoir une chaise : tous sont debout et portent la blouse. J'ai du mal à me convaincre dans ce tourbillon blanc qu'il ne s'agit pas pour une fois de la préparation d'un assaut commando qui va me confectionner une camisole bien ordonnée.

– Nous vous remercions d'avoir accepté de nous rencontrer, monsieur Souchon, sourit le prince illustre des neuroleptiques. Il s'agit pour nous, avec votre concours, bien entendu, de déterminer les aspects saillants de votre parcours d'un point de vue psychopathologique. Si cela ne vous dérange pas, nous allons commencer par la fin. Pouvez-vous nous raconter les circonstances de votre hospitalisation ?

– Oui... C'est plutôt simple, et je suis content de débiter par là, parce que pour moi, ça demeure mystérieux.

– C'est-à-dire ? demande une médecin.

– Ce... Bon, pour reprendre un peu plus en amont, je me suis marié en août dernier. Un mariage très réussi, dans un château, trois cents invités... Tout allait bien, d'autant que j'avais un travail, à l'époque...

– Lequel ? s'inquiète une autre.

– Je suis journaliste, j'étais embauché à *L'Humanité*. Seulement j'ai été viré trois mois plus tard, parce que j'ai dévasté le bureau de mon rédacteur en chef avant de le coller contre un mur. Mais là, j'anticipe : à l'époque de mon mariage, le psychiatre qui me suivait à Paris a eu

l'idée d'arrêter mon traitement. C'était sous son contrôle, je le voyais tous les quinze jours pour faire le point, au motif que dorénavant, j'avais une stabilité : conjugale, j'étais marié, professionnelle, avec ce boulot à *L'Huma*... Et qu'on pouvait donc tester l'arrêt des médicaments. C'est ce qu'on a fait. Avec un succès qui mérite vraiment d'être souligné, puisque quatre mois plus tard, je me suis retrouvé ici. Ce qui reste mystérieux pour moi, c'est les derniers moments de cette phase maniaque.

Madame Ducis intervient :

– Je précise que lorsque Pierre est arrivé dans mon...
– S'il vous plaît. C'est nous qui menons l'entretien, l'arrête le professeur d'un geste sec de la main.

– T'as fait quoi, là ? je le questionne.

– Pardon ?

– Je te demande c'est quoi, ce que tu viens de faire ?

– Monsieur Souchon, vous...

– Je vais te dire un truc, mais faut que tu percutes vite, très vite : le docteur Ducis, c'est mon médecin. C'est un médecin fantastique, c'est elle qui fait le taf, et moi j'en ai rien à foutre de ton cinéma, là, de rigolo des universités à la con. Donc tu l'interromps pas quand elle parle, tu la traites bien, sinon je me tire tout de suite. T'as capté ?

– Nous nous sommes mal compris, je...

– Non non, on s'est très bien compris. Tu respectes madame Ducis, ou je me casse. C'est clair, là ?

Autour de lui, tout le monde regarde par terre intensément.

– Bien, monsieur Souchon. Donc vous disiez, docteur ?

– Je voulais simplement faire remarquer que Pierre a, plus de quinze jours après son arrivée, un recul sur son parcours qu'il n'avait pas lorsqu'il est entré dans mon service. Pour être plus claire, et je suis bien triste de devoir le dire, notre confrère parisien a commis une erreur médicale, puisqu'il m'a assuré que Pierre n'était pas maniaque avant son hospitalisation, qu'il ne s'expliquait d'ailleurs pas du tout. Et les premiers temps, Pierre était par conséquent convaincu qu'il n'avait rien à faire dans nos murs, qu'il n'était pas malade, comme le lui certifiait son médecin.

– Nous vous remercions pour cet éclairage, reprend le sultan des

camisoles. Vous parliez d'un passage mystérieux, monsieur Souchon ?

– Oui. Les trois derniers jours... Pendant les soixante-douze heures qui ont précédé mon hospitalisation, j'étais en...

J'ai peur.

– Nous vous écoutons.

J'ai peur qu'ils reviennent. J'ai la trouille qu'à leur seule évocation, les monstrueuses créatures, fourches de l'enfer, animaux terribles, cris des falaises, ne réapparaissent.

– Je ne sais pas trop comment décrire ce que j'ai vécu. Disons que je suis entré dans un monde...

– Plein de signes ? me demande un médecin.

– Oui. Parallèle complètement, que je n'avais jamais vu jusque-là, mais que je pourrais très bien vous raconter, j'en ai un souvenir exact, et c'était terrifiant... D'autant que je sais qu'il en existe la trace dans le réel. Je parle de gens, de lieux, d'objets, que je pourrais retrouver, et avec qui j'ai vécu des... Des trucs que...

– C'est caractéristique, m'interrompt le toubib. Dans notre jargon, c'est une phase dite mystique, consécutive à l'épuisement. On estime qu'environ 60 % des crises maniaques se terminent de la sorte.

La statistique m'apaise d'un seul coup. Je m'évanouis dans la norme. Je me réfugie dans les clous mathématiques. Ma folie, ma terreur réductibles à un tableau Excel – dans ses chiffres, dans ses cases, la fin de mes angoisses.

– Je ne savais pas... Mais dans un sens, c'est très rassurant. Donc cette phase mystique a duré trois jours, à l'issue desquels je me suis retrouvé perché en caleçon en haut de la statue de Jaurès... La police m'a arrêté et amené ici.

– Arrivez-vous à dater les débuts de votre montée maniaque ?

– Pas vraiment... Je pense que déjà au moment de mon mariage, je commençais à être un peu excité. Je le vois au sommeil : deux nuits blanches consécutives, à l'époque, sans aucune envie de dormir.

– Et par la suite, vous avez eu des conduites dépeniées ?

– Ah, c'est comme ça que... Je... Non. Pour une fois, sur le plan du fric, je me suis tenu à peu près à carreau, j'ai pas déverrouillé. Ma phase maniaque précédente, en 2003, j'avais terminé avec un découvert de quinze mille euros...

– Nous y viendrons après, si vous le voulez bien. Avez-vous souffert d'hypersexualité ?

– Comment ça ?

– En général, lors des phases maniaques, les patients sont pris d'une forme de frénésie sexuelle... C'est un des symptômes.

– C'est-à-dire...

– Bien entendu, ce que vous dites ici n'en sortira pas.

– Alors j'imagine que oui.

– Avec des conduites à risque ?

– Oui.

– Nombreuses ?

– Oui.

– C'est-à-dire ? Pardon, mais vous avez eu beaucoup de conquêtes ?

– Je... Peut-être une vingtaine de filles.

– En combien de temps ?

– Quatre mois.

– Donc l'hypersexualité ne fait aucun doute. Sur la volubilité, sur les projets ?

– Ah ça c'est fantastique. Je pense que j'ai entretenu quelques centaines de gens de plusieurs milliers de sujets, parce que vous comprenez, j'ai des avis particulièrement intéressants, très éclairants, dans tous les domaines. D'ailleurs, si vous avez des questions sur quoi que ce soit, c'est le moment.

Ils se marrent.

– Et pour les projets, j'ai eu l'idée d'à peu près trente bouquins... Mais pas des prix Goncourt, hein, vous voyez. Ça, c'est pour les rigolos. J'avais une œuvre en vue, du genre mirifique, bon, faisable en quatre cinq mois... Quelques volumes... Un prix Nobel, quoi, vite fait. Bon, j'ai pas eu le temps de l'écrire... Mais je désespère pas...

Ils continuent à se bidonner.

– Du point de vue politique, aussi, j'ai réussi à résoudre rapidement un certain nombre de problèmes qui se posent à la gauche radicale depuis le XIX^e siècle. J'ai conçu, ne tombez pas de vos chaises, un grand projet alternatif de société, global, pour mettre en pièces le capitalisme, avec des points tactiques, des alliances politiques, une sociologie électorale... Et la stratégie, surtout, pour arriver à

l'agencement d'une société sans classes. C'est vraiment très brillant.

– Je reviens au sommeil, et à l'appétit. Quels étaient vos besoins ?

– À la fin, je dormais une nuit par semaine, et je faisais un repas, si on peut appeler ça un repas, tous les deux-trois jours, à peu près.

– Étiez-vous agressif ?

– En paroles, extrêmement. Mais jamais en actes.

– Vous n'avez jamais frappé quelqu'un ?

– Non. Par contre beaucoup de gens m'ont tapé dessus. Mais dans ces moments, on sent vraiment qu'on a une force physique démultipliée... Quelque chose de guttural, d'immense, presque primitif... Du coup, je sais que si je m'attaque à quelqu'un, je... Je le tue net. Donc on me tombe sur la gueule, je remercie poliment les gens, et je m'en vais.

– C'est authentique, ce que vous nous dites ?

– Ah parfaitement. Pour vous donner un exemple, je me souviens d'un soir, j'étais avec ma femme dans le métro, on s'engueule sévèrement... Je me casse de la rame en défonçant la porte. C'était minuit, et je suis arrivé en courant à toute blinde dans le quartier des Halles. J'étais hyper énervé, et je me suis couché par terre, au pied d'une cabine téléphonique, pour me calmer... Deux mecs arrivent, et me mettent un coup de pied dans le ventre, comme ça, gratos, ils cherchaient la merde, ils avaient juste envie de se battre. Je me souviens, je... Je mets du temps à me relever, je me relève tout doucement, "Alors, qu'est-ce qu'elle fait, la tafiole ?" ils m'insultaient... Et là, je me mets debout, face à eux. Je les regarde. Juste je les regarde, hein. Mais faut voir que dans ces moments-là, j'ai quand même une drôle de gueule... Je me rappelle nettement, les mecs me fixent un petit moment, et ils reculent. Ils font dix pas en arrière. Ils m'insultaient plus, là. Je leur dis "Barrez-vous, les gars, je sors de psychiatrie". Je sentais que j'allais les tuer, s'ils se cassaient pas. Ils l'ont senti aussi. Mais comme il fallait pas non plus qu'ils perdent la face complet, un des deux me dit : "Ouais c'est ça, c'est ça... Et moi, moi, je... Je sors d'autopsie."

Ils éclatent de rire.

– Enfin vous voyez, on se marre bien, en phase maniaque.

– Vos descriptions sont effectivement très claires, et nous vous en

remercions, me félicite l'Everest du Rivotril. Nous allons faire maintenant appel à vos souvenirs plus anciens... Ce serait idéal si, de manière chronologique, nous pouvions reconstituer les débuts de votre maladie, jusqu'à votre diagnostic.

– Le tout début, c'est la terminale. J'ai passé mon bac à Lyon, j'avais quitté mon lycée d'Ardèche exprès pour un grand bahut coté... Les vacances de Toussaint arrivent, au mois d'octobre. Je retourne chez mes parents... Et je chute. Je comprends rien à ce qui m'arrive, à ce moment-là : je dors plus, j'ai des angoisses monstrueuses, je n'arrive plus à lire, à réfléchir, à me concentrer... Mes parents m'emmènent chez mon généraliste, qui diagnostique un "claquage nerveux", je m'en souviens très bien. Il m'avait prescrit du Xanax... Je pleurais sans arrêt. J'ai raté quatre mois de cours, ensuite c'est allé un peu mieux, j'y suis retourné...

– Vous avez réussi le bac ?

– Oui oui. J'ai même été pris en prépa ensuite, dans ce lycée.

– C'est dû à votre corticalisation.

– Pardon ?

– C'est un terme neuroanatomique : vous êtes très cortiqué, c'est-à-dire que vous avez un cortex cérébral très développé. En d'autres termes, vous êtes très intelligent.

– Ah bon ? En tout cas, si jusque-là, mon parcours scolaire avait été extraordinaire, sans faute, toujours premier et de loin, à partir de la terminale, ça a été terminé. J'ai mis cinq ans de fac à obtenir un DEUG... La maladie a tout emporté.

– Vous consommiez des drogues, en terminale ?

– Je fumais beaucoup de shit. Énormément, même. J'ai tout arrêté à vingt ans.

– C'est le déclencheur. Et votre classe préparatoire, vous...

– J'ai abandonné au bout de quelques jours, et j'ai fait une dépression encore plus sévère que la première. À partir de là, j'ai alterné des phases où ça allait à peu près, je dis bien à peu près, parce que je sentais que c'était toujours très précaire, que ça pouvait me péter au nez de nouveau. Et quand ça pétait, c'était des dépressions à chaque fois plus profondes, plus graves. Jusqu'à celle de 2002, où...

– Vous vous souvenez du déclencheur ?

– Vraisemblablement les concours d'écoles de journalisme, où je n'étais même pas allé aux oraux. Ça se passait mal avec ma copine de l'époque, aussi... En tout cas, la chute a été vertigineuse. Cette fois-là, je sentais que j'allais mourir. J'avais le sentiment que je descendais une marche tous les jours d'un escalier, un escalier qui me menait vers la mort. Je ne sais pas comment l'exprimer, je le sentais physiquement... Je me tordais les muscles, tous les membres, je n'arrivais plus à parler, je n'avais plus d'énergie, seulement la mort, la mort pour obsession, parce que je ne voyais qu'elle pour me sortir de mon calvaire. J'ai fini par avoir un sursaut en demandant à ma mère de m'emmener en clinique psy...

– Vous êtes resté longtemps ?

– Deux mois, sans aucun résultat. C'était une clinique privée, donc un truc de connards, où les toubibs n'en avaient rien à foutre des malades et où on faisait de la balnéothérapie de mes couilles. Ça soigne à un point incroyable, vous n'imaginez pas, de se baigner dans l'huile. Dans des bulles, aussi.

– Et à votre sortie...

– À ma sortie, j'ai continué ma dépression, pendant trois mois, mais chez moi, sans me baigner. Et insensiblement, au départ, j'ai commencé à récupérer la pêche. Puis c'est devenu très sensible, comme récupération. À tel point que le téléphone de mes parents sonnait dix fois par jour, que les gendarmes me recherchaient, qu'une pétition circulait dans mon village pour demander qu'on me prive de voiture... Je me rendais compte de rien, moi, j'étais très content. Les flics me mettaient en garde à vue sans arrêt, mais ils me laissaient partir, du coup j'avais en plus l'impression d'être très rusé. Je n'en finirais pas, de vous raconter cette phase maniaque-là. Elle était vraiment très calibrée, je...

– Vous avez un exemple de fait marquant ?

– Je... Oui, j'avais une copine en Roumanie, à l'époque. Elle m'appelle un matin, j'étais en Ardèche, elle me dit que je lui manque. Comme elle me manquait aussi, j'ai loué une caisse et je suis parti la voir direct.

– En Roumanie ?

– Oui. Seulement j'avais pas dormi depuis trois jours, donc au bout

de douze heures de conduite, j'étais crevé. Je m'arrête sur une aire d'autoroute, pas loin de la frontière allemande, et je cherche des gens dans l'aire qui voudraient bien voyager avec moi pour me tenir compagnie, pour éviter que je m'endorme. Un type m'a filé toutes ses cassettes, un autre un Thermos de café... Mais personne voulait monter avec moi. Je retourne sur le parking, et je vois une jeune fille près de sa voiture. Je lui explique ma situation... Elle va demander à son type assis au volant ce qu'il en pense, et elle revient en me disant : "Bon il vaut mieux que vous partiez, et arrêter cette conversation tout de suite, parce que mon mari est très en colère, et il est parachutiste. – Ah ouais ?" Je me suis approché de sa caisse, et c'est vrai qu'il avait une belle gueule de militaire, l'autre au volant. Je me suis penché à la fenêtre : "T'es pas content le para ? Oh connard, je te parle, là, il est pas content le petit pédé ? Viens voir para de mes deux, viens me montrer comment tu fais dans l'armée ! Allez viens là fils de pute !" Bon, c'est toujours la même histoire, hein, dans ce genre de cas, on sent que... Bon, j'ai la tête de l'emploi, disons. Du coup il est pas sorti, le para, et le temps que sa nana rentre dans la bagnole, j'ai démolì la portière à coups de pied. J'ai fini par arriver en Roumanie, en prenant des Roms en stop, une pute, aussi, sur quatre cents kilomètres... Comme j'étais pressé, je suis incapable de vous dire pourquoi, mais j'étais très pressé, je suis resté deux jours avec ma copine, pas plus, le temps de la fâcher avec tout son village. Puis je suis rentré en France, et quand vous passez à cent quatre-vingts à l'heure sous le tunnel du Mont-Blanc, vu que c'est limité à soixante-dix, et qu'il y a douze radars, ben les gendarmes côté français vous attendent... avec une herse ! Ils avaient mis des herses et des barbelés tout le long de la route, comme dans les films, du coup je m'arrête, et ils s'avancent vers moi en me braquant ! Un bandit de grand chemin, ils pensaient, bon, ils étaient un peu déçus... Je suis reparti à pied. Du Mont-Blanc, en pleine nuit. Le lendemain, j'étais en Ardèche, j'ai piqué la caisse d'un pote et je me suis barré au Maroc sans permis. Je vous raconte cinq jours, là, ça a duré trois mois comme ça...

– C'était effectivement caractérisé, comme épisode, tranche le doyen des pharmacies. C'est donc lui qui a permis votre diagnostic ?

– Oui, j'ai été hospitalisé de force, comme pour cette fois-ci... Et

étant donné que ma dépression datait de six mois auparavant, j'ai été diagnostiqué et traité à partir de là.

– Quand était-ce, et avec quel traitement ?

– Depakote et Zyprexa, à partir de juillet 2003.

– Et jusqu'à la rechute qui vous a amené ici, vous avez eu d'autres alertes ?

– Oui.

– Quels ont été les déclencheurs ?

– Un premier boulot très difficile dans un journal m'a valu une dépression sévère... J'en suis sorti en faisant une phase maniaque.

– Vous avez été hospitalisé ?

– Non. Garance, qui était ma compagne à l'époque, et pas encore ma femme, s'est inquiétée et j'ai consulté les urgences psychiatriques... C'est là que je suis tombé sur ce professionnel parisien magnifique, qui il faut le dire, m'a très bien traité dans un premier temps : il a jugulé ma montée maniaque. Mais j'ai immédiatement enchaîné avec une phase dépressive profonde, qu'il a soignée...

– Comment ?

– Cinq Effexor 75 par jour, pendant six mois.

– Vous plaisantez ?

– Non, pourquoi ?

– Mais ce sont des doses... On ose à peine administrer ça à l'hôpital... Il faut vraiment que le malade soit sous surveillance, avec des doses pareilles... N'allez pas chercher plus loin les causes de votre présent accès maniaque. Et à propos de votre corticalisation, vous n'en aviez jamais entendu parler ?

– Si si... Enfin, pas en ces termes... Mais ça inquiétait beaucoup mes instituteurs, en primaire. Ils avaient fini par me faire faire un test... Le test que j'ai passé en CM1, c'était en réalité le brevet des collèges. Et je l'ai réussi.

– Pardon ?

– Oui, j'avais réussi le brevet en français et en histoire. En maths, j'étais bon, mais je n'avais pas les connaissances... Donc le rectorat avait préconisé que je passe en seconde. J'étais en CM1, vous imaginez la tronche de mes parents ? Donc rien n'a été fait, je n'ai même pas sauté de classe.

Il a l'air très satisfait, le Danube de la piquêre.

– Bien. L'entretien est vraiment très riche, nous vous remercions. Est-ce que quelqu'un a des questions ? Oui, Catherine, allez-y.

– Je voudrais savoir ce que représente la psychiatrie, pour vous, et le rapport que vous avez au traitement. Parce que si je caricature à grands traits, à chaque fois que vous rechutez, c'est que vous cessez de le prendre. Donc est-ce que vous le rejetez ?

– J'en parlais avec madame Ducis il y a quelques jours... Je pense que j'ai progressé, puisque je me rappelle très bien de mon sentiment de vertige après mon diagnostic : d'une part, je disais qu'on m'avait enfermé pour ce que je pensais – c'est comme ça que je résumais la psychiatrie –, et d'autre part, je n'arrivais pas à comprendre qui j'étais. En racontant mon histoire aux gens, je leur demandais : "Qui je suis ? Qui je suis puisque si je suis moi au naturel, donc le vrai moi, on m'enferme ? Parce que là, lorsque je prends des cachets, je suis changé, transformé, ce n'est pas moi... Et pourtant c'est à ce prix-là que je peux vivre en société." Vous voyez, ça volait haut... Mais c'est réellement un problème qui m'a occupé la tête plusieurs années, que je n'arrivais pas à résoudre.

– Et maintenant ?

– Maintenant, ce que je crois, c'est que sans traitement, je suis malade. Je dysfonctionne. Donc c'est à peu près aussi con de dire que je ne suis pas naturel avec mes cachets qu'un cancéreux qui vous dirait : "Ah mais avec ma chimio, vous démolissez mon être profond, je ne me reconnais plus, ce n'est plus moi..." Sauf qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'un cancéreux de sortir une connerie pareille. C'est l'apanage de la psychiatrie... Tout mon combat, ça a été de considérer que j'étais malade au même titre qu'un diabétique, ou qu'un type qui a le VIH. Une maladie au long cours, qu'on doit traiter au long cours – et surtout qu'il n'y a pas de différence entre une maladie psychique et une maladie organique... Le souci avec les maladies psys, et c'est un énorme problème, c'est qu'on vous stigmatise.

– Vous en avez souffert ?

– Ah mais sans arrêt ! J'ai fait plusieurs mois d'hôpital dans ma vie, ce n'est pas rien... Mis à part mes parents et ma sœur, aucun des membres de ma famille n'est jamais venu me voir. Aucun ! Pire : à ma

sortie, lorsque je les revoyais, personne ne me demandait de mes nouvelles ! Alors que ma vie venait d'être dévastée, et qu'ils le savaient parfaitement ! Il y a quelque temps, ma sœur a été opérée d'un truc très grave... Ils se sont tous relayés à son chevet. Il n'y a aucune jalousie dans ce que je dis, et je m'en félicite pour ma sœur, mais ça montre bien la différence de traitement. Et je ne parle pas des potes que j'ai perdus, de gens de ma famille, aussi, qui ne veulent plus me croiser, parce que j'ai eu un comportement scandaleux à leurs yeux... Tout le problème est là : les symptômes d'une maladie psy, mes symptômes à moi, en tout cas, s'incarnent dans mon comportement. Donc tout le monde y met de l'intentionnalité, en niant la dimension pathologique. Et on me renvoie à ma responsabilité, on me traite de tout... Ça, c'est parfaitement dégueulasse.

– Et votre rapport à l'hôpital, à l'enfermement ?

– C'est hyper ambivalent. D'abord, j'érige chaque jour une stèle à l'hôpital public. Parce que sans lui, sans ses murs, sans ses professionnels, je ne serais plus là, et ce n'est pas une figure de style : je serais mort, étant donné...

– Vos comportements à risque ?

– Voilà. Le docteur Lerolin, qui m'a hospitalisé en 2003 et traité, je le place plus haut, dans mon panthéon personnel, que Georges Guingouin et le colonel Fabien.

Ils se marrent encore.

– Mais je suis très sérieux, là ! En revanche, l'hôpital, il y a un avant et un après. C'est... Il y a un dépucelage de l'horreur, si vous voulez. Quand à vingt ans, vous vous retrouvez battu puis enfermé avec des schizophrènes, des suicidaires, des déficitaires et compagnie, quand vos nouveaux copains entendent des voix ou découpent leur voisin en tranches, que vous ne disposez plus de votre liberté, votre vie bascule. Plus rien n'est jamais comme avant. C'est pour ça que je vous parlais d'ambivalence : ma reconnaissance, et ma dette, envers l'hôpital public, et dans le même temps, l'immense travail qu'il reste à faire, qu'il y a à faire chaque jour, pour vivre avec ces souvenirs terribles... Et se dire que c'étaient des soins. C'est un travail d'écriture, en quelque sorte.

- Vous espérez sortir rapidement ?
- Oui. Mais pour tout vous dire, je me rends compte depuis peu de temps que j'étais malade, ces derniers mois, vraiment malade. Donc ça ne fait que quelques jours que je suis plutôt content d'être ici, de me poser, et que j'ai de moins en moins hâte de sortir, parce que je sais qu'il va falloir tout reconstruire, et que ce sera très long...
- Parfait. J'ai demandé aux étudiants de faire un résumé clinique de votre cas. Si cela vous va, ils reviendront bientôt pour vous le présenter.

Trois jeunes filles et un type frappent à ma porte, le jour dit. Quatre internes.

- Voilà. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Ils me tendent une frise d'un mètre de large. C'est ma vie. Elle se déroule en sinusoïde, entre la flèche des abscisses et celle des ordonnées. Là-haut, plus l'infini. En bas, moins l'infini.
- L'axe des abscisses, c'est l'euthymie, me renseigne l'étudiant.
- Le...
- C'est l'humeur normale, saine, la normothymie, si vous préférez. Je vous propose de prendre le temps de regarder notre résumé, et si vous avez des remarques ou des modifications à apporter, vous en parlez à votre médecin qui nous fera signe. Est-ce que ça vous va ?

- Oui oui.
- Ils me remercient chaleureusement.
- Putain de merde... C'est toi, ce graphique ? me demande Lucas.
- Ouais.
- Fais gaffe.
- Hein ?
- Fais gaffe, je te dis. T'es un cobaye. T'as demandé l'anonymat ?
- Ben comment tu veux que je le demande ? Ils savent qui je suis, par l'hosto...
- Putain. Putain ça craint. Dépose plainte direct en sortant.
- Mais pourquoi ?
- T'es un cobaye, tu t'en rends pas compte ? Tu sais ce que ça veut dire ? Ils vont vendre tes données aux labos, se faire de la thune... Les divulguer dans des revues scientifiques... Fais gaffe à ton traitement, dans les jours qui viennent. Demande exactement ce qu'ils te filent. Ils

vont tester des trucs sur toi, j'en suis sûr.

– Qu'est-ce que...

– Attends, comment tu crois qu'ils ont eu l'idée de venir te voir ? Ils vont t'utiliser pour faire des expériences.

Le graphique. Ça aurait été quoi, ton graphique à toi, Lucas ? La courbe du complot ? Les francs-maçons là-haut, les bolcheviks là-bas ? L'abscisse de la paranoïa ? L'ordonnée de la persécution ? Chez moi, les inspecteurs en blouses avaient identifié les « causes », notées en italique :

Causes :

– *Génétique (maternelle)*

– *Précocité (avérée. Manque QI)*

– *Cannabis (déclencheur terrain, 16 ans)*

Pathologie :

– *Bipolarité type 1*

– *Diagnostic tardif (2003), après cinq ans alternance phases dépressives, libres et hypomanie*

La sinusoïde s'étale tout le long. Elle subit des montées en flèche et des descentes dangereuses, avec à chaque fois une date (abscisse) et un déclencheur (ordonnée) :

1999. Échec classe prépa

2002. Échec concours. Problème sentimental

2006. Problème travail

2008. Mariage. Fin traitement

En bas à gauche, la colonne « observations » :

Excellente auto-connaissance. Compliance en évolution. Automédication possible. Phases maniaques très marquées, type 1 incontestable (conduites dépensières et médico-légales, tachypsychie, hypersexualité, accélération métabolique).

C'était envoyé.

Ils vont se faire un paquet de pognon, avec ça. Ça va pas rigoler. Dans mon pieu, j'allume une clope et j'ausculte ma sinusoïde. Un infirmier rentre :

– C'est une blague, monsieur Souchon ? Vous éteignez ça tout de suite !

– C'est quoi le problème ?

– Le problème c’est qu’on ne fume pas dans les chambres. Dépêchez-vous de jeter cette cigarette, ou je...

– Ou quoi ? Tu me fais recopier cent lignes ? Tu me mets au piquet ?

– Je vais chercher mes collègues, monsieur Souchon. Et vous savez ce qui va se passer...

– Écoute-moi bien. Écoute bien, connard. Va chercher tes potes, là. Vas-y, va les chercher pour qu’ils viennent m’attacher parce que je fume une clope au pieu. Mais tu vois le truc, c’est que je viens d’Ardèche, moi, et que je suis encore maniaque. En plus je marche droit, maintenant, je suis plus trop avoiné, tu vois ? Alors ça veut dire que tu reviens avec tes potes et que je les désosse. Un par un. Je vous défonce tous.

Je me rends compte que j’ai une voix calme, très calme. Le mec s’en va.

Je fonce dans la salle de bains, et j’explose le rideau de douche dans un grand fracas.

– Qu’est-ce tu branles ? T’es malade ? Lucas bondit sur son lit.

– Je les attends. Ils...

– Putain le comité d’accueil ! C’est une cérémonie de bienvenue ardéchoise ? Oh ! Tu fais quoi, là ?

Je tiens la tringle à deux mains, planqué derrière la porte d’entrée.

– Qu’ils se pointent, tu vas voir.

– Oh ! Arrête tes conneries ! T’as une gueule de fait divers, là !

Je bouge plus, tous mes muscles tendus.

Ils viennent pas.

Je me recouche.

La sinusoïde vient de remonter légèrement, je le sens. Deux points sur l’axe des ordonnées. Un seul, peut-être ? Un seul. C’est juste un petit rebond (déclencheur cigarette). Demain, je sens qu’elle va redescendre. L’objectif, c’est racoler l’axe, draguer l’abscisse. Euthymie mon amour. Tu n’as rien vu à Euthymie. Je commence à déconner sévèrement... Eux aussi. Qu’est-ce que... Je t’en foutrai, des courbes. Et je m’en branle, de l’amour-propre. Je me tape complètement d’être réduit à un diagramme, à des oscillations datées – j’abandonne ces pudeurs aux faux poètes, sublimes ahuris qui n’ont aperçu la

souffrance que dans un ciel un soir chargé, tous les fameux de la posture. J'en veux, de la fractale, j'en raffole, de la racine carrée – les équations m'ont sauvé. Sauvé la génétique, sauvé la classification, sauvé l'archive, sauvé la statistique. Mais le vertige va bien au-delà de plus et moins l'infini. « Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes. » Où on le range, cet allumé-là ? Sinusoïde creuse, ordonnée entre -7 et -8 , vent faible à modéré, déclencheur guerre et misère ? Alors, je vois. Je vois ma nature. Je vois la grande silhouette familière du Serre-de-Barre, sa sinusoïde de crêtes, ses courbes de châtaigniers, ses ondulations de ruisseaux, je vois ma montagne plusieurs fois vivante déployer ses larges épaules sur mon papier, sa majesté. Peu lui importe. Elle sait bien, elle, que sa poésie écrase toutes les sciences, riant des stéthoscopes. Nos millénaires ensemble dessinent un chemin que je cherche en vain des doigts sur le graphique. Reviens, professeur. Une heure. Modéliser ma légende.

Dix jours. Dix jours ? Peut-être même plus. Ça fait presque deux semaines que... Mais nom de Dieu mais comment c'est possible ? Elle a pas... Ou alors je m'en rappelle plus... Putain, je... Ça doit être ça. Je m'en rappelle plus, à tous les coups. Faut que je demande à Ducis. Je fonce dans son burlingue...

– Vous attendez, elle est avec une patiente, me commande sèchement une infirmière.

Putain de couloir. Si elle consultait dans des catacombes, Ducis, dans des égouts ou dans un chiotte, ça aurait plus de gueule que cette saloperie de couloir gris noir dégueulasse, où pendent des fils, où la peinture s'écaille, où des barreaux rouillés antiques déchirent une minuscule fenêtre, où des champignons se détachent du plafond, où ça pue le sordide, le renfermé, la saleté. Bordel mais elle va l'ouvrir, sa porte ? Oh ? Je... J'attends. J'attends trois quarts d'heure dans ces vapeurs de merde.

– Monsieur Souchon ? Entrez, je vous en prie... Qu'est-ce qui vous amène ? Tout va bien ?

Et toujours son sourire.

– Non, ça ne va pas, madame Ducis. Je viens de me rendre compte que Garance ne vient plus me voir, ou alors je ne m'en rappelle plus. Vous pouvez me dire la dernière fois qu'elle est venue ?

– Oui, nous notons toutes les visites... Attendez, je jette un œil.

Elle sort un gros cahier vert à la couverture cartonnée.

– Voilà... La dernière fois, c'est le 9.

– Ah... Et on est le combien, là ?

– Le 26. Vous êtes hospitalisé depuis le 7.

- Non mais je... On est le combien ? Le 26, vous dites ? Mais alors elle est venue me voir qu'une fois ?
- Oui, c'est ça.
- Ça fait... Ça fait dix-sept jours qu'elle n'est pas venue ? Mais c'est incroyable, je... Vous savez pourquoi ? Vous êtes en contact avec elle ? Parce que moi je peux pas appeler, dans cet hôpital de merde... Elle vous a dit quelque chose ?
- Non, elle ne m'a rien dit, monsieur Souchon. Calmez-vous.
- Elle a l'air gênée. Elle ne me regarde pas en face, madame Ducis.
- Mais ça vous paraît pas bizarre ? On est mariés, elle ne vient me voir qu'une fois, et elle ne m'appelle jamais ?
- Il ne m'appartient pas de juger vos relations, monsieur Souchon...
- Vous me cachez un truc, madame Ducis. Vous avez de ses nouvelles ?
- Écoutez, il faut vous reposer. Vous dormez bien ?
- Vous vous foutez de moi ? Je fais la grève de la faim jusqu'à ce que j'aie de ses nouvelles. Je mange plus. Terminé.
- Faites comme vous voulez... Vous avez de la visite, cet après-midi.
- C'est Garance ?
- Non, une dame... Elle s'appelle Aurélie Moret. Bonne journée, monsieur Souchon.

Aurélie. Mais qu'est-ce... Qu'est-ce qu'elle vient foutre ici ? Ça me revient d'un fameux néant, cette histoire... Ce TGV... Oui, j'étais sans billet... Clando encore une fois... La fausse identité au contrôleur... J'étais descendu avant le terminus pour éviter les flics... Elle voyageait à côté de moi... Une brune splendide... Des boucles d'oreille...

– Ah, vous lisez *Le Comte de Monte-Cristo* ? elle m'avait abordé.

– Oui oui... Et dans mon sac, j'ai *Le Journal de Mickey*...

Elle avait ri.

On avait fait l'amour dans les chiottes du train.

Elles me revenaient. Elles me revenaient en rafales, je me les prenais en pleine gueule, toutes. Cette superbe métisse, ses colliers, assise sur un banc place de la Bastille. Cette quinquagénaire généreuse, qui attendait comme moi de commander une pizza. Cette graphiste brune et triste, très maquillée, qui buvait mélancoliquement un cognac. Cette

patronne de rade, et sa violence de cascade blonde, ses seins injurieux. Cette étudiante en jean, perdue, son vélo à la main. Au moment où je leur adressais la parole, aux filles, ces derniers temps, si elles ne partaient pas effrayées dans les minutes qui suivaient, on faisait l'amour immédiatement, violemment, n'importe où, on se déchirait d'envie, nos rages nues contre des murs, dans des buissons, des bagnoles, sous des porches. Elles me quittaient effarées, mais qu'est-ce qui s'est passé ?, et dans nos bouches une dernière fois réunies, encore, et encore, des promesses de retrouvailles. Je repartais. Mais qu'est-ce que j'avais dans la peau, nom de Dieu ? Et... Comment... Alfredo. Oui, je... J'avais gardé son numéro... Putain, mais... Alfredo. À six heures du matin, le lendemain de Noël, j'avais échoué dans un bistrot des Gobelins. J'étais épuisé. Au comptoir, à côté d'un tas de mecs mal réveillés, j'enchaînais les cafés. Le visage de la serveuse me racontait une rage banlieusarde, ouvrière, une féminité conquise sur un tas de saloperies que ses bras musclés avaient empoignées. Je lui avais dit.

– Je finis à 11 heures. Tu m'attends en face, elle m'avait soufflé.

J'étais heureux. Je ne me sentais plus du tout fatigué.

– Tu t'appelles comment ? m'avait demandé mon voisin en me tendant la main.

– Pierre.

– Enchanté, Pierre. Je suis Alfredo, il s'était présenté en roulant les r.

Alfredo avait une gueule renversante d'un mec revenu d'à peu près tout, d'un tas de guerres, d'emmerdes et de castagnes, il en avait vu, des arbres, des grands et des petits, c'était bien sûr. Ses soixante-dix balais respiraient le repos tranquille de celui à qui on ne la faisait plus, et qui voulait encore s'amuser, jouer, malgré tout, contre la mort, comme un môme.

– Je t'ai vu, avec la serveuse. Tu vas y aller ?

Je penchais pour la mafia, maintenant. Il était orné de quelques bagues qui ne sentaient pas le régulier. Il me plaisait.

– T'as vu comme elle est jolie ? Bien sûr que je vais y aller.

– T'as de la chance... Moi je peux plus baiser. Je suis trop fatigué... Tu comprends ?

Il était gros, Alfredo, il était gras d'une vie largement dépensée, et il venait de me dire qu'il ne bandait plus.

– Oui, je comprends.

– Mais j'ai du pognon. C'est bien, ça, le pognon. Avec ça, tu peux tout faire...

– Comment ça ?

– Je paye des filles. Je les paye à prix d'or pour qu'elles m'amusement. J'ai acheté un appart, pas très loin d'ici, je repère des filles qui me plaisent, je les aborde, et pour quelques centaines d'euros, elles viennent me faire des strip-teases dans la piaule, ou se bouffer la chatte devant moi, me sucer un peu... Tu voudrais pas venir ?

– Où ça ?

– Putain, je te regarde... Je t'imagine. Tu dois baiser comme un cheval.

– Je...

– Tu les exploses, non ? Tu dois les défoncer, les gonzzesses. Tu les fais crier, un peu ?

– Ça arrive...

– Putain c'est bon. C'est bon, ça. Il y a longtemps que ça m'arrive plus... Salopes. C'est une salope, la serveuse, à ton avis ?

– J'en sais rien, on verra bien...

– Écoute, vous venez baiser à l'appart. Je te file cinq cents euros. Ça te dit ?

– Attends, Alfredo, je sais pas, moi, je...

– Je te file cinq cents pour que tu la baisses. L'appart est hyper bien, grand, chaleureux... On sera seuls... Juste, je veux regarder, moi. Mais elle le saura pas, j'ai fait une petite pièce rien que pour ça, pour mater. Je me mets dedans, et je te mate en train de la baiser. Cinq cents euros. Ça te dit ?

– Ouais, pourquoi pas ? Mais j'ai pas besoin de ton pognon, je...

– Non, mais c'est pour te remercier, t'inquiète, c'est comme ça, ça me fait plaisir... Et tu sais quoi ? J'ai une baraque au Brésil. Une super baraque, au bord de la mer, avec piscine... J'y vais de temps en temps pour me payer des putes, elles sont magnifiques et ça me coûte que dalle. Qu'est-ce que tu fais, au mois de janvier ?

– Rien de spécial, pourquoi ?

– Je te paye le billet. Je te paye l’aller-retour, on y va deux semaines, et tous les jours, je te fais venir deux ou trois putes. Tu les baisses, et je mate. Ça te dit ?

– Ben... Ouais, faut que je...

– Tiens, je te laisse mon numéro et mon adresse. Tu passes me voir quand tu veux.

Il avait tout noté sur un sous-bock.

– Appelle si tu veux choper la serveuse chez moi. C’est à deux pas, tu y es tout de suite. Putain, tu dois vraiment bien baiser.

– Merci à toi, Alfredo.

On s’était embrassés, complices.

Je ne lui avais pas téléphoné. J’avais retrouvé le sous-bock à l’hôpital, au fond de mon sac. Je serais quand même mieux au Brésil entouré de putes que dans cet hosto de merde...

Aurélie. Après nos assauts ferroviaires, j’avais disparu, et ses appels sonnaient dans le vide. Une nuit d’Ardèche, j’avais fini par décrocher. Ce... Mais... Mais c’est hallucinant, ce truc !

– Bonne fête Odilon !

Je l’entendais. C’étaient exactement les premiers mots qu’elle m’avait dits. Face à mon silence, elle avait répété :

– Bonne fête Odilon !

– Mais... Salut Aurélie ! Je... Pourquoi tu me dis ça ?

– Ben c’est bien ton deuxième prénom, non ? J’ai pas oublié, ça m’avait plu ! Et c’est la Saint-Odilon aujourd’hui, tu savais pas ? Du coup je me suis dit que j’allais te faire un coucou... Quand est-ce que tu viens me voir à Montpellier ?

– Ce soir.

– Quoi ?

– Ce soir, je descends ce soir. Je suis en Ardèche, là. Écoute, je fais mes sacs, dans une heure je suis à Aubenas par les sentiers. Là, y a bien un mec qui me prendra en stop... Et toi, tu pars de Montpellier maintenant. On se retrouve à mi-chemin.

– T’es sérieux ?

– Ouais, Aurélie. Il faut qu’on fasse l’amour...

– Tu... D’ac, je pars dans cinq minutes. Mais déconne pas, tu décolles aussi, et je te ramène à Montpellier parce que demain je

bosse. Enfin dans quelques heures, je bosse, vu que c'est onze heures du soir...

– OK. Je prépare mes affaires.

– À tout Odilon !

Mes parents dormaient à l'étage. Silencieusement, j'avais mis du temps, beaucoup de temps à boucler mes affaires. Je ne voulais rien oublier. Au téléphone, Aurélie avait pesté : elle avait déjà roulé une bonne heure, et je n'étais pas encore parti ? On se retrouverait à Aubenas, finalement. J'avais fermé la porte doucement, harnaché de la tête aux pieds, mes deux fusils dans leurs étuis, et j'avais pris un sentier.

Je le connaissais à la motte près, ce lacs de virages entre les genêts. Ma lourde démarche faisait craquer la terre gelée, et sous un petit quart de lune, ma nature voilait son silence, là-haut ! En haut ! Qu'est-ce que... De la lumière ! C'est dingue, ce... Qu'est-ce qu'il y a, dans cet endroit ? La vieille maison de Maroul... Tu sais... Elle est abandonnée, c'est une ruine... Pourtant... Non, y a... Y a rien d'autre... Que des pins, des *baragnas*⁴... Ça bouge ! Le... Ça s'anime... Ça fume presque, maintenant... Nom de Dieu mais merde, ça vient vers moi, oh ! On se calme ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel c'est des gens, putain, ils sont plein, y a des tas de types, maintenant, là, ils descendent, ils viennent vers moi... J'accélère... Ils... Je marche de plus en plus vite, les mecs me suivent... Ils arrivent de la montagne, je les vois, maintenant, je les distingue bien... Tout blancs... Des formes, comme ça, je les déchiffre, c'est net... Leurs moustaches... Ils ont des sabots... C'est des paysans... Putain, des vieux... De très anciens... Ils ont des faux... Des fourches, c'est à moi qu'ils en veulent... Je les entends... Hein ? Ils discutent entre eux... Je tends l'oreille... J'écoute... Ils parlent de moi... Ils veulent m'approcher, sautent les broussailles !... Des... camisards, c'est des camisards ! Ils l'affirment ! Mazel ! Rolland ! Cavalier ! Des poilus de 14 ! Une gigantesque cohorte de damnés ! Ils sont... Presque là ! Qu'est-ce qu'ils... Ils racontent... Ils veulent que je les écoute, justice ! Leur rendre justice ! Moi le messager aaaaaaaah ! Je hurle, la terreur me tape la tête « Tirez-vous ! »

Je me déchire les cordes vocales « J'en ai rien à foutre ! Je veux pas vous voir ! Barrez-vous ! » Je fais de grands gestes avec mes bras... Je

brandis une barre de châtaignier...

« Je m'en tape ! Je m'en branle de vos histoires de merde ! »

Ils se ramènent encore plus près de moi... J'entends leurs voix bien basses... Un très long type m'attrape oooooh bordel de Dieu casse-toi ! Dans mon dos, le salaud ! Il m'a agrippé l'épaule fous le camp ! Je crie ! Je cours, maintenant, je dévale le chemin... Je me casse la gueule plusieurs fois, je manque de m'estropier dans un ravin... Le village, putain, descendre jusqu'au village... Je fonce... Ça y est ! Le lampadaire, nom de Dieu, le lampadaire ! Je m'assieds dessous... Tremblant... Il fait moins cinq et je suis en nage... Je me roule une clope... Aurélie m'appelle, elle est à Aubenas... Je peux plus faire un pas. Elle monte jusqu'à moi, la Clio me fait un appel de phares... Je me jette dans la bagnole, « On se casse, Aurélie, je hurle, y a des mecs partout !... Putain des trucs dans les arbres... Démarre, bordel, démarre, va tout droit ! »

Elle avait mis la gomme, un peu surprise par nos retrouvailles.

J'avais été hospitalisé quarante-huit heures plus tard. Odilon. Bonne fête, Odilon.

Ce seul prénom, et j'avais basculé, sombré jusqu'au fond des terreurs de la Croix-Rouge, la statue glacée de Jaurès pour horizon.

Madame Bartorello rentre dans ma chambre.

– Vous avez de la visite, monsieur Souchon. Suivez-moi.

– Je vous suivrais jusqu'au bout du monde, madame Bartorello.

Elle sourit.

Aurélie. Je vais retrouver Aurélie. Elle avait chuchoté le prénom du papet, et mon monde avait chaviré. Au bout du couloir, j'aperçois mon père.

– Ah mais c'est toi, Manoust ?

– Tout va bien, Chichi ?

– Oui, ça commence à aller mieux. Dis, Cada...

– J'ai rencontré une fille à l'entrée de l'hôpital... Elle m'a dit de t'embrasser.

– Hein ?

– Oui, j'arrive, et elle me sort : “Vous êtes le père de Pierre ?” Ça m'a sidéré, j'ai bafouillé que oui... “Vous vous ressemblez beaucoup !” elle rigolait... Elle m'a dit que comme on était en famille, elle nous

laissait et qu'elle reviendrait te voir plus tard. Elle s'appelle Aurélie Moret, elle a l'air très sympa.

– Oui, c'est une copine... Tu sais comment elle me surnomme ?

– Non ?

– Odilon ! Ça lui plaît, je sais pas pourquoi, du coup elle m'appelle comme ça.

Mon père baisse la tête.

– On va dans le parc, Manoust ? Comme ça, je pourrai fumer une clope...

– Tu fais chier avec tes clopes, ça caille...

– Oui mais je sors jamais, moi ! Tout seul, j'ai pas le droit ! Je peux m'échapper, tu comprends ? C'est dangereux, un fou en liberté...

Au centre du parc, légèrement incliné, s'élève un séquoia superbe de force indifférente, ses immenses bras levés. Je détaille son écorce moussue, et... Là-haut ! C'est fabuleux, ça !

– Oh papa ! T'as vu ?

Je désigne un petit arbre qui pousse dans le séquoia, à hauteur de six ou sept mètres. Il est planté dans son tronc, il doit faire un mètre de haut. Je distingue un chêne vert.

– De quoi ?

– Regarde ! Il y a un chêne vert qui pousse dans le séquoia ! C'est fou ! Comment c'est possible ?

Mon père éclate de rire.

– Mais qu'est-ce que... Pourquoi tu te marres ?

– Putain, j'en ai plein le cul, de ton chêne vert...

– Hein ?

– À chaque fois qu'on vient dans ce parc, tu le repères, et tu me demandes ce que c'est...

– Tu déconnes ?

– Non, je te jure ! Je sais pas combien de fois je te l'ai répété ! À tous les coups, ça rate pas, tu passes devant le séquoia, tu t'arrêtes, et tu me dis "Nom de Dieu, mais y a un chêne vert qui pousse là-haut, qu'est-ce que c'est ?" T'en as une couche !

– J'en ai aucun souvenir. Sans rire, je me rappelle pas du tout.

– Non mais je sais, Chichi, je devrais pas rire, c'est tes cachets... Bon... Donc ce chêne vert, c'est un épiphyte. Ça n'a rien à voir avec

un parasite. Il prélève la matière nécessaire à sa vie dans le tronc du séquoia, mais sans le gêner. Par contre, un séquoia, c'est pas tellement riche en sels minéraux... Donc un épiphyte demeure arbustif. En d'autres termes, ce chêne vert grandira jamais plus que ça... Il restera là, et il sera content. Mais voir un arbre épiphyte, comme ici, c'est plutôt rare. Ce sont plutôt des plantes qui sont épiphytes. L'exemple type, c'est le lichen...

– C'est complètement dingue. J'avais jamais vu ça.

– Oui, enfin, c'est une façon de parler...

On se marre.

– Je te le redemanderai demain, du coup. C'est ahurissant que je m'en souviens pas... D'ailleurs tu sais pas ce que j'ai réalisé, tout à l'heure ?

– Non ?

– Garance. Ça fait plus de deux semaines que je l'ai pas vue, et je m'en rendais même pas compte tellement je suis confit de chimie. Elle est venue me voir qu'une fois... Pourquoi, à ton avis ?

– J'en sais rien, Chichi.

– Elle m'appelle pas non plus. Tu sais si ça va ?

– Oui, elle va bien, je pense...

Ça lui ressemble pas, d'être évasif.

Je boufferai plus jusqu'à ce que Ducis me dise la vérité.

On dit plus rien, côte à côte sur un banc. Odilon. Bonne fête, Odilon. J'avais appris que c'était le 4 janvier, et je savais que je l'oublierais jamais, ce coup d'envoi de ma grande terreur.

– Dis, Manoust...

– Oui ?

Je pense au papet. Quatorze ans. Quatorze longues années qu'il est mort. J'ai passé la moitié de ma vie avec lui, l'autre moitié sans lui, sa présence chevillée à mon cœur. Je revois sa monstrueuse agonie, les médecins qui l'avaient massacré, cerise du mépris sur le gâteau d'une existence mutilée.

– Le papet...

– Oui ?

– Comment il était ?

Le vent souffle dans le séquoia. Papa ne répond pas. Il s'obstine

silencieux. Alors, je sais. Je sais d'un seul coup que j'attendais ce moment depuis très longtemps.

– Mon père...

À ces mots, aucune émotion. Elles sont loin, très loin, ses larmes lorsqu'il évoque sa mère. Il relève la tête, en colère.

– J'y pense depuis qu'il est mort, et j'y ai réfléchi toute ma vie... Je... J'ai jamais compris ce que c'était que ce type.

Mon papet. Mon papet dont je porte le prénom, mon mythe, vient de s'abîmer dans un « type ». Le visage de mon père se durcit.

– C'était vraiment un drôle d'oiseau... Tu étais trop jeune pour t'en rendre compte... Il était bizarre, et le mot est faible... Alors certes, il avait eu une enfance terrible... Ça n'excuse rien.

– Mais qu'est-ce qu'il y avait à excuser ?

– Tout. Il y avait tout à excuser. C'était une sale bête, je... Je l'ai compris tout petit. Tout petit, déjà, j'avais intégré que c'était un ennemi.

– Tu rigoles ? Pourquoi tu me l'as jamais dit ?

– J'en sais rien. Je sais pas, Chichi... J'en étais peut-être pas forcément conscient... Le temps a passé, je... J'ai plus de recul...

– Mais comment tu avais compris ça, gamin ?

– J'en sais rien. Franchement, je peux pas dire. Mais j'ai un souvenir très précis. J'étais petit, puisque je sais que je n'étais pas encore à l'école primaire. Je me lève un matin, et je descends à la cuisine, tu sais, tu la connais, en bas... Et j'entends que ça gueule, en occitan. Je m'arrête derrière la porte, et j'écoute. C'était mon père qui hurlait sur mon grand-père. Je sais pas de quoi ils discutaient... Mais je me rappelle de cette formule : “Vous êtes un pantin !” mon père criait, et mon grand-père ne répondait rien... Il était déjà très âgé. Ça m'avait sidéré.

– Et au moment où tu entends cette conversation, intérieurement, est-ce que tu prends parti ?

– Ah immédiatement. Tout de suite.

De grosses larmes lui sautent aux yeux, et il murmure, en tournant la tête :

– Pour mon grand-père...

J'imagine. J'imagine un enfant condamner son propre père, tout

petit, déjà – lui préférer quelqu'un d'autre.

– C'était dingue. Je sentais qu'il était zinzin... Mon frère et ma sœur en discutaient sans arrêt. Ça, c'était très fort. J'avais dix ans de moins qu'eux, moi, donc je les écoutais... Ils détaillaient ce qu'il avait inventé, ses théories pour les écraser, les maltraiter, les humilier... J'étais un peu préservé, moi, j'étais le petit dernier... Eux, ils le haïssaient. Mais alors une haine pure, tu peux pas te figurer...

– Putain, ils m'en ont jamais parlé...

– Mais tu sais, je pense que ça se voit tout de suite, que tu leur voues un culte, à tes grands-parents. Donc je pense que personne n'a eu envie de te dire que ce type était un salaud, de briser ta création, en quelque sorte... Et au fond, peut-être que ça arrangeait tout le monde, ton sentiment, c'était une réhabilitation, et si ça se trouve mon frère, ma sœur ou moi, on avait envie d'y croire... Parce qu'il est toujours difficile pour les gens d'insulter publiquement leurs parents, c'est presque tabou... D'autant que le papet est mort, et qu'il y a toujours, quoi qu'on en dise, ce respect absurde pour les disparus, ça, ça se pose un peu là, comme connerie, tu vois, cette espèce de crainte des morts qui veut qu'on transforme en saints des pourritures...

Séquoia.

Sequoia sempervirens, avait précisé papa, ça me revient.

Encore vivant.

Je fixe l'épiphyte.

– Mais toi, papa, il t'a jamais fait de mal, je veux dire directement ?

– Non, je te dis, j'étais préservé par mon statut de seul enfant qu'il avait vu grandir, en quelque sorte... Cela dit, ça s'incarnait autrement. René Faure, tu vois qui c'est, le René ?

– Oui, le voisin de tes parents, le type qui est de Paris ?

– Voilà. Je devais avoir quatorze ou quinze ans, c'était un matin très tôt, je partais toujours braconner au point du jour... Mon père était levé aussi. Putain, ça... On frappe à la porte, et puis fort, tu sais, ça tambourine... C'était le René. Il était sens dessus dessous, complètement effrayé, il haletait, il savait plus ce qu'il disait : "Odilon ! il hurlait, Odilon aidez-moi ! Vite ! Ma belle-mère vient de faire une attaque ! Elle a perdu connaissance !" Ils avaient pas de voiture, les Faure, quand ils venaient en Ardèche... Et ils étaient bien copains

avec mes parents... Du coup le René voulait que mon père les descende en bagnole à l'hôpital des Vans, parce que la vieille était en train d'agoniser ! "Vous pouvez nous amener, Odilon ?" il le suppliait, il criait... "J'ai peur qu'elle meure, elle va mourir, et je suis bloqué ici !" Putain de Dieu, tu aurais vu la tête de mon père, si on lui avait dit qu'il y avait la guerre, il aurait pas été plus bouleversé ! Il s'est foutu à tourner en rond en faisant des moulinets avec les bras, il gueulait lui aussi, mot pour mot : "Mon Dieu René, mais quel malheur ! Mais quelle histoire ! Mais c'est atroce, mais qu'est-ce que vous me racontez là ?" Et comme il venait de se lever, il était en pantoufles... "Je vous descends tout de suite aux Vans, René ! Il n'y a pas une minute à perdre ! Mais quelle histoire, René ! Quelle histoire !" Y aurait eu le feu à la baraque qu'il aurait pas été plus empressé ! "Je change de chaussures, j'arrive tout de suite ! Quel malheur !" Et il monte quatre à quatre à l'étage. Il monte en courant ! Moi je reste en bas avec le René, à attendre mon père... Tu l'aurais vu, le René, il faisait peine à voir... Totalement éperdu, affolé, il faisait les cent pas sur la terrasse, il se connaissait plus... Et... Putain de Dieu, mon père qui descendait jamais ! Il arrivait pas ! "Mais que fait Odilon ?" il me demandait, le René... Je comprenais pas plus que lui, moi, il fallait juste qu'il change de godasses... "Mais c'est pas possible ! Mais pourquoi Odilon ne descend pas ?" Il tempêtait, le René, je... Non mais on l'a attendu plus de dix minutes ! Dix minutes passées, je te jure, presque un quart d'heure, et il venait toujours pas ! Le René devenait fou... "Attendez, je monte voir ce qu'il fait", je lui dis... "Ah oui merci, Daniel, il faut qu'il vienne, ma belle-mère va mourir, vite !" Je monte en courant... Et là...

Mon père tourne à l'écarlate. Il revit la scène.

– Là, je... Je trouve mon père dans la salle de bains. Tu sais pas ce qu'il faisait ? Il se pomponnait ! Je te jure, il était devant la glace, en train de se pomponner ! Il se mettait de l'eau de Cologne, pschiiit, pschiiit, il se taillait la moustache, et puis il... Putain, il chantonnait ! Il était en train de chanter ! Devant sa glace ! Il m'avait pas entendu monter, "Pom pom pom, pom pom, la la la !" Hein ? Tu imagines un peu ? Je suis rentré là-dedans, je lui ai dit : "Non mais t'es cinglé papa ? Le René t'attend ! Et je descends pas pour lui dire,

moi, j'y retourne pas, tu te démerdes !" Il me regarde, il était furieux ! Furieux que je l'aie découvert ! Putain, je suis pas redescendu pour voir le René, moi ! Et le pire, là-dedans...

Une longue respiration.

– Le pire... Ouais... Une semaine plus tard, la femme du René, dont c'était la mère qui était malade... Hein... C'était bien une attaque, qu'elle avait fait, ou un AVC, je sais plus, enfin c'était une grosse saloperie... Elle est restée paralytique dix ans, après ça, la vieille, jusqu'à sa mort... Eh bien la femme du René avait raconté à ma mère, qui ne savait rien et qui s'en est désolée toute sa vie, qu'à l'hôpital des Vans les médecins lui avaient dit : "Si votre maman était arrivée cinq minutes plus tôt, on la sauvait." Hein ? Tu... Tu te figures un peu le truc ? Et l'autre qui chantonnait à l'étage ! "Mon Dieu René ! Mais quel malheur !" Ouais ! Eh ben la vieille elle y est restée ! Nom de Dieu...

J'explose de rire.

– Ça te fait marrer ?

Il est sidéré.

– Mon Dieu René ! je gueule. Mais quelle histoire ! Quel malheur !

– Ouais ! Rigole bien ! Putain, le... En tout cas la vieille, ça l'a torchée ! Elle en est jamais revenue !

– Mais pourquoi il a fait ça, ton père ?

– Parce que la femme du René était très belle. Donc pour lui c'était une occasion de la séduire, et il en avait strictement rien à foutre, lui, de la vieille, mais alors que dalle ! Mais à le voir, c'est pas ce que tu aurais supposé...

– C'est une scène de cinéma ! Ça paraît tellement énorme... Le réalisateur qui filmerait une scène pareille, le type qui surjoue la catastrophe en bas, et ensuite qui chantonne à l'étage... On verrait ça au cinoche, on se dirait que le réalisateur y est allé un peu fort... Que c'est caricatural, pour illustrer la duplicité d'un personnage... Que la ficelle est trop grosse...

– Ouais ! Ben moi je l'ai vue pour de vrai, la ficelle, et je peux te dire que c'était pas un film ! Mais c'est exactement ce que tu dis... La duplicité... Concernant mon père, le mot n'est pas trop fort... C'est complètement ça... Il était adoré dans tout le village, il avait le souci

permanent de plaire, de se rendre agréable... Les gens chantaient ses louanges ! Et chez lui, dedans, c'était une vraie saleté.

– Et ta mère ?

– Quoi, ma mère ?

– Elle en souffrait ?

– Si elle en souffrait ? Mais elle en a souffert toute sa vie ! Toute sa vie a été un calvaire, avec ce type ! C'était terrible, ce qu'il lui faisait vivre, tu peux pas savoir... À la fin de sa vie, il s'était arrondi... Il s'était calmé, avec la vieillesse, il était devenu gentil, lorsque tu l'as connu... Il était diminué... Là, je pense que ma mère a presque été heureuse, les dix dernières années. Il était devenu vivable. Mais il lui a fait vivre l'enfer. L'enfer... Elle en était malade, ma mère. Quand j'étais petit, elle a fait un ulcère à l'estomac terrible... Elle souffrait, tu peux pas savoir... Elle avait été opérée à Montpellier. J'étais allé la voir... Je me souviens, ça m'avait fait un choc... J'entre dans sa chambre, et elle se met à pleurer... À chaudes larmes... “Mon petit... Je t'aime...” J'avais compris que c'était mon père qui la rendait timbrée.

Mon Dieu, René... Quelle histoire...

– Putain, mon père... balbutiait papa.

Mais quel malheur... Que me racontez-vous là...

Alors, je sais. Dans cette cour d'hôpital minable, parsemée de pins rachitiques et d'infinis mégots de tristesse, envahie des murmures de tous ceux qui m'y ont précédé et viendront encore s'y échouer, leurs chocs inextricables, noués de toutes les violences, conquérants d'une promesse sans cesse remise, à chaque fois plus lointaine, je sais mon horizon clair, débarrassé des impossibles. Mon grand-père vient de mourir. Enterrée, sa gentillesse. Enterrée, sa bonhomie. Enterrées, ses mains immenses qui me servaient un verre de vin pour mes dix ans. Enterrés, ses grands bras qui avaient un jour brandi un bâton pour rigoler. Enterré, son sourire. Enterrée, sa protection bienveillante. Enterrée, son humilité. Enterré, le 4 janvier. Quelle histoire... Regarde. Regarde au fond du parc, au-delà du brouillard. Dans la brume de tes médicaments, dans la ouate de ta chimie, regarde maintenant sa silhouette colossale et menaçante – ton martyr était un bourreau.

– C’était un sale mec, tu dis, Manoust... T’en es sûr ?

Une dernière fois. T’accrocher une dernière fois aux branches du mythe, désespérément t’arrimer à une aspérité de légende.

– Si j’en suis sûr ? Plus que sûr, Chichi. Et il y a tout ce que la littérature ne peut pas dire...

Papa m’embrasse. Il s’en va. Maman viendra bientôt.

– Je peux rester dans le parc, Christelle ?

J’implore.

– J’ai besoin d’être seul, tranquille. Je vais pas m’échapper, et les barreaux sont hauts, de toute façon...

– Allez-y, Pierre. Je referme derrière vous. Je viens vous chercher dans une demi-heure, ça vous va ?

C’est parfait. Je remercie l’infirmière.

Comment il était, ton hôpital, mamet ? Comment tu te sentais, dans cette chambre à Montpellier ? Tu ne devais pas te trouver très loin d’ici, à quelques mètres, peut-être, un kilomètre, tordue par ton ulcère. En 1958, tu souffrais déjà. Tu souffrais, et je ne le savais pas. Tu prenais papa dans tes bras forts, tu le serrais entre tes mains éprouvées, « Je t’aime, mon petit... je t’aime ». L’amour de ton fils comme refuge, la seule chose que ton mari ne pouvait pas te voler. Il t’avait tout pris. Tes yeux bleus, voilés de tristesse, embués de malheur, baissés de fatigue. Ton esprit vif, envahi de cris et d’injures, de bassesses, d’humiliations. Il t’avait pris ta joie, le sourire de ton père, il nous avait ravi notre innocence à tous. « Mon Odilon me manque », tu me chuchotais, sur ton dernier lit. Jusqu’au bout, jusqu’à la fin, et même après la sienne, tu avais combattu pour l’image, contre les gens du village, pour tes enfants – pour un couple heureux, sans histoires. Elle était où, ton histoire, mamet ? Pourquoi tu ne me l’avais jamais racontée ? Jamais détaillés, tes malheurs, jamais pleurés, tes désespoirs, jamais chantées, tes espérances ? De toi, il me restait Piaf. Il me restait sa voix brisée, et ton fils dans ta pauvre chambre d’hôpital que tu étreignais pour l’avenir. De toi, je n’avais rien vu. Je n’avais rien su, en réalité, et je pleure, maintenant, à terribles spasmes, ma grand-mère retrouvée.

Voilà que tu revis.

Je t’imagine.

Car tu n'as pas d'histoire. Car dans nos discussions innombrables, jusqu'au dernier moment, tu dessinais un monde d'hommes. Le monde de ton père, ses guerres, sa politique, son travail, son féminisme, sa droiture. Le monde de ton mari, son enfance persécutée, son père alcoolique, son frère titubant, sa captivité, ses braconnages. Le monde de ton fils, sa guerre en Algérie, ses travaux de Romain pour sauver la ferme. De Blida aux Dardanelles, de Gibraltar jusqu'en Ardèche, tu m'as chanté sur tous les tons une épopée masculine et musclée dont tu étais toujours absente, spectatrice d'une virile bande dont aucun des faits d'armes n'avait échappé à ta mémoire. Il ne t'est jamais venu à l'idée que tu avais eu une vie, ta vie, il ne t'est jamais venu à l'idée de me la raconter – et ce qui est peut-être le pire : je n'y avais jamais pensé. C'était simple, pourtant, quelques pauvres mots : « Et toi, mamet ? » Face à ta surprise, je répétais doucement : « Et toi ? » Alors, ton chemin s'ouvrait. Alors, j'aurais compris dans tes envies, tes détresses, tes larmes, j'aurais compris ton compagnonnage choisi avec Piaf, je vous aurais sues sœurs. Dans ta chambre d'hôpital, tu serrais mon père dans les bras. Tu pleurais que tu l'aimais. Et je la volais, cette image. Je la chassais à l'affût, cachée en embuscade derrière l'immense forêt d'hommes que tu avais pour moi composée. J'avais été aveugle, mes yeux deux fois fermés. Fermés sur mon papet, dont l'immensité qui m'avait longtemps inspiré se réduisait aux frasques d'un tyran. Fermés sur ma mamet, dont le silence sur tout ce qui la fondait ne m'avait jamais effleuré.

Qu'est-ce qu'il me reste ?

Qu'est-ce qu'il me reste, maintenant, dans les ruines de ce banc, agenouillé en sanglots auprès de ces cendres de conséquence ?

Ma Garance.

Ravis-moi encore à la désolation, redonne-moi la promesse des lendemains.

Je t'aime comme les bêtes meurent.

Le soir, au réfectoire, l'infirmier me sert une assiette de paella, boum ! Je l'envoie contre le mur.

– Je bouffe plus rien, t'as compris ?

Il appelle du renfort direct. Je renverse la table, brandis une chaise...

– Viens ! Viens, je t’attends !

Je me calme tout seul.

Au bout de deux jours de jeûne à la sauvage, madame Ducis me convoque dans son bureau.

– Monsieur Souchon, pardonnez-moi, nous l’avons déjà évoqué, mais je vais être très claire.

Je la regarde. Un long silence.

– Est-ce que vous trompez votre femme?

Je comprends immédiatement que tout est fini.

– Oui, je dis, simplement.

4 Taillis inextricables.

Compliant.

Je suis compliant, maintenant.

Mais alors fantastiquement, à strictement jamais la ramener, un modèle, même, je deviens, pour les autres patients, « Regardez comment Pierre se comporte, progressez comme lui, vous aurez une permission ». On m'en donne, des permissions, à plus savoir qu'en foutre. « Faites un tour, monsieur Souchon, une heure ou deux, allez boire un café... » Je veux pas. « Il faut que vous repreniez l'habitude. » Je refuse. « Mais vous ne resterez pas ici tout le temps, vous savez, vous devez commencer à vous réadapter... Essayez de sortir. » Je vais essayer. J'essaye. J'essaye, et il est terrifiant, ce petit rade juste à côté de l'hôpital, avec son serveur, ses couples en terrasse, ces gens qui me sourient, elle a l'air terrible, cette vie, monstrueuse de destins, de décisions, de volontés, je veux dormir. Je veux dormir, dormir encore à l'hôpital, me coucher sans cesse, manger des fois au réfectoire, discuter avec Lucas, Matthieu, Jim, Mounarelle, entendre le docteur Ducis, me promener dans le parc – tous me protègent.

Garance est partie. Garance s'est tirée. Que la vie aille se faire foutre. Je reviendrai jamais.

– J'ai mis toutes tes affaires à la cave. Tu me préviendras quand tu passeras les chercher, je veux plus jamais te croiser.

Je comprends.

– J'ai pris une avocate, j'ai demandé le divorce civil et religieux.

J'acquiesce.

J'acquiesce, c'est encore sa voix douce à mon oreille, ses derniers mots, mon dernier miel.

J'ai plus de boulot. J'ai foutu sur la gueule de mon chef, ils m'ont viré.

J'ai plus d'appart. Mes affaires pourrissent dans une cave humide.

J'ai perdu vingt kilos, mes joues creuses, mes yeux cernés.

Les cachetons me déchirent.

J'ai perdu Garance.

Regarde-toi, connard. Regarde-toi tourner et te retourner dans ton pieu, à la recherche d'un sommeil plombé qui tirerait son voile noir sur ton désert, sur ton corps-à-corps trempé de sueur avec l'alèse, parce qu'ici, au mieux, tes camarades pissent au lit. T'avais tout. T'avais un taf, ton mariage, une fille exceptionnelle, une vie – t'as tout détruit. Regarde surgir tes promesses évanouies, regarde sombrer ton horizon, regarde Caroline, la nouvelle, te demander en mariage, parce qu'elle vient d'apprendre que tu es célibataire. Caroline veut t'épouser. Elle est déficitaire, estampillent les psychiatres, l'air entendu, toi tu envisages pas nettement ce que c'est, le déficit, seulement tu le vois, tu l'incarnes sans peine, Caroline, sa démarche en dedans, ses pauvres mots qui s'entrechoquent maladroitement sur une mâchoire qui ferme mal, son bras qui prend le tien dans une quête effrénée de douceur – tu sais d'expérience qu'on ne l'a pas aidée, Caroline, jamais, que des plus grands qu'elle ont dû prendre soin de la pulvériser, du pénal et des assises, et toutes les horreurs des romans. C'est ici, pourtant. C'est tout au fond de cette horreur que Garance a choisi de te laisser, sans un mot, juste sa voix dans le combiné du couloir, tu dérangeais le chariot des infirmières, « Fin de la communication, à table, monsieur Souchon ». Je t'imagine, maintenant, ma Garance. Je t'imagine parisienne et douloureuse, convoquer immensément tes copines outragées à ton chevet, multiplier les bars offensés et les soirées attristées, comment il a pu faire ça ?, je les entends s'étendre sur mon incalculable corromperie, mes propensions, mes aptitudes, mes engeances, mon tempérament. En voilà un, de formidable salopard, fortement trouvé, très bien taillé, une pourriture s'il en fallait. La condamnation est unanime, tu me l'as glissé, et on élève des échafauds. Tous les jours, je baisse la tête. Je l'incline, et je donne le bras à Caroline. Ici, on me reconnaît. Caroline n'a besoin d'aucun de mes états de service étincelants pour savoir que je suis gentil, son ami.

On recherche dans les couloirs ma fraternité, mon écriture pour une lettre, mes cigarettes, ma violence, lorsqu'il le faut, pour protéger.

Ma justice est entre les murs.

Entre les murs.

Une seule fois, Victor, le père de Garance, avait évoqué avec moi sa grand-tante Camille – chargé de menaces : « Ne compte pas sur moi pour la défendre ! »

Parce qu'on pouvait l'attaquer ?

Peut-être parce qu'elle aimait Rodin ? Parce qu'elle avait avorté ? Parce qu'elle avait passé trente ans enfermée ? Parce qu'elle était morte de faim ?

Son frangin ambassadeur de France, elle crève de faim dans un asile, balancée à la fosse commune.

« Ne compte pas sur moi pour la défendre ! »

Les asiles, ça les connaissait, dans la famille. Il y avait une tradition. Un type qu'on retrouve à poil en haut d'une statue en plein hiver, c'est indéfendable. On l'abandonne dans son HP. La routine, sans doute. La fatigue, à force.

La mère de Garance, Aline, m'avait d'ailleurs dit son sentiment, au téléphone.

– Tu t'es comporté comme un prédateur.

Moi je continuais à ne pas tellement concevoir ce que je prédatais perché sur ma statue, le 7 janvier, à part les branches de buis que je bouffais consciencieusement, m'entretenant avec Robespierre, Jésus, les camisards, Jaurès, et tout un ahurissant tremblement. Aline avait manifestement de son côté les idées plus claires : quelques jours plus tard, elle m'avait envoyé à l'hôpital une magnifique bible reliée.

Une longue habitude familiale, la liturgie, aussi.

Je devais trouver le salut.

Ces gens-là m'expédient des bibles.

C'est très intéressant, les bibles. La charité, l'attention, l'amour de son prochain, dedans c'est tout expliqué, et le prochain peut méditer dans son asile, parfois pendant trente ans, ça laisse un peu de temps.

Mais qu'est-ce que c'est que cette extravagante bande d'enfoirés ? J'ai passé dix jours attaché là-dedans, je marche à grand-peine,

l'assistante sociale de l'hosto vient de me conseiller de demander le statut Cotorep, « Vous l'obtiendrez sans peine, monsieur Souchon, sans peine » – et il faut que j'expie ? Que je confesse ? Que j'auréole ? Pardonnez-moi, mon père, je suis malade ? J'ai péché camisolé ?

– Je serai contente de savoir que tu es devenu quelqu'un de bien, m'avait soufflé Garance.

Combien de psaumes, de *Pater* et d'*Ave* ?

Parce qu'à l'asile, il n'y a pas de gens bien. Ils le savaient d'expérience, dans la famille. On pouvait crever, nous autres les aliénés.

C'était très vrai. Autour de moi, il y avait des tas de gens pas bien. Ça en faisait, des bibles à envoyer.

« Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. »

J'avais retenu ce mot de Camille, un jour.

Eux, l'absence ne les tourmentait pas.

Va prendre l'air, mon compliant. Sors, sors de là, va faire ton petit tour de petit parc. Mets ta parka... Voilà. Quelque chose d'absent te tourmente... Oh. Oh mon gars. C'est vrai qu'elle a quand même une fameuse gueule, ton histoire. La famille Claudel, de nouveau, vide un de ses membres à l'asile. Comme ce catholique clan confit de bourgeoisie avait condamné les fulgurances et les transgressives amours d'une artiste, la laissant agoniser de faim au bout de la longue nuit de l'internement, le voici un siècle plus tard dressé tout entier pour détruire jusqu'à la trace d'un aliéné qui avait espéré, le temps d'une noce, s'incorporer dans leur sainte trinité – vanité des vanités ! Et que crève la différence, au fond d'une piaule dénudée ou au bout d'une corde, pourvu que l'honneur de la tribu soit préservé. Et maintenant, mon camarade. Maintenant que t'as dit ça. Maintenant que tu le tiens bien, que tu le cuisines, que tu le fais chauffer – tu sais les préparer, les mythes, les assaisonner, y entrer ce qu'il faut de pathos et de poésie, de souffrance et d'étoiles, tu sais tracer les échos, mettre les couleurs en musique, appeler la terre et les Dieux, parce que parfois il en existe. Fais-la marcher, une fois encore. Fais-la marcher, tu sais bien, tu la connais, ta tête épique, elle engendrera encore, bonne fille, tes cycles légendaires. Dans les ruines, tout est prêt. Voilà sous ta main une salle commune et grise où les cris des

fous, tes cris, se répondent sans fin, entrechoquant les blouses de médecins vengeurs. Voici Garance, sa mère, son père, ses frères, homélisant d'importance sous un plafond lambrissé de Saint-Germain-des-Prés, négligeant les vins fins délicatement parsemés sur la table parce qu'il est de glorieux ton d'à peine les remarquer. Voici la fosse commune où on a jeté l'autre, comme toi maintenant, ses ossements anonymes, voilà leurs tombes héroïques, gravées de grandeurs. Voilà tes grands-parents paysans, dérisoires, se lever contre la sentence, dérisoire le fusil, dérisoire leur labeur, dérisoires tous leurs mots – et pourtant. Pourtant la justice se lève sur ton crépuscule. Enfermé entre les quatre murs de ton effroi, tu la distingues foudroyante, s'abattre sur tous ceux qui refusent l'humanité en distribuant des textes sacrés. Et maintenant, *somptueuse, toi, ma plume d'or, va sur la feuille, va au hasard tandis que j'ai quelque jeunesse encore, va ton lent cheminement irrégulier, hésitant comme en rêve, cheminement gauche mais commandé.* Je te commande la lamentable histoire d'un damné abandonné de tous, offert en sacrifice convenable à la grande bourgeoisie assoiffée d'être respectable. Écris. Une fois encore, et pour toujours, tu le sais bien, au fond, que nous ne tenons qu'à coups de littérature.

Je suis fatigué.

J'entends ton chant, mythe.

Je scande ta nouvelle musique.

J'orne tes recoins à la va-vite, j'y reviendrai, j'orfèvre tes détours, je masque ton évidence pour armer ta chute.

À mes oreilles tu parviens déjà, te voilà attirant, en somme, un peu, tu fondes et transmet.

Tu as de l'avenir.

Je suis fatigué.

Ton Odilon martyr était un bourreau. Aldeberte que tu portais hier aux nues t'est entièrement inconnue. Alors, écris. Qu'est-ce que tu fous ici ? Écris. Vas-y, nom de Dieu. Écris. Qu'est-ce que tu vois, là, autour de toi ? Un gueux pourrissant dans la paille d'un dispensaire, jeté dans la merde par une suffisante aristocratie de rencontre qui rééditerait son exploit originel ? Écris. Ton courage, connard. Ton courage, et tu le sais, et tu en pleures, maintenant, c'est d'écrire la nudité de ce parc d'hôpital, où un malade seul, c'est toi, bénéficie de la permission de

sortir. Tu ne pourrais nulle part, tu es entouré de médecins bienveillants et d'infirmiers qui te soignent, parce que tu es malade, parce que tu es bipolaire, tu ne le découvres pas, il y a une éternité que tu le sais, et que tu n'as pas pris tes cachets, moyennant quoi tu as rechuté. Tu as rechuté alors que tu étais marié, alors que tu bossais – et comme souvent, et comme statistiquement, tu as tout foutu en l'air, ton boulot parce que tu es devenu violent, ton mariage parce que tu étais infidèle. Infidèle, pauvre con. Garance l'a découvert, elle avait tout supporté, jusque-là, tout, mais pas l'adultère. Infidèle. Elle n'a convoqué personne pour te foutre en l'air, ni Camille Claudel, ni ses amies, ni sa famille, ni la grande bourgeoisie de je ne sais qui, elle a simplement, et comme toujours, écouté son cœur blessé que tu pleures, parce que tu l'aimes. Ton courage. Ton courage, c'est d'arrêter de raconter des histoires. Tu es malade, et ta femme est partie. Regarde-toi. Tu te roules une cigarette tremblante de colère, et tu sèmes ton regard dans les grands arbres que tu sais tous, traquant la poésie, parce que cela ne te suffit pas, parce que ce n'est pas vrai, parce que ça ne peut pas exister, ton monde sans chant, et le vent ami t'en apporte. Dans la bourrasque qui vient de souffler, tu cherches la tempête qui doit t'emmener vers une autre fable. Tu veux écrire, et tu en trembles. Tu veux écrire ? Dis, ducon ? Tu veux raconter des histoires ? Attends. C'est le moment.

C'est le moment que tu racontes le père de Garance. Tu sais, celui dont tu viens d'entrevoir dans un coup de mistral la bourgeoise horreur, celle qui te met pour toujours au ban de la société. Victor. Tu te souviens ? Tu te souviens, comment tu l'aimais, cette ordure fabuleuse ? Oui, tu l'aimais, et de tout ton cœur, je vais te la détailler, moi, la parabole. La première fois que tu as dormi chez les parents de Garance, alors que vous faisiez ensemble un prestigieux stage de mes deux au *Monde*, tu t'étais soûlé pour te donner du courage : « On n'est pas ensemble, hein Pierrot, tu es juste un copain, parce que sinon mes parents n'accepteraient pas que tu passes la nuit à la maison, vu qu'on n'est pas mariés. » Heureusement que tout le monde dormait lorsque tu t'étais pointé, parce que tu te trouvais au bout du compte rond au dernier degré. Le lendemain à l'aube, tu n'avais pas osé prendre une douche. Tu t'étais habillé rapidos dans la chambre déserte, et Garance

était rentrée, bientôt suivie de son père.

– Je vous remercie de votre accueil, monsieur, tu avais balbutié.

– Je vous en prie. Je voulais simplement vous dire que je suis extrêmement heureux que vous fassiez un stage au *Monde*. Je le lis tous les jours, il y a de l'information de qualité, c'est indéniable, mais c'est infernal, leur socialisme échevelé. Avec vous, ce sera autre chose. Enfin un journaliste de droite au *Monde* ! J'espère que vous saurez faire respecter vos idées. Bonne journée.

– Merci, monsieur, à vous aussi.

Il avait fermé la porte.

Tu étais en orbite.

Garance te regardait, elle ne pouvait plus s'arrêter de rigoler.

– Mais attends, je... Il déconnait, ton père ?

– Ben non ! Il pense que t'es mon pote, et comme tous mes potes sont de droite... Il...

Elle s'étouffait tellement elle se marrait.

Une fois l'union devenue officielle, tu étais revenu dans l'appartement boisé. Victor avait l'air heureux de te revoir. Toute la famille était réunie, et c'était un joyeux bordel, les frères et sœurs de Garance déconnant en permanence, leur père faisant des mots d'esprit, et Aline, la mère, rappelle-toi, pleine de charme et de gentillesse. Tu étais de plus en plus à l'aise, Victor te servait du vin de vigueur, et il t'avait offert une Marlboro filtrée avec le café. Il t'entretenait de Félix Faure, qui avait plus d'un tour dans son sac, ce fameux président de la Troisième.

– C'est bien lui qui est mort en épectase ? tu t'informais.

– Tout à fait ! Et Clémenceau aurait dit de sa fin : "Il s'est voulu César, il a fini Pompée !"

Sacré filou, mort en se faisant sucer, vous vous bidonniez !

– Victor, tu l'interpellais, savez-vous ce que le curé venu lui donner l'extrême-onction avait demandé ?

– Non ?

– Ce prêtre croise un huissier de l'Élysée, et lui demande : "Monsieur le président a-t-il toujours sa connaissance ? – Non, elle est partie par l'escalier !"

Victor avait éclaté de rire, rappelle-toi.

Il avait assuré par la suite à Garance que tu étais un « garçon de valeur », et avec Aline, ils s'étaient abonnés à *Fakir*, le canard invraisemblable et gauchisant dans lequel tu bossais, en faisant un chèque mirobolant.

Fakir. Tu veux que je continue ? Ou tu te souviens, maintenant ? Parce que le chèque, c'était un début. Oui, rappelle-toi. Rappelle-toi que Garance et sa bourgeoisie venaient faire de la mise en page, à *Fakir*, le week-end, bénévolement, jusqu'à trois, quatre heures du matin à reprendre une énième maquette. Rappelle-toi ton premier article sur Guillaume Sarkozy, le frère de Nicolas. Lui possédait une usine textile en Picardie qui avait rejeté dans les égouts de sa ville tout un tas de chimiques saloperies, si bien que les trottoirs s'effondraient par endroits. Il était bien emmerdé, Guillaume, quand tu l'avais poursuivi par téléphone jusqu'au Pakistan pour lui demander des explications qu'il n'avait pas pu te donner. Victor et Aline t'avaient invité à l'opéra le week-end suivant. C'était la première fois de ta vie que tu y allais, et à l'entracte, Victor t'avait offert une coupe de champagne.

– Pierre, c'est entre nous... Je discutais avant-hier avec un haut responsable de l'Union des industries et des métiers de la métallurgie, qui me disait qu'il soutenait Guillaume Sarkozy pour la vice-présidence du Medef.

– Vous pensez qu'il a ses chances ?

– Honnêtement, je pense que c'est la fin de partie pour lui. En termes d'image, ce serait trop difficile pour son frère. S'il devient président de la République, il ne peut pas se permettre que sa famille dirige le Medef... En tout cas, j'ai informé mon interlocuteur de ce que Guillaume Sarkozy faisait en Picardie. Il n'était pas au courant, il était sidéré. "Écoutez, mon cher, lisez *Fakir* ! je lui ai recommandé. Lisez *Fakir* !" Il a noté l'adresse du site internet de ton journal dans son agenda !

– On va vous embaucher à la propagande, Victor !

Tu avais trinqué en rigolant.

Oui, tu rigolais, exactement, avec Victor. Ensemble, vous rigoliez tout le temps. Victor détestait les socialistes autant que toi. Vous vous

entendiez à merveille pour les injurier de manière circonstanciée, même si ce n'était pas exactement pour les mêmes raisons. Et puis tu avais de l'esprit. Tu en avais à refourguer, de la citation de Baudelaire, du vers d'Apollinaire, des références au verbe de Flaubert, des réflexions sur la guerre des camisards, des connaissances sur la Résistance. Peu importait, au bout du compte, que tu crèves à moitié la dalle dans un journal bolchevik. Original et cultivé, tu brillais en société, dans leur société, à tel point que Victor avait par conséquent un dimanche extrait sa mère spécialement pour toi de sa maison de retraite luxueuse. Elle s'appelait Garance, elle aussi, fille aînée adorée de Paul Claudel. Pendant le dîner de présentation, tu étais installé tétanisé auprès de cette très vieille dame qui n'y voyait plus guère. Folle de son père, elle avait passé sa vie avec lui dans les ambassades, négligeant ses enfants et son mari trop tôt disparu.

– Maman, je voudrais que tu racontes Londres à Pierre, cela l'intéresse beaucoup.

– Londres... J'y ai passé toute la guerre.

Vous dégustiez du saint-marcellin, un puligny-montrachet l'accompagnait.

– Je me souviens particulièrement d'un repas avec de Gaulle et sa femme. Mon mari avait souvent l'air ailleurs, pensif... De Gaulle s'est énervé d'un seul coup, il était très sanguin, et il lui a ordonné : “Jean-Jacques, répétez ce que je viens de dire !” Mon mari a répété illico les quelques phrases mot pour mot. De Gaulle était stupéfait !

Tu étais tellement stupéfait à ton tour d'entendre parler de la France libre comme chez toi on parlait des voisins que ton couteau avait glissé sur le plateau, et tu avais envoyé la totalité des spécialités crémeuses de l'Isère et d'ailleurs sur la robe de la grand-mère. Elle avait fait un bond monumental, manquant de s'étouffer, et comme tu te demandais de quelle manière tu allais pouvoir te tirer de cet impair extraordinaire, Garance avait explosé de joie, ses frères et sœurs aussi, et Victor rigolait comme un âne, « Ne t'inquiète pas, maman, je vais nettoyer, Pierre vient d'Ardèche, il faut l'excuser... »

L'Ardèche, aussi. Oui. Même l'Ardèche, ta terre mère, ta jalousée, même elle, il l'aimait. Tu te souviens lorsque Garance lui avait demandé, devant toi :

- Alors, papa, ça te fait quoi d’avoir un gendre d’extrême gauche ?
- Écoute, ma chérie, étant donné l’espace que Pierre occupe sur l’échiquier politique, ça ne peut aller qu’en s’améliorant.

Il avait comme ça un esprit, Victor, qui te séduisait d’autant plus qu’il avait un rocambolesque accent giscardien. C’était ahurissant, son phrasé tout droit sorti des mêmes bruits de bouche que l’aristocratique président. Tu te délectais de tous ses procédés désuets et tu l’imitais sans arrêt. Avec Aline, ils se vouvoyaient à qui mieux mieux, ça te ravissait, « Écoutez, chérie, chlurp, je vous le dis comme je le pense, ce n’est pas pour vous vexer, mais votre gratin n’est pas cuit chlurp ». Et Grégoire. Grégoire, tiens, pour la route, le dernier de la fratrie, encore lycéen. Tu te souviens lorsqu’il peinait sur un commentaire de Chateaubriand ? Victor lui avait lancé :

- Grégoire, qu’est-ce que tu veux que je te dise ? À ton âge, Pierre avait lu les trois tomes des *Mémoires d’outre-tombe* et l’intégrale de Balzac.

Il t’avait entraîné dans la cuisine pour ramener les plats, et avait murmuré :

- Cela dit, je ne sais pas si je devrais t’ériger en exemple, quand je vois où ça t’a mené...

Tu l’aimais, Victor. Elle était là, ta vérité. Vous vous faisiez des politesses, des compliments et des tas de blagues. Ça dépassait complètement ton marxisme cévenol, certainement autant que ça le sidérait de t’accorder une « grande valeur ». C’était un catho strictement réac, qui bossait pour le Medef, se méfiait des pauvres, louait l’audace de Sarkozy, supportait très mal les Arabes, regrettait parfois la monarchie, et tu recherchais sa compagnie, toujours ravi de l’entendre et de le voir, votre complicité assumée.

Puisque tu en veux, des histoires. Ah tu l’aimes, tu l’as caressée, ta faramineuse chronique de la bête de l’Ardèche mariée à la belle des salons, celle-là même qui aurait fini par t’immoler sur l’autel des convenances, te renvoyant à tes primitives cavernes que tu n’aurais jamais dû quitter. Je vais t’en raconter une bien forte. C’est celle d’Aline – attends, ce n’est que l’apéritif. Aline, tu sais, la mère de Garance ? Aline avait un jour découvert par effraction, après longtemps d’une vie monotone, que la psychologie existait. Ça avait

été une détonation. Elle avait passé un temps fantastique en compagnie de psychanalystes, et en avait conçu une capacité certaine à naviguer dans de hautes spéculations freudiennes qui n'étaient pas toutes dénuées d'intérêt. Seulement, sur ce terrain-là, toi, tu n'étais pas un rigolo de l'année. Tu étais même plutôt balèze et très épais, étant donné que tu avais débuté ta fréquentation de tout ce qui commençait par « psy » – chologues, chanalystes, chiatres – dès tes seize ans, secoué comme tu étais. Le refoulé, le transgénérationnel, les actes manqués, l'interprétation des rêves, les secrets de famille, le symbolisé t'étaient devenus un terrain de jeu où tu t'épanouissais, en particulier lorsqu'il s'agissait des autres. Tu n'avais pas ton pareil pour à la hache, mais en tombant rarement à côté, dessiner des exégèses de l'inconscient du voisin – tes commentaires parfois lacaniens faisaient les délices d'Aline, que l'irréremédiable constitution mathématique de Victor finissait par lasser. Aline t'aimait, aussi. Le samedi, vers seize heures, elle t'emmenait dans un café anglais à coussins brodés où vous preniez le thé. Oui, tu prenais le thé, et du plaisir, bien du plaisir, cette fois-ci, à lui parler de Roland et Anne, tes cousins bretons. On les avait mis en prison pour terrorisme : ces paysans avaient planqué chez eux des basques de l'ETA. Tu avais évoqué Jean-Luc, le frère de Roland. Il bossait dans les télécoms, lui, dans l'assurance ou dans l'immobilier, enfin c'était un type qui se tapait de la politique, alors complètement, du militantisme et de tout le reste, il vivait. Simplement Jean-Luc, lorsque Roland avait été arrêté, Jean-Luc avait fait le siège du bureau de Jean-Louis Bruguière. Par téléphone, tous les jours, lui qui ne croisait Roland qu'à grand-peine une fois par an, il harcelait les magistrats :

– Vous ne connaissez pas le dossier, on lui répondait.

– Je ne connais pas le dossier, mais je connais mon frère ! ripostait Jean-Luc.

Alors, face à toi, devant sa tasse de thé, Aline n'avait pas pu résister, et s'était mise à pleurer.

Et tu l'avais aimée encore plus, ses larmes à l'unisson de ton émotion qu'entre tous, elle avait été seule à comprendre.

Et puis la lutte des classes avait fini par culminer. Parce que tu avais lu, et entendu, ton camarade Henri Krasucki, tu savais que la lutte de

classes n'est pas une invention, c'est un fait. Il ne suffisait pas de la nier pour qu'elle cesse. Tu te souviens ? Souviens-toi du rêve prémonitoire de ta sœur, juste avant ton mariage qui devait être célébré religieusement dans le château de Paul Claudel : « J'ai rêvé qu'il y avait une assemblée de diplomates, de PDG, bon, la famille de Garance... Et nous, on arrivait... On... On était en guenilles. Mais des vraies guenilles, putain ! Et je me demandais comment on allait participer à ton mariage avec des fringues pareilles... » Ma sœur avait vu juste. Tellement juste qu'à l'issue de la séquence des photos dans la cour d'honneur du château, Victor en queue-de-pie avait fait trembler tout le monde en criant d'un ton sévère :

– Pierre, écoute-moi bien. Ça sera la première et la dernière fois.

Comme il présentait très snob et pas commode, les gens le regardaient inquiets. Il avait enlevé son chapeau... Levé doucement le poing...

– “Debout, les damnés de la terre

Debout, les forçats de la faim

La raison tonne en son cratère...”

Victor avait fini à tue-tête sous les applaudissements :

– “C'est la lutte finale

Groupons-nous et demain

L'Internationale

Sera le genre humain...”

La lutte des classes était implacable, à tel point que toute la famille de Garance m'avait félicité pour l'homélie de mon oncle, car c'était lui, le frère aîné de ma mère, qui célébrait notre mariage. Pour un léniniste, j'avais des relations. Heureusement papa s'était chargé de rappeler notre paysanne ascendance à l'assemblée, et notamment à tante Madeleine. Celle-ci provenait d'un tel ailleurs qu'elle réussissait à inspirer un respect teinté de terreur jusque dans sa propre famille. Lorsque j'avais demandé comme une faveur à cette grande dame distinguée si je pouvais l'appeler « tante Madeleine », elle avait été éberluée par mon toupet : je n'étais à ce moment-là même pas marié avec sa nièce. Il était par conséquent parfaitement incongru de m'accorder cette familiarité primesautière qu'elle ne concédait qu'à quelques rares élus. Sa belle-fille l'appelait « Mère », et baissait les

yeux lorsque tante Madeleine lui adressait la parole. Au train où allaient les événements, elle redoutait que moi et mes manières d'Ardéchois on ne tarde pas à lui dire « Salut tata ». Cette agrégée d'anglais s'était finalement résolue à mes façons délurées, et j'avais emporté sa bénédiction en lui parlant de littérature. C'était une passion qu'elle tenait de son papa né avec le siècle, universitaire rempli de poétique érudition et de fascistes admirations. Elle me racontait souvent « Père » qui pratiquait merveilleusement Verlaine et Montherlant, et fournissait au Front national des références littéraires abondamment. Très affecté par la disparition récente de cet homme qui tenait le maréchal Pétain pour un martyr injustement condamné, Jean-Marie Le Pen s'était excusé lors de son enterrement de ne pas pouvoir composer une oraison funèbre à la hauteur de son verbe, lui qui avait fait les heures de gloire culturelles de l'extrême droite. Dans les grands yeux bleus de tante Madeleine et son admiration pour papa et les Croix-de-Feu, je voyais briller les liges fascistes de 1934, la Cagoule et la terre authentique de Maurras. Cette collaboration de salon qui tremblait à l'évocation de la France éternelle et de Drieu la Rochelle avait toute mon affection. Je me promenais dans Vichy en facéties, qui possède le savez-vous le formidable Hôtel des Bains on m'en a dit ma chère le plus grand bien. Au milieu de cette fierté nationale tellement surannée que je m'en délectais, j'avais un jour été invité à manger une raclette. Nous devisions en pleine France occupée, quelques Arabes dorénavant pointaient le bout de leur menaçant nez, et j'avais annoncé que je venais d'être embauché à *L'Humanité*. Le fromage de tante Madeleine dans la poêle en avait subi la cuisante conséquence, et Moscou à table avait tétanisé un temps l'assemblée. J'avais englouti le péril soviétique dans un gros morceau de Malraux.

– “Ô Jeanne d'Arc sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants, peu importe tes vingt mille statues, sans compter celles des églises. À tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu. Une fois de plus, les fleurs des siècles vont descendre. Au nom de tous ceux qui sont ou qui seront ici, qu'elles te saluent sur la mer, toi qui as donné au monde la seule figure de victoire qui soit aussi une figure de pitié !”

– Magnifique, Pierre ! Où avez-vous découvert cela ?

- C'est un discours méconnu, je...
 - Et vraiment très beau ! Vous êtes sensible à Jeanne d'Arc ?
- Je ne pouvais pas être totalement mauvais.

Sous les chênes de mon mariage, on trinquait ensemble. Tante Madeleine s'inquiétait :

– Votre père, cher Pierre, est bien professeur de philosophie, n'est-ce pas ? J'allais presque vous dire, vous ne m'en tiendrez pas rigueur, qu'il le porte sur lui.

En costard impeccable sous sa calvitie pensive, sa longue barbe blanche bien taillée, papa c'était vrai n'avait pas exactement l'air d'un braconnier.

– Non non, il est garde-chasse.

– Ah ! Pardonnez-moi !

– Mais je vous pardonne, c'est ma grande fierté ! Mon père est un fin connaisseur de la nature... Papa, viens voir ! Tiens... Je te présente tante Madeleine, une tante de Garance.

– Enchanté, madame.

– Ravie, monsieur. Je me suis laissé dire par Pierre qu'il vous devait sa culture littéraire impressionnante. Et particulièrement que vous êtes un fin connaisseur de Baudelaire... Auriez-vous un poème à me conseiller, ou mieux, à me citer ?

– Vous savez, madame, mon fils aime me mettre dans des positions délicates. Je suis absolument inculte en matière poétique...

Deux minutes plus tard, ma mère installée à ses côtés, papa déclamaient du García Lorca dont il regrettait la traduction parfois maladroite, point litigieux sur lequel tante Madeleine partageait absolument !, monsieur, absolument !, son indignation.

Il n'y a plus de vent dans les arbres. Disparus les parfums, les musiques jolies. Les feuilles mortes s'amoncellent parmi les papiers, c'est l'hiver, camarade, l'hiver de tes contes. Rageusement assailli par la prose, tu convoques encore pour la forme quelques fusils. Chargés, tu le sais : ce sont ceux que Garance portait cassés à l'épaule. Car la princesse aux colliers de rubis t'aimait tant que lorsque tu avais décidé de passer le permis de chasser, elle l'avait passé rustique avec toi. Et elle l'avait réussi, en te devançant de quatre points à l'épreuve de tir à

la carabine compliquée de saut d'obstacles. Vous chassiez ensemble, ensuite, dans les montagnes ardéchoises, et voilà que le vent sournois persifle qu'elle tirait parfaitement les grives, savait construire les affûts, reconnaître les ramiers. Claude ne s'y était pas trompé, ton oncle adoré, celui qui gardait le temple paysan, celui qui avait repris la ferme de tes grands-parents. Claude, tu peux pleurer, Claude adorait Garance. Elle t'accompagnait chez lui, les très froids matins de janvier, pour tuer le cochon. Et lorsque la première fois, ton oncle à cinq heures du matin lui avait demandé de tenir fort la corde pour éviter que le porc ne bouge, parce que la bête de deux cent quarante kilos avait tendance à s'emballer quand on lui mettait un formidable coup de masse sur la tête, Garance s'était acquittée sans problème de sa mission paysanne, son pantalon copieusement éclaboussé de sang. Le meurtre proprement effectué, vous étiez montés dans la cuisine du tonton. Claude ne voulait entendre que Garance, il l'installait à sa droite, et comme le jour se levait, il la servait d'abondance de pâté, caillettes, fromage de tête, parade arrosée comme il fallait de colossaux verres de gamay. Garance buvait, mangeait et rigolait comme quatre. Le Serre-de-Barre l'avait adoptée, camarade, aussi fort qu'il t'avait rejeté. La lutte des classes. Misère de toi.

Le cochon. Tu t'en souviens avec désespoir : ton oncle ne le tuera plus, il te l'a annoncé. « Je suis trop vieux, maintenant. » Tu as tué le dernier. C'était une réussite. Lève le voile. Lève le voile, je te dis, sur l'ultime tuade.

– Qui veut goûter le sang ?

Depuis la terrasse, ta tante avait interpellé l'assemblée. Vous aviez recueilli le sang chaud du cochon, et la sœur de ton père avait assaisonné les dix litres, sel, poivre, ail, thym, pour faire du boudin.

– Le Pierre ! avait gueulé ton oncle. Il craint rien, lui !

Tu étais monté dans la cuisine.

– Tu me dis s'il faut que je rajoute quelque chose. Vouaï... Mais tu vas manger ça ?

Tu avais absorbé trois cuillères. Ta tante manquait de tourner de l'œil.

– Arrête, tu vas te faire mal ! Alors ? C'est bon ?

– Non. Mets-y encore un peu d'ail.

Elle l'avait émincé dans la marmite. Tu avais goûté de nouveau.

– Ah il est bon, là ! Ah putain ! C'est impeccable !

Tu en avais bu un bon verre, ta tante t'avait foutu dehors.

Rentré chez tes parents, tu avais parlé de la tuade à ton père, un peu. Il en était loin, maintenant, de ce monde, pourtant sa barbe frémissait. Puis tu t'étais réveillé en sursaut à quatre heures du matin. Les... Les chiottes... Nom de Dieu, les chiottes ! Tu avais couru... T'étais pas arrivé à temps. T'avais dégueulé sur les murs et le carrelage dans une cascade de borborygmes. Réveillé par le bruit, ton père était descendu.

– Mais qu'est-ce que tu as, Chichi ?
– Je sais pas... Putain... Je crois que c'est ce sang.
– Le sang ? C'est toi qui as goûté le sang ?
– Oui... Mais j'en ai bu quinze ou vingt cuillères, je sais pas si...
– Tu déconnes ? Il s'en décrochait la mâchoire. Je faisais exactement pareil...

Il était remonté se coucher. Tu avais eu des spasmes encore deux ou trois heures. Et tu avais compris. Tu avais su que tu avais bu le calice jusqu'à l'écoeurement. Le calice. Le calice, c'était ton oncle. La conversation que vous aviez tissée toute la journée, en plein milieu des montagnes de viande, tu te souviens, non ?

Je m'en souviens.

Et je le sais très bien.

– Tu vois mon Pierre, si ton grand-père était là... Il serait heureux !
On était une bonne dizaine à s'affairer au-dessus de la bête, et le tonton me chantait la joie du papet au moment de la tuade. Jour de fête, à Bosc, où toutes les rancœurs villageoises étaient mises sous le boisseau autour de la viande de l'année.

– Tire doucement... Doucement nom de Dieu ! Encore... Là ! Voilà !
Je tenais la vessie entre mes mains.
– Et va pas balancer ça dans les broussailles ! Ça attire les renards... Enterre-la !

Une bêche sur l'épaule, je m'éloigne. Mon oncle m'interpelle :
– Tu vois, quand on était gamins, on la bourrait de paille, la maman la cousait et on la faisait sécher. Ça nous faisait un ballon de foot... Arrête de te marrer ! On n'avait que dalle !

Il y avait une industrie extraordinaire, autour de ce cochon dépecé. Tout le monde s'activait selon les commandements du tonton, le dernier à faire sa charcuterie dans la vallée.

– Et c'est interdit ! Non mais tu te rends compte ? C'est illégal, ce qu'on fait ! Avec leurs normes et compagnie... C'est un coup à aller en taule, maintenant, de tuer un cochon ! On a une "tolérance", ils disent. Nom de Dieu quand j'y pense... Une "tolérance" ! On a tué le cochon pendant des siècles, ici, et c'est fini...

Je foutais rien, moi. Je remplissais sans arrêt mon verre de vin, et je contemplais ébloui tous ces savoir-faire paysans qui se perdraient avec

mon oncle.

– C’est comme ça, mon Pierre. C’est foutu. Et tu veux que je te dise ? Faut pas avoir de regrets. Parce que...

Il me montre la cime de la montagne d’un geste large.

– Parce que face à ce Serre-de-Barre, on en a chié ! Il est témoin, le type ! Tiens, tu m’en donnes une ?

Il se roule une clope, le tonton, à étouffer un régiment.

– Je deviens un peu artiste, à ma façon. Je remonte quelques murettes, je fais un peu de maçonnerie... Mes ruches...

Et qu’on me foute la paix. Je quitte tout, petit à petit. J’ai plus de soixante-dix ans, maintenant... Ce cochon, ça sera le dernier.

– Tu déconnes ?

– Non. Ça me crève trop, c’est fini. Je réagis par la transmission, comme je fais avec toi. Les deux gîtes que j’ai rénovés, tu sais ? Quand je reçois les locataires, ils me demandent dans quoi je bossais. “J’étais paysan, je réponds. Je faisais six tonnes de cerises, plusieurs tonnes de pêches, jusqu’à dix tonnes de châtaignes. – Mais où ça ? – Là...”

Mon oncle désigne les bois alentour.

– Ils ne peuvent pas comprendre. L’exploitation a disparu... Voilà ce que je leur montre, tous ces *baragnas*. Regarde ça... Avant, c’était la Suisse, nom de Dieu ! C’était cultivé, mon vieux, jusqu’en haut ! Des terrasses partout ! Des gens qui travaillaient du matin au soir, Bosc était une ruche ! Ici l’huile d’olive coulait, le lait, le miel ! Mais tu dis ça aux gens, ils pensent que tu travailles du chapeau ! Le châtaignier... Il y en avait partout, notre arbre à pain, c’est terminé ! Le cynips ravageur, c’est un insecte, a pété les châtaigniers d’Asie et d’Italie... Les Alpes font encore barrage, mais ça va passer chez nous, avec les personnes qui vont et viennent... C’est la mondialisation du fric et des maladies.

– C’est pour ça que tu as bien raison d’avoir toujours voté communiste.

– Parce que tu crois qu’on aurait plus été avancés, avec ta bande d’allumés ? Au moins la droite nous a soutenus...

Mon oncle enterrait le pays. L’oraison me bouleversait. C’était une bibliothèque qui brûlait, avec le Claude, et tout le monde se foutait

bien de savoir ce que ses mains vieillissantes racontaient. Heureux et dévasté de participer à la dernière tuade, j'avais l'impression d'assister à des funérailles.

– J'en parlais avec le Maurice Rocher. Il est toubib, lui, on a le même âge. C'est un sacré type. Son père était manchot, sa mère de l'Assistance publique... Il a été appelé dans un hameau, à Pâques. "Dans les villages, Claude, il me raconte, non seulement j'entends plus parler occitan, mais j'entends même plus parler français !" Le patrimoine est racheté par des Anglais et des Hollandais... Et c'est notre langue maternelle, au Maurice et à moi, l'occitan ! Je lui ai dit : "Tout ça, c'est de l'histoire, maintenant. – Non, Claude, c'est de l'Antiquité." Faut l'accepter, sinon on capote, tu comprends...

On dégustait la charcuterie qui restait de l'année passée, et je lui composais des odes.

– Oh, tu sais, c'est pas quand même ce qu'on bouffait avant. Tu te rends compte qu'on les élevait, les cochons ? Et pas avec des farines animales ! On leur faisait des soupes de châtaignes ! T'aurais vu comme ils aimaient ça, les types... Les jeunes pousses d'arbres, aussi... Ils s'en délectaient. Je revois mon grand-père descendre tous les jours du Serre avec des brassées de feuilles... Je te garantis que ça a du goût, un cochon engraisé à la châtaigne ! Là, tu manges quelque chose ! Maintenant on me les amène... Je préfère pas savoir ce qu'ils leur donnent à bouffer, dans leurs élevages. Ressers-toi, nom de Dieu !

– Putain que c'est bon...

– C'est la préparation qui fait tout. Mais c'était trop de boulot... On était autarciques, on s'arrêta jamais de bosser. On vivait comme au Moyen Âge, je pense, encore, ça avait pas... Ça te fait rire, toi !...

Ils étaient pas loin de crever la dalle. En 1961, de retour de la guerre d'Algérie avec un peu d'argent en poche, mon oncle avait payé le permis de chasser du papet.

– Il avait pas les moyens, le pauvre vieux...

– Hue, Coquet !

Mon oncle travaillait avec son cheval du matin au soir.

– J'avais le coup, à la fin. Et je fatiguais mon cheval ! Pourtant, je te dis qu'il faut la faire, la journée de labour ! Ben il était crevé, mon

Coquet !

– Quand est-ce que tu es passé au tracteur ?

– En 1970, mon premier. Mais la mécanisation, c'était un piège. Je pensais que j'irais plus vite, que j'aurais du temps... En fait j'étais rentré dans ce truc infernal de l'industrialisation. Il fallait toujours produire davantage, acheter des terres... C'était délirant. Tout le long de ma vie de paysan, je croyais avancer, et j'étais doublé par l'évolution. Il fallait avoir le diable au corps pour rester ici. Tous mes copains se tiraient en ville ! Ça faisait des gendarmes, des mécanos, des maçons, des cheminots... Pour pas se flinguer, il fallait être solide. Et les jeunes qui revenaient au pays nous snobaient parce qu'on chiait avec le cheval, qu'on n'avait pas de salle de bains... Du coup je bossais encore plus, pour financer la modernisation de la maison... Je sortais pas de la spirale.

Il avait construit des gîtes ruraux, bientôt, parce que le pays, son agriculture et son industrie moribondes basculaient dans le tourisme, « les gorges de l'Ardèche et toutes ces conneries... »

Mon oncle pose son béret.

Attends... Là, dix... Ici, ils étaient bien... Je vais te dire... Vingt-cinq... Et ceux de Else... Les trois frères des coteaux... Et sur le bord du Chassezac... La famille... Comment ils s'appelaient...

– Oui, juste après-guerre, tu vois, il y avait quatre-vingts fermes sur la commune.

– Combien il en reste ?

– Trois. On est trois. Et tu as vu mes cheveux blancs...

– Ouais, mais j'ai rencontré Depardon à Paris, il a fait un film sur vous, *Profils paysans*, tu l'as vu ?

– Oui ?

– Ben il dit que c'est de votre faute, parce que vous libérez pas les terres. Vous êtes accrochés au foncier, là, vous avez des centaines d'hectares et vous voulez rien lâcher, alors que...

– Tu me l'envoies, ton Depardon ! Il t'a dit ça ? Mais il est cinglé ! Il a essayé de planter des cerisiers, ici ? Qu'il y aille ! Qu'il en plante deux cents hectares, trois cents s'il veut ! Je lui file mes terrasses ! La terre est bonne, mon vieux, c'est alluvial, les rives du Chassezac, il aura du fruit ! Mais comment il les vendra ? Je me souviens, moi, des

marchés aux fruits des Vans, jusque dans les années 1960... Des centaines de tonnes, mon Pierre, on descendait, tu aurais vu un peu, des norias de tracteurs ! En quelques années, ça a été torché !

– Tu t'en souviens ?

– Si je m'en souviens ? Quand les pêches espagnoles ont débarqué, mais on était finis, nous ! On n'existait plus ! Ils étaient dix fois moins chers ! Ils faisaient bosser des Marocains comme des esclaves dans leurs serres géantes, Almería, je me souviens encore du nom ! Il fait quoi, Claude Souchon, face à Almería ? Il rentre à la maison, et il chante la messe ! Le traité de Rome, 1957. Ça nous a tués, et c'était que le début. Tu comprends ?

Je comprenais.

Je comprenais que si Depardon était venu filmer ici, il aurait encore fait le coup du béret. Il en possédait un splendide, mon oncle, et aussi une sacrée gueule de cinéma dans ses montagnes escarpées, avec sa petite moustache, ses énormes mains et ses traits burinés. Ses longs silences auraient été lourds de sens. Devant les broussailles envahissantes, il aurait murmuré :

– C'est fini...

Et on aurait crié au chef-d'œuvre.

On n'aurait rien raconté, pourtant, rien dit. Rien dit de cet anéantissement voulu, décidé, planifié. On préférait les folkloriser, les vieux, les derniers, claquer derrière eux la porte inéluctable de l'évolution, de la fatalité et du progrès. Mon oncle me parlait maintenant du ministre qui avait publié en 1962, je m'en rappelle !, une loi au Journal officiel. Noir sur blanc, il avait décidé l'abaissement du nombre d'exploitations. Il fallait en virer un million et demi. Objectif atteint en moins de vingt ans. Il devait être savant, lui. Un homme responsable, gaulliste, avec le sens de l'État, certainement issu de la Résistance. Il fumait des cigares à l'occasion et partait en vacances avec sa famille. Il lisait des rapports et savait qu'il fallait urgemment, Monsieur le président !, urgemment !, moderniser l'agriculture. Il avait signé la mort de ma famille, tranquillement, d'un trait suffisant et républicain. Il avait fait pousser les ronces, les chênes, les pins, massacré le lien séculaire entre l'homme et la terre, ravagé des sociétés entières.

Claude perdait son regard dans le Serre.

– Le pays est le domaine du sanglier. Il y en avait pas un seul, il y a cinquante ans. Quand ils sont arrivés, ils étaient chez nous. Aujourd'hui, c'est nous qui sommes chez eux.

Le ministre avait tapé jusque dans l'intimité du tonton. Les filles, c'était l'attaque suprême. Parce qu'il avait été dévalué, le paysan. Nettement. Ça allait un moment, de se crever le cul aux champs avec les bouseux, quand d'autres hommes de plus en plus nombreux avaient des salaires fixes, des vacances, des horaires et des retraites. Beau mec, mon oncle attirait les femmes. Elles partaient rapidement, lorsqu'elles savaient.

– Quand elles savaient quoi ?

– Que j'étais à la ferme, pardi ! C'était devenu sale, mal vu ! On était les derniers, nous !

Mon oncle ne se remettait pas de voir ses conquêtes lui passer sous le nez.

Dans sa pudeur, je distinguais sa frustration, terrible :

– À ce moment-là, c'était pas comme maintenant. Tu couchais pas avec une fille s'il n'y avait pas quelque chose de sérieux derrière, un projet de mariage... Putain, en te parlant de ça... Je me souviens... Je vais à un bal, un soir... Je danse avec une fille... Il faisait nuit, elle avait la trouille de remonter toute seule. Je la raccompagne chez elle. On marche cinq kilomètres dans la montagne... Je me souviens que je lui avais fait un bisou, pour te dire l'audace ! À vingt-quatre ou vingt-cinq ans ! On arrive près de sa maison... Une lumière s'allume. "Ouah ! Mon père !" elle me dit ! Et elle me pousse pour pas qu'il me voie ! Mais il y avait une terrasse juste à côté de moi, mon vieux, de quatre mètres de haut. Quatre mètres, tu m'entends ? Je suis tombé de quatre mètres ! Nom de Dieu heureusement que c'était de la terre meuble, elle avait été travaillée... Si ça avait été des rochers, je me serais détruit !

J'étais hilare.

– Ça te fait marrer ? J'ai failli me tuer !

Désespérément seul, il s'était soulé de travail, passant sa rage à remonter des terrasses englouties immédiatement par la concurrence. Bon an mal an, il avait tenu jusqu'à l'arrivée de ma tante, pour ses

quarante ans, enfin. Mère célibataire, elle arrivait à Bosc avec un fils de huit ans. Le Claude avait eu une épouse, et bientôt des enfants. C'était inespéré.

– Dis, Pierre, je te le plains pas, le roulé, mais tu vas te faire mal à en manger autant...

– T'as raison, j'arrête. La prochaine fois, tu me feras du tofu.

– Ah putain ça, comme saloperie... Tu aimes pas, toi non plus ?

– Non. D'ailleurs je vais te reprendre un peu de roulé.

– Oh nom de Dieu que tu bouffes...

En partant, le soir, il m'avait promis de me réserver un jambon.

– Et tu m'appelleras, pour les cerises ? Je viendrai les ramasser avec toi.

– Les cerises ? J'ai tout arraché au début de l'hiver, je te l'avais pas dit ? Plus d'une centaine de cerisiers, en pleine production. Je perdais de l'argent à les ramasser... Je le possédais, le truc. Je savais comment faire venir les cerises. Mais là... Depuis trois ans, je savais qu'il fallait les tronçonner. Ça y est. Mais moralement, il faut le digérer. Faire la *calbalote*...

Le soir même, je l'avais vomie, l'histoire. Comme celle de Clément à la clinique, en gerbe sur les murs des chiottes. Mais depuis, j'avais appris à les dégueuler sur le papier, les vies brisées. J'en avais même fait un métier. Alors, rentré chez mes parents, j'avais bossé d'arrache-pied. Je m'étais envoyé les traités européens, les rounds de négociations à l'OMC, la suppression des barrières douanières que j'avais reliés aux ronces de Bosc. Je désignais les responsables du désastre. Trois semaines plus tard, j'avais adressé une somme à *L'Humanité*. Mes analyses paysannes avaient attiré l'attention d'un lecteur. Bernard Laprade écrivait à la rédaction :

Messieurs. Je souscris pleinement à l'enquête de Pierre Souchon en Ardèche. J'ai passé mon adolescence dans les Pyrénées-Orientales, et je me reconnais dans le personnage de Paul.

J'avais ainsi baptisé mon oncle.

Chez moi, c'était le même type d'exploitations familiales, avec de petites parcelles en terrasses et dispersées. On travaillait dur pour pas grand-chose. Puis les frontières se sont ouvertes, puis vint la concurrence libre... Pour résister, on est entrés dans le productivisme, et j'ai fini par monter à Paris,

ne pouvant rester sur la propriété. Au bout du compte, et ironie du sort, je suis retraits dans la Drôme, et l'on voit tous les jours des files de camions espagnols qui transportent à notre barbe et notre nez des produits que l'on savait faire. Voilà mon amertume. Respectueusement.

J'avais fait suivre ce courrier à mon père.

Quelques jours plus tard, il m'interpellait par mail.

Chichi,

Le paysan pyrénéen, honneur pour toujours !, s'est reconnu dans ta prose.

J'ai vu aussi Jean-Louis, un copain de la Confédération paysanne. Il a lu ton article, lui et ses camarades vont faire une déclaration. Ils sont révoltés. Il m'a expliqué que l'Ardèche fourmille d'alternatives agricoles que ses copains et lui font vivre, c'est donc scandaleux d'écrire comme tu le fais que l'agriculture est foutue ici.

À l'occasion, je lui dirai qu'il n'a rien compris, car son histoire n'est en rien celle des paysans de l'Ardèche telle qu'elle se conte et qu'elle s'hérite sur la glèbe glabre depuis longtemps. Je comprends bien qu'il voudrait être mis au centre de cette histoire paysanne, car elle est digne d'être écrite, mais ce n'est pas une histoire de paysan. C'est l'histoire des néo-ruraux qui sont venus ici au sortir des écoles de commerce, ou avec des diplômes d'ingénieurs. Même quand ils ont les mains dans le fumier de leurs étables, ils gardent des têtes de musiciens. Quand ils remontent les murailles de leurs terrasses, ils ont l'air de conférenciers travestis. Nos grands-mères pissaient debout sous leurs longues robes noires. Leurs femmes, aujourd'hui, portent du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.

Je t'embrasse.

Cada

Face aux retombées de l'article, L'Huma était sur le point de publier une longue interview de mon oncle. Pour obtenir un cliché, je leur ai demandé de s'adresser directement à Claude. Ils m'ont montré la lettre qu'il leur avait rédigée :

Messieurs,

J'ai bien reçu votre message téléphonique.

Mon exploitation s'est fondue dans le paysage en friches. Je ne peux donc pas vous envoyer de photos.

En ce qui me concerne, je ne tiens pas à ce que ma photo paraisse dans

un journal.

Cependant, je vous remercie de votre sympathique requête.

Claude Souchon.

Le courrier dans les mains, j'avais erré longtemps, longtemps dans Saint-Denis.

Quelle épitaphe.

Ils étaient dérisoires, mes mots dans les journaux, face aux quatre lignes du tonton qui refermaient la porte du tombeau. Assis en terrasse d'un café, je regardais tous ces gens qui n'en avaient rien à secouer, de ma paysannerie à l'agonie, des ronces et des taillis, et j'avais envie de me battre. Je me serais bien fait un mec, là, hé, gros enculé ! Viens voir !, me prendre des coups, me déchirer. La cracher au bout de mes poings, ma souffrance, la vider dans la violence. J'allumais des cognacs de fureur, toute cette bande de fils de putes qui éditorialisaient responsables sur la PAC renégociée et la compétitivité. Je me suis tiré sans payer, le serveur m'a apostrophé. J'étais en feu. T'as un problème ? Y a un problème ? Tu pleures pour tes cognacs de merde ? Tu veux qu'on s'explique ? Il a pas insisté. Mon oncle ne voulait ni photo, ni rien du tout. Qu'on les oublie, ses histoires passéistes, ressuscitées à force d'emmerdements obsessionnels et répétés de son neveu, et qu'on n'en parle plus. Il pleuvait. À l'abri sous un porche, j'ai téléphoné à mon père.

– Papa ? Ton frère ne veut pas de photos de lui dans *L'Huma*... Et de la ferme non plus, vu qu'elle a disparu. Ça m'a massacré, de voir sa lettre.

– Moi ça ne me bouleverse plus. Ça fait quarante ans que je l'ai vécue, cette révolution. La messe est dite depuis longtemps... Toi, tu as conscientisé cette expérience de la fin de notre monde...

Je pleurais.

– C'est allé très vite, Chichi, cet effondrement. Quand je suis né, on me parlait en occitan, c'était ma langue maternelle. Je ne peux plus la parler, cette langue qui m'est la plus chère et la plus proche... C'est une langue morte, une terre morte.

– Tu te souviens du moment où ça a commencé à partir en vrille ?

– J'avais dix-huit ans. On s'interrogeait après la mort de mon grand-père autour de la table de la cuisine, c'était pathétique. Mon frère

tournait comme un fauve, “Est-ce que je vais pouvoir en vivre ?...” Poser la question, c’était déjà ne plus y croire, c’était déjà transgresser. Devant mon grand-père, la pudeur imposait qu’on n’en parle pas. Quand tu as vécu selon un modèle transmis de génération en génération depuis des temps immémoriaux, se poser la question du changement du jour au lendemain, c’est... C’est terrible. Ma mère essayait de trouver des arguments. Mon père se projetait moins en termes philosophiques, lui c’était pratique, “L’an prochain il faut défoncer le Coucu, planter des cerisiers, arracher des arbres pour faire des *accols* ⁶ supplémentaires...”

– Ça te faisait quel effet ?

– J’en dormais plus, ça me foutait le vertige. J’avais intégré la continuité de la vie autour de la terre... Dans mon esprit, ça devait équivaloir à un divorce. Tu sais, je ne voyais pas que l’on puisse être séparés de la terre. On faisait qu’un avec la terre, c’était notre affaire. C’était notre monde, les châtaignes, les *accols*, les pierres, l’odeur de la terre. Je trouvais la fin terrifiante en termes affectifs. Tout était mêlé, la terre et nous. Ce qu’on appelait “exploitation familiale”, c’était très complet. C’était pas qu’un rapport de productivité lié à la force de travail de huit ou dix personnes. C’étaient des rapports de sentiments, et de sentiments très complexes entre la matière et les êtres qui la travaillent. Ça m’arrivait en pleine gueule, j’avais neuf ans de moins que mon frère.

Du temps où mon arrière-grand-père défendait l’église de Gravières, on voulait « faire chausser aux paysans les sabots de la République. Lorsqu’ils les auront chaussés, la République sera invincible ». Mais quand il avait fallu faire du pognon, conquérir des marchés, partir à l’assaut de l’Europe et du monde, ils gênaient, ces autarciques. Quatre sabots et quelques chèvres, une paire de châtaignes et d’oliviers, autosuffisants et autogérés, ils étaient en dehors du grand bal de la monnaie. La République allait les éliminer, les torcher, ces anticapitalistes qui s’ignoraient. En quelques années, on avait massacré ces armées d’improductifs. Au téléphone, papa se souvient :

– Mon frère a fini par rendre gorge en devenant secrétaire de mairie et employé d’assurances.

Mon oncle décapité.

Tout le monde s'en foutait.

Elle était simple, ton histoire.

Elle était là.

Ton monde paysan ? Tes sabots, tes chèvres ? Morts, crevés, mille fois enterrés depuis une éternité. Tu n'avais rien à voir avec eux. Rien, et ce n'était pas la peine de chercher l'épaule de Lucas, sa paranoïa et son attirail persécutoire : tu étais plus barjo que lui, fils de la Cévenne. Fils de la Cévenne rien du tout, mon cul, la Cévenne, tu venais de Saint-Julien-du-Serre, d'une baraque avec piscine, de parents fonctionnaires aisés, cultivés, syndiqués, abonnés au *Monde*. Tu avais trouvé, menteur, le moyen d'aller te marier civilement à Gravières, au pied du Serre-de-Barre – comme ton grand-père et ta grand-mère. Tu avais foutu un bordel invraisemblable dans cette mairie, village dans lequel jamais tu n'avais habité, et dont l'édile ne comprenait pas un foutu traître mot à tes obsessions, car l'administration était tatillonne, il fallait des feuilles d'imposition, des taxes d'habitation, et tu parlais de Gibraltar et des *accols*. Il l'avait fait, pourtant, le maire, il avait pour Garance et toi et cinq minutes de pauvre cérémonie retourné la préfecture pour une dérogation – car oui, là-bas, tu dérogeais. Tu dérogeais à tel point qu'une fois l'histoire de ta famille jetée sur le papier de *L'Humanité*, quelques semaines plus tard, une fois la sociologie acceptée, une fois l'histoire rappelée, celle des batailles, celle des traités, la grande, la vraie, une fois l'économie convoquée avec les flux mondialisés, il ne te restait aucun arbre de légende pour te percher. Alors, Aurélie t'avait appelé. « Bonne fête, Odilon. » Alors, tu avais pris le petit sentier. Alors, tu les avais vus arriver, tous les grands, les vieux paysans, par dizaines bientôt par milliers, descendre de la montagne révoltée, t'appeler. Pendant trois jours, tu avais vécu à leurs côtés, dans un autre monde, jusqu'aux pompiers. Une phase mystique. Ça fonctionne imparablement à 60 %, comptent les statistiques. Mais quelles statistiques compteraient tes errements, colossaux, pourtant, à courir derrière un héritage qui se refusait sans cesse, à tel point qu'une fois sa nudité révélée, ta nudité, tu avais basculé ? Car tu l'emmerdais, le mysticisme. Parce que tu savais bien que bouffant du curé comme tu en avais bouffé, tu n'avais jamais été perméable aux transes apostoliques. Tu avais basculé, oui, au bout de

ton délire social, et pour de bon, parce que ta réalité t'emmerdait, te traquait, t'acculait, tu avais basculé dans la fiction – et tout le reste n'était que littérature.

5 Un tour complet.

6 Terrasses.

Littérature.

Car oui, avant de délirer mon identité, jusqu'à en payer l'exorbitant prix dans cet asile, par une vie massacrée, un licenciement, une clochardisation et un divorce, je l'avais méticuleusement écrite.

Écrit, Lyon. Écrite, mon arrivée paysanne et misérable au beau milieu de la bourgeoisie des classes préparatoires. Dans mon foyer lyonnais, je pourfendais les ennemis du peuple. Face aux fils et filles de la haute société, j'avais décidé d'un seul coup d'avoir grandi dans la misère. Mes compagnons d'infortune vivaient, et resteraient hélas au pays, je racontais, condamnés aux terribles besognes de la terre qui leur pulvériseraient le dos avant dix ans. Mes parents, aux cent quarante mots de vocabulaire, fréquentaient plus volontiers nos clapiers que les cinémas d'art et d'essai, et misaient tout sur mon ascension sociale inédite dans notre milieu de gueux. Ils m'enjoignaient, lorsque je revenais en fin de semaine, de ne jamais oublier que j'avais été élevé dans le fumier. Cette extraction populaire imaginaire m'avait tout de suite rapproché de Xavier. Au foyer, le premier jour, on avait rigolé comme des ânes en racontant n'importe quoi et en fumant un énorme pétard. Au bout d'une semaine, on passait une sacrée bonne partie de nos soirées à faire toujours le même concours, défoncés devant la glace. Bras dessus bras dessous face au lavabo, on se contemplait. On avait les yeux exorbités et de parfaites gueules d'imbéciles, du coup il s'agissait de ne pas rigoler. Le premier qui cédait devait griller immédiatement un très gros bang, ce qui augmentait mécaniquement par la suite sa propension à s'esclaffer devant la glace. De temps en temps on dégueulait, mais le plaisir y

était. On se perdait ensuite en discussions sur les mérites comparés de nos pays ruraux. D'une famille de proles savoyards, tous ses frangins et cousins à l'usine, Xavier il lui était tombé sur la gueule des qualités scolaires inattendues et développées qui l'avaient emmené personne n'en revenait jusqu'à une prépa HEC. Là, il y avait des fils de bourgeois par paquets. Xavier y allait en skate tous les matins, et tout le monde se foutait de sa gueule, « Hé ducon, on n'est plus des gamins » – mais Xavier se déplaçait sur roulettes parce que le bahut était très loin et que ses parents ne pouvaient pas payer ses tickets de métro. Ils ne pouvaient pas payer grand-chose, d'ailleurs, Xavier était boursier, mal habillé, et il arrivait pas à suivre les tournées dans les cafés huppés. Pour ne rien arranger il ramassait comme c'était la loi un tas de tôles dans sa prépa, et en Haute- Savoie on ne comprenait pas. Quand il y retournait, son père lui demandait ce qu'il foutait encore là-bas à se la toucher, alors que son chef lui avait dit qu'il avait une place pour Xavier de technicien qualité, et qu'est-ce que c'était nom de Dieu que ce truc de bougnoule, parce que son fils s'était mis au didgeridoo.

Le didgeridoo de Xavier.

La bourgeoisie s'était adaptée, de son côté. C'était fini depuis longtemps, les mocassins et les jupes plissées – ceux qui restaient étaient immédiatement ridiculisés. Ils étaient cool, mes copains aisés, cool et fantaisistes. Côme, descendant direct de maréchal d'Empire, passait ses après-midi à jouer du djembé et nous racontait par le détail toutes ses revigorantes séances de sodomie avec sa copine. Thomas, dont le père ambassadait en Afrique, prenait un maximum de produits stupéfiants et se battait drogué au dernier degré avec des videurs de boîtes de nuit. Maxime, lorsqu'il revenait d'une partie de chasse dans son château avec ses quarante-cinq hectares de parc, faisait des concours de flanc avalés tout rond dans le réfectoire et mettait des mains au cul des filles bien rigolard. Dans la chambre de Sébastien on ne pouvait pas entrer, tant elle était ensevelie de papiers croquis où il traçait en permanence des ébauches de graffitis. Puis il rentrait chez lui le dimanche à Paris visiter papi qui était ancien chef d'état-major des armées, « collet monté » il nous disait.

Xavier.

« J'ai le mal du pays, mon Pierrot, j'ai le mal du pays », des soirs il pleurait, il se tenait le bide à deux mains. Son meilleur pote de chez lui, le Vieux Dép', il l'appelait, le Vieux Dépouillé, parce qu'il était tout le temps défoncé, Quentin, se crevait le cul à la chaîne tous les week-ends et lui serinait qu'il pouvait pas comprendre, vu qu'il était parti, vu qu'il avait trahi. Sa mère, aussi, était venue le voir à Lyon. Elle avait passé l'entièreté de sa journée dans le centre commercial de la Part-Dieu pour acheter quatre-vingts francs de vêtements, « Qu'est-ce que c'est beau, qu'est-ce que c'est grand », elle répétait maman. Cloué sur son pieu, Xavier avait roulé ce soir-là un gros joint pour calmer ses douleurs. Je l'écoutais indigné, j'avais appelé ce week-end en Ardèche une dépanneuse à sept cents balles !, tu te rends compte ?, pour sortir ma R5 d'un fossé.

– Eh ben mon Pierrot, t'avais pas un de tes potes paysans qui pouvait ramener son tracteur ?

J'avais bafouillé.

Mes paysans qui avaient seulement l'épaisseur des mythes n'avaient ni tracteur ni rien du tout, et Xavier qui avait tout ça, il s'en vantait pas, il en pleurait, de sa Haute-Savoie.

Le mal l'avait définitivement pris au bide, ça le lâchait pas, bientôt ça le lâchait plus, mon camarade, cassé en deux à chialer comme un marmot. Ulcère à l'estomac, avaient tranché les médecins, « extrêmement rare à votre âge, un ulcère aussi destructeur ». Opéré d'urgence, Xavier voulait sortir vite, très vite, pour pas se faire virer de sa prépa.

Je n'avais pas eu d'ulcère.

Je m'étais contenté d'un arrêt de ma prépa, et d'une fantastique dépression.

Je m'étais fait ouvrier agricole. Pour retrouver ce que je n'aurais jamais dû quitter. Louer mes bras pour subsister, la condition de tous les Souchon. Ouvrier agricole, mon étendard. Je l'avais écrit, aussi. Entièrement.

– Qu'est-ce que tu as changé, Pierre ! avait souri Agnès, le premier matin.

– Mais dis, il avait sept ou huit ans, la dernière fois qu'on l'a vu ! s'était souvenu Alban. Tu montes boire un café ?

Je m'étais installé face à ma tasse, les coudes sur la toile cirée.

– Sucre-toi, Pierre, sucre-toi, avait dit madame Soubeyrand.

Je m'étais sucré.

J'étais ravi.

Ils parlaient une langue, ici, tout de suite dérivée de l'occitan. J'y étais en plein, dans les histoires aux paysans. On a parlé un peu de mes parents, et avec Agnès on a attaqué à 7 h 30. Les cerises avaient du retard, du coup on a relevé la vigne. Longs comme des lianes, les pampres tombaient à terre dans les calcaires. Il s'agissait de les enrouler autour des fils de fer. J'ai compris la technique rapidement. Face à face avec Agnès j'ai relevé, relevé toute la journée. J'avais aimé d'emblée le contact avec la vigne, ces feuilles grasses de soleil, duvetées, qu'on allait chercher jusque dans les ceps parcheminés.

– Qu'est-ce que tu fais, Pierre, cette année ?

– Je viens d'aban... de finir une première année de lettres.

– Ah c'est bien, ça, les lettres ! Je me rappelle que tu étais tout le temps dans les livres, quand tu étais petit...

– Et vous, madame Soubeyrand, ils en sont où, vos enfants, maintenant ?

– Marie est infirmière, elle attend un petit. Et Nicolas va passer les concours de pompier pro. Il est volontaire, pour l'instant, à la caserne de Privas. Il a ses chances, parce qu'il a fait son service militaire dans les pompiers de Paris. Alban est pas très enchanté...

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Regarde...

Agnès me montre un champ immense, en contrebas, où je distingue des jeunes pousses.

– Tu vois, Alban vient de planter six cents pieds de chardonnay. C'est pas pour nous qu'il le fait... On est à la retraite dans trois ans. C'est pour le Nico. Mais le Nico, je sais pas trop ce qu'il va choisir...

– Vous êtes pas sûre qu'il va reprendre ?

– Non, c'est bien le problème. Il nous voit depuis tout petit trimer comme des sourds pour... pour sortir... On sort un Smic à deux, avec Alban. Ça va que la maison est à mes beaux-parents et qu'on ne paie pas de loyer, et encore, on est subventionnés... Alors le Nico, je comprends qu'il réfléchisse. Enfin il aime bien la terre, quand même.

Il nous aide beaucoup, et il n'y a qu'ici qu'il est bien...

Elle s'y accrochait, Agnès, à la reprise du Nico, comme à un rêve, un idéal dont on sait qu'il n'advient jamais. Entre les silences de ses phrases chuchotées, tout bien pesé, elle-même ne souhaitait pas à son fils l'enfer de la terre. Elle était perdue, l'exploitation, Agnès le savait, elle partirait bientôt en friche, et avec elle, l'histoire d'une famille accrochée à ses quelques hectares depuis qu'elle était famille. Il est venu, Nicolas, quelques jours plus tard, nous aider pour les cerises. Petit, sportif et sain, il avait un rythme de ramasseur que j'observais jaloux sans pouvoir l'égaliser. C'était la première récolte à laquelle il ne participait pas entièrement, pompier trop occupé par les feux de forêts particulièrement violents cette année. L'un d'entre eux avait dévasté plusieurs centaines d'hectares, et Dominique Voynet était venue l'observer.

– Tout ce que je peux dire sur la ministre, c'est qu'elle a un gros cul ! avait rigolé Nico, entraînant ses parents dans son rire.

J'avais trouvé ça particulièrement con, de ne retenir de Voynet que son cul. Mon analyse féministe avait séduit Stéphanie et Magalie, deux ramasseuses qui arrivaient d'Isère en camion peinturluré. Elles vivaient dans des squats à Grenoble, et venaient ici faire un peu de fric avant de partir pour l'Inde. Avec mes manières d'anarchiste, j'avais leur sympathie, mais je me méfiais d'elles comme de la peste. J'avais choisi mon camp, celui des paysans. Celui de mes patrons qui regardaient les dreadlocks des jeunes filles comme des attractions de fête foraine, et se renseignaient l'œil espiègle sur leurs alternatifs projets de voyages et de vie en communauté. J'appartenais moi à la race millénaire de cette paysannerie matoise, qui ne savait que trop que ces gens-là ne foutaient jamais rien, toujours prompts à donner des leçons et à tenir des propos délirants sur le nécessaire avenir autogéré de notre société pourrie jusqu'au cornet.

Nicolas de son côté possédait beaucoup d'idées sur beaucoup de sujets, et il tenait absolument à nous les faire partager. L'État, c'était l'État, en particulier, qui était une fameuse saleté. Les charges, cette saloperie ! Sans elles, ses parents pourraient embaucher tous les ramasseurs qu'ils voudraient, agrandir l'exploitation, racheter des

terres, prospérer. Mais il fallait raquer, raquer, Sécurité sociale et CSG, ce paquet de conneries qui engraisaient qui, Nicolas le demandait ? Tous ces assistés, cette bande de fainéants dégueulasses qui ne foutaient jamais rien, et qu'il s'agissait d'entretenir en allant au turbin tous les matins. Combien il en connaissait, Nicolas, lui qui faisait du secours aux personnes dans la chaude banlieue de Privas, de gens qui avaient des écrans plats et de belles bagnoles que jamais personne dans sa famille ne pourrait se payer ? C'étaient d'ailleurs bien souvent les, bon, je ne suis pas raciste, mais disons les choses comme elles sont, c'étaient d'ailleurs bien souvent les Arabes qui ne branlaient rien – alors que les Portugais eux disons-le se levaient à cinq heures du matin. Alban et Agnès buvaient du petit lait pendant l'entièreté de ces déclamations, et j'avais moi de plus en plus de mal à assumer ma paysannerie revendiquée. Alban était silencieux, Agnès parlait pour deux. Elle parlait presque plus que le Nico, ce qui en soi relevait du défi, et notamment un matin où elle avait lu dans *Le Dauphiné libéré* que des parents s'étaient plaints à la directrice de l'école primaire de Largentière.

– Leur fils faisait le bazar en classe, et l'instit' lui a mis deux gifles. Ils sont allés protester ! Quand même... Ça va plus. Nous on en prenait, des claques, elles avaient la main leste, les religieuses qui nous faisaient l'école, et que je sache, on n'en est pas morts ! Ça remet d'aplomb, une gifle, ça fait du bien aux gamins. Si un instit' peut plus faire ça... Où on va ? Et bien sûr, les parents sont basanés... Mais même ça, il ne faut pas le dire, sinon on est racistes, alors que c'est la vérité.

Tout en haut de mon cerisier, ça commençait à me courir, ces harangues matinales.

– Vous savez, madame Soubeyrand, ma grand-mère était de 1906. Elle était paysanne. Vous voyez, c'était l'ancien temps, là, que vous regrettez, quand on balançait des gifles à la volée... Ma grand-mère elle s'en prenait des terribles à l'école quand elle parlait patois. Et vous voyez, elle m'a jamais dit que ça lui avait fait du bien. Elle avait quatre-vingt-dix ans quand elle me racontait ça, et elle était encore très en colère.

– On s'en fout, de ta grand-mère, avait certifié Nico. Une torgnole,

ça a jamais fait de mal à personne.

– T’as raison, j’avais répondu. Quand je repense à tous ces profs qui ont tapé sur la gueule de ma mamet, je me dis que franchement, ils lui en ont pas mis assez. Ils auraient dû la prendre à coups de barre, ça l’aurait calmée. Et tous ces bougnoules qui nous font chier, je suis d’accord, madame Soubeyrand, faudrait foutre ça à la mer et qu’on n’en parle plus, de cette sale race de merde.

Ça avait jeté un grand froid dans le soleil du mois de mai.

Ouvrier agricole.

Je voulais être reconnu comme un fils de la terre, et à force d’acharnement, j’avais ramassé aussi vite que le Nico. Pourtant quelque chose n’allait pas, je le sentais bien. Ce qui n’allait pas, décidément, c’était ma grande gueule, que j’ouvrais à tout bout de champ, et j’en avais, des occasions d’envolées, contre la droite que les Soubeyrand louaient, l’église qu’ils fréquentaient, les pédés qu’ils conspuaient, les gendarmes qu’ils respectaient. Je me cassais plus que les autres le cul au boulot : j’étais mal vu. J’avais vachement moins la cote que Stéphanie et Magalie, qui malgré leurs chiens et leurs crêtes de toutes les couleurs, ne disaient rien et blaguaient salace avec Nico. J’avais ramassé, taillé, vendangé, jusqu’en octobre. J’avais gagné pas mal de pognon, et j’avais compris entre les lignes que ce ne serait pas la peine que je sollicite mes patrons pour la prochaine saison.

Elle était vraiment morne, ma plaine.

Ça, je ne l’avais jamais écrit.

Arrêter. Arrêter de raconter des histoires, arrêter d’écrire. Ça me revient. Madame Millot, elle s’appelait. Madame Millot. Ma première prof d’anglais au collège. Un peu après la rentrée de sixième, elle nous avait fait apprendre le verbe *to want*. *I want to*. Il fallait pour le lendemain compléter la phrase, s’entraîner. Arrivé à la maison, j’avais trouvé dans le vieux dictionnaire bleu français-anglais de mon père le mot, le mot que je ne connaissais pas. Madame Millot était passée dans les rangs le jeudi... Vérifier nos phrases à tous, faire ses corrections en vitesse... Elle s’arrête à mon niveau... Lit mon cahier... Et joint les mains contre sa poitrine en s’écriant avec un air de ravissement absolu vraiment total « “*I want to be a writer* !” Il m’a marqué qu’il voulait être un écrivain !... » J’avais réussi. Très vite, très

haut et tout de suite, toutes mes légendes d'imbécile, du Serre-de-Barre aux classes préparatoires, du permis de chasser aux châteaux de Claudel, enragé de rebondissements, d'abîmes, d'intrigues, de dénouements, de contrastes d'effondrements. Écris, ma vie. Qu'est-ce qu'il me reste ? Ma folie, ici, dans ce parc, dans ces murs, dans cette chambre, mon seul trésor, l'unique que je n'ai jamais inventé ? Seulement c'était fini, bientôt. J'allais sortir, madame Ducis me l'avait annoncé. Je ne voulais pas. « Il va falloir vous faire à l'extérieur, monsieur Souchon. » L'extérieur, je n'en voulais plus. Je ne voulais plus rien écrire.

J'aurais pu, pourtant. Papa me l'avait assuré, quand il me découvrait son père.

– C'était un sale mec, tu dis, Manoust... T'en es sûr ?

Je refusais de refermer mon livre.

– Si j'en suis sûr ? Plus que sûr, Chichi. Et il y a tout ce que la littérature ne peut pas dire...

Alors, j'aurais pu.

J'aurais pu écrire un livre colossal, avec tout ce que la littérature ne peut pas dire.

J'aurais pu écrire un secret de famille. Gardé, le secret, jalouse et monstrueux, le secret du papet. Il circulait foudroyant, buissonnier : un crime. Ça aurait été la clé. La clé de voûte de mon livre d'anthologie, oui, une anthologie, parvenant juste à la fin de ma longue nuit, la dramatique explication, l'envoûtante horreur. Entre-temps, j'aurais pris soin. Pris soin de ma maladie, par exemple, couchée ligne à ligne, avec tous ses secrets, elle aussi, ses inédits et ses foules de scandales. Ceux-là étaient loin, loin d'égaler ce que j'écrirais un peu plus loin sur la famille Claudel – il y avait de formidables et sordides batailles d'héritage, là-dedans, des personnages, secrets pour moi tous éventés, statues, bronzes et droits d'auteur. Il y avait les filles, enfin, les glorieuses et les inavouées, et toutes les putes, combien, oui, combien, les avalanches de sperme et de cul, les bouches ouvertes et les mains attachées.

J'aurais pu.

Mais je savais qu'elle était morte, la paysannerie.

Morts, les châteaux.

Tôt ou tard, mort, l'asile.
Mort, ton double, l'écrivain.
Morte, l'écriture.
Qu'est-ce qu'il me reste ?

J'étais fusillé. Fusillé de quitter Lucas, et madame Ducis. Je ne leur ai pas dit au revoir, je me suis barré comme un voleur. Je pleurais. Mes parents m'ont ramené chez eux.

Trois semaines plus tard, sous la lampe de la cuisine, mon père m'examinait.

- Il faut que tu ailles chez le dermatologue, Chichi.
- J'en ai rien à foutre, du dermatologue. Fais-le, toi.
- Je lui ai tendu une lame de rasoir.
- J'avais un énorme abcès à la base de la nuque.
- Ça va te faire mal, Chichi. J'y vais.
- Il a incisé l'épiphyte sur cinq centimètres.
- Je désinfecte.

Trente ans que je me le trimballais.

Sempervirens.

Épilogue

– Allô Chichi ?

C'était longtemps. Longtemps après.

J'étais remonté de toute l'horreur du fond, du physique dévasté, du mental fracassé par le choc de la rupture, foudroyé par les souvenirs d'hôpital violents, de basculement dans la gigantesque folie des centres d'hébergement.

J'avais retrouvé mon accent de la Garonne.

Lerolin et le service public de la psychiatrie, des centaines de consultations gratos m'avaient sauvé la vie.

Je l'avais reconstruite.

Elle était belle.

– Chichi ? T'es à Lyon ?

– Oui ?

– Nom de Dieu y en a un ! Le criquet ! Criquetonil ! Mimosatonel !
Une sauterelle !

– Putain ! Il est gros ?

– Descends ! Descends je te dis !

J'ai pris ma caisse pourrie, ventre à terre jusqu'en Ardèche, les escaliers de la maison quatre à quatre.

– Prends ton fusil, on sait jamais.

Je le planque sous les sièges.

On fonce jusqu'au Serre-de-Barre.

Papa se gare dans un sentier.

– C'est au-dessus, faut monter un kilomètre.

Devant nous, un mur rocheux embroussaillé.

– Suis-moi. Tu parles pas, tu fais aucun bruit, j'ai pas envie de faire

la une du *Dauphiné*.

Il monte. Devant moi. Il escalade, il guette, sa respiration étouffée, confondue avec les châtaigniers. Rien ne bouge encore au front des ronciers, les ruisseaux immobiles. L'ombre ne quitte pas la route du bois. Les pierres nous regardent, et quelques ailes se lèvent sans bruit.

Vive et sombre, s'enfonçant à côté d'un galet, une première trace nous dit son nom.

À la main, papa tient un pieu de trois mètres. Il a emmanché une grande lame à son bout.

Alors, je lève un à un les voiles. Lui aussi, sur quarante ans de police de la chasse, d'amitiés avec les procureurs, magistrats, flics et gendarmes, lui aussi, sur longtemps d'amour nié, longtemps de montée sociale, longtemps de fiançailles avec les uniformes des imbéciles.

Sous un rocher, dans une tempête de buis, je l'ai entouré du regard, et j'ai senti un peu son immense corps.

Il charge cours dévale !

– Nom de Dieu ! Merde ! Il a du mou ! On pourra pas le saigner ! Descends chercher ton fusil, Chichi.

Je saute par-dessus les ronces, ballet de contrebande écrasé dans les genêts, mon calibre 12 démonté.

– Mets une balle, ça suffit. Tu veux le faire ?

Non il charge !

– T'inquiète pas, il peut pas aller plus loin... Putain, il est énorme !

Papa danse la nature, envoie un rocher, mon arme chargée.

Pris au collet, le sanglier le suit de deux défenses écumantes.

La détonation rugit.

Le sanglier bouge, enrage encore, creuse la terre, toujours, la balle entre les deux yeux.

Il s'affaisse.

Je l'ai roulé jusqu'en bas du bois.

On a mangé la daube, braconniers et ravis.

Il était midi.

Ouvrage réalisé par Cédric Cailhol Infographiste
pour les Éditions du Rouergue

ISBN : 978-2-8126-1451-4